

# L'AUTRE ROUTE

Claude Nisson



PRIX ·

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "Petit Echo de la Mode"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

**MON OUVRAGE**

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : 1 franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus :: :: complet des albums de patrons. :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par  
**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums : France et Colonies, 12 francs ; Etranger, 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur  
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

# La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main.

La Collection STELLA constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection STELLA forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect. Elle publie deux volumes chaque mois.

## Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui!** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRÈTE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.

## Volumes parus dans la Collection (Suite).

36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
  
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille**, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre LE ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.
  
51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le Roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIERY.
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.
  
61. **L'Inutile Sacrifice**, par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon**, par Louis D'ARVERS.
63. **Carmencita**, par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée**, par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis**, par Alice PUJO.
66. **Choc en Retour**, par Jean THIERY.
67. **Ncëlle**, par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey**, par TYNAN.
69. **Le Mari de Viviane**, par Yvonne SCHULTZ.
70. **Le Voile déchiré**, par Edmond COZ.
  
71. **Maria-Sylva**, par LUGUET-FRICHET.
72. **L'Etoile du Lac**, par Andrée VERTIOL.
73. **Les Sources claires**, par Marguerite d'ESCOLA.
74. **L'Abbaye**, par SALVA du BEAL.
75. **Le Tournant**, par Pierre VILLETARD.
76. **Tante Babiole**, par Mathilde ALANIC.
77. **Mon Ami le Chauffeur**, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. **De l'Amour et de la Pitié**, par Jacques GRANDCHAMP.
79. **La Belle Histoire de Maguelonne**, par Jeanne de COULOMB.
80. **La Transfuge**, par T. TRILBY.
  
81. **Monsieur et Madame Fernel**, par Louis ULBACH.
82. **Le Mariage de Gratiennette**, par M. des ARNEAUX.
83. **Meurtrie par la Vie**, par Mary FLORAN.
84. **Un Serment**, par la Baronne ORCZY.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco. 1 fr. 75

Cinq volumes au choix, franco. . . . 8 fr. »

---

*La catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.*

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. le Directeur  
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

C92593

CLAUDE NISSON

---

# L'AUTRE ROUTE

Ouvrage couronné par l'Académie Française



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# L'AUTRE ROUTE

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Ce fut une véritable désolation chez les Pontchanin quand, vers deux heures de l'après-midi, ce 20 octobre 1902, l'orage, qui, depuis le matin, courait en grondant le long des montagnes, s'abattit brusquement sur la vallée. Il fut aussi violent que soudain : un formidable coup de tonnerre, dur, strident comme un appel de trompette, et aussitôt, répondant à l'ordre impérieux, toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent à la fois, s'abattirent en trombe, inondant les toits, ravageant les jardins, transformant les routes en torrents.

Debout tous les trois devant la porte-fenêtre, le colonel, Mme Pontchanin et Suzanne regardaient ce déluge avec consternation. Le jour était bien choisi vraiment pour un temps pareil ! Comme si, pendant ces deux années, le vent, la pluie, la foudre et la grêle n'avaient pas eu le loisir de tout dévaster à leur guise ! Leur fallait-il venir gâter ce jour impatientement attendu, ce jour bienheureux du retour de Jacques, ce jour triomphal dont tous les trois rêvaient depuis vingt-quatre mois... depuis le départ ; ce jour dont ils avaient tant parlé, dont ils avaient mille fois réglé d'avance les plus menus détails ! Voilà qu'il suffisait d'un coup de vent pour anéantir toutes les combinaisons ! Comment aller maintenant tous ensemble à la gare accueillir le cher voyageur ? Dans le break découvert, il n'y fallait pas songer ; et le coupé était si petit, si étroit, qu'on n'y pouvait tenir plus de deux.

Alors ?... C'était pour Mme Pontchanin et Suzanne le grand, le très grand sacrifice de ne pas se trouver à l'arrivée de Jacques, de n'avoir pas son premier regard, de ne pas entendre sa première parole. C'était le renoncement à cette fièvre de joie que sont les dernières minutes d'attente, quand déjà, sur le

quai, on n'a pas assez de toute son attention pour surveiller la grosse horloge, interroger la voie et guetter, au-dessus des hautes futaies, le panache de fumée grise signalant l'arrivée; où l'on écoute avec frémissement la petite sonnerie trépidante des signaux protecteurs, où l'on épie le coup de sifflet, où l'on voit déboucher enfin, impassible et rapide, arrondissant dans un dernier contour sa longue queue de wagons, la locomotive aux yeux blancs qui grandit, qui approche, pour s'arrêter, haletante, et rendre, enfin, ceux que jadis elle avait emportés...

Ainsi, elles seraient perdues ces minutes d'indicible émotion! Ni Mme Pontchanin, ni Suzanne n'apercevraient, de loin, penchée au dehors, la tête brune qu'elles aimaient; elles ne verraient pas la main impatiente du jeune officier faire sauter la portière bien avant l'arrêt du train, elles ne le verraient pas s'élaner pour les serrer dans ses bras, une seconde trop tôt, au milieu des cris des employés. Toute cette joie leur serait dérobée...

— Cette pluie ne peut pas durer, affirma Mme Pontchanin, c'est une vraie trombe; dans une demi-heure, ce sera fini; je vais m'habiller bien chaudement, je m'envelopperai d'un caoutchouc et...

— Mais vous n'y songez pas, ma pauvre amie, protesta le colonel; il est impossible que vous alliez à la gare par un temps pareil!

— Il faudrait bien autre chose pour m'empêcher d'aller chercher mon fils! Que dirait-il s'il ne voyait pas sa mère sur le quai, le cher enfant?

— Que dira-t-il s'il vous y voit? Ce serait une pure folie, ma pauvre Emma, et le moyen infailible de vous mettre au lit pour huit jours! C'est un grand sacrifice pour vous, je le comprends, certes, bien; pour toi aussi, ma petite Suzette; c'est une peine pour moi de ne pas vous emmener, mais il faut être raisonnables et ne pas s'exposer, pour voir Jacques vingt minutes plus tôt, à être malade et alitée, ce qui serait un bien pire contretemps!

— Ce n'est pas encore l'heure d'atteler, mon oncle... Si la pluie cessait? supplia Suzanne.

Mais la pluie, loin de cesser, avait redoublé de rage: il avait bien fallu se résigner. M. Pontchanin était parti seul dans le coupé, sous des torrents d'eau. Jamais, n'était la circonstance, il n'eût consenti à mettre dehors son cheval, ni surtout son vieux domestique. Mais Antoine, ayant déclaré que si Monsieur ne venait pas, il irait tout seul chercher son jeune maître, le colonel n'avait pas opposé à ses propres désirs une plus longue résistance.

Maintenant, pour tromper cette dernière heure d'attente, si longue après les deux années déjà écoulées, Mme Pontchanin et Suzanne s'agitaient vainement dans la maison. Dix fois elles s'étaient croisées dans l'escalier, rencontrées dans le vestibule; elles avaient, l'une après l'autre, retouché tous les vases du salon, revu tous les compotiers de la salle à manger; l'heure lente, sans cesse interrogée, leur répondait toujours: pas encore! dans son impassible tic tac. Alors elles essayèrent de prier: c'était la ressource, la consolation, le refuge suprême de Mme Pontchanin.

— Suzanne, ma petite fille, demanda-t-elle, veux-tu que nous disions une fois encore la prière pour les voyageurs, et aussi une petite dizaine de chapelet pour que Dieu dispose favorablement le cœur, ou plutôt la volonté de notre Jacques?

Elle exposait son désir presque timidement, sachant la jeune fille moins pieuse qu'elle-même, et osant à peine, en ce moment de fièvre, lui imposer cette dévote immobilité. Mais Suzanne acquiesça ardemment à la proposition.

— Oui, ma tante, prions pour Jacques, pour qu'il ne parte plus jamais, pour qu'il soit heureux de rester près de nous, répondit-elle en se glissant à genoux à côté de la vieille dame.

La prière commença, alternant entre les deux femmes. Mme Pontchanin appuyait sur les mots, mettait dans chaque parole une instance lente et profonde; puis, tout bas, elle se hâtait quand les phrases s'envolaient rapides sur les lèvres fiévreuses de Suzanne. Involontairement, à chaque réponse, la jeune fille se pressait davantage, et le dernier *Ave Maria* à peine achevé, elle se releva d'un souple élan.

— Il me semble que j'ai entendu passer le train, s'écria-t-elle. Dans vingt minutes ils seront ici!

— Je suis sûre que ton oncle a oublié de mettre des cigares dans la chambre de Jacques, dit Mme Pontchanin toujours agenouillée, en réintégrant son chapelet dans un petit étui de cuir usé aux coins; je vais voir cela.

Elle tendit une main à Suzanne et de l'autre s'appuya au bras d'un fauteuil, car elle était rhumatisante et ne se relevait pas sans difficulté.

— Moi, je cours lui cueillir une rose! murmura la jeune fille.

Et sans rien entendre, elle s'élança dehors, traversa en courant la large allée détrempée, pour atteindre un massif de rosiers tardifs dont cette

désastreuse journée achevait le ravage. Presque toutes les fleurs, flétries et brisées, pendaient lamentablement le long des branches ; à grand'peine Suzanne, en plongeant au cœur du buisson, découvrit-elle deux pauvres boutons à peu près intacts, tout perlés de pluie. Elle rentra ravie, sa robe ruiselante, ses cheveux décoiffés, et, toujours courant, rejoignit Mme Pontchanin qui l'attendait au sommet de l'escalier.

— Quelle imprudence, Suzette ! tu es trempée, mon enfant !

— Oui, mais j'ai des fleurs pour Jacques. Voyez, ma tante, comme elles sont fraîches et jolies !...

Elle se dirigeait vers la chambre de son cousin ; Mme Pontchanin la devança.

— Donne-moi ces roses, c'est moi qui les placerai, et va vite te changer, mon enfant, avant l'arrivée de la voiture.

Suzanne obéit, un peu contrariée de ne point orner elle-même la chambre de son ami. Elle ne pourrait pas dire à Jacques : « Ces jolies fleurs que tu admires, c'est moi qui les ai mises là, comme autrefois quand tu revenais du collège ou de Saint-Cyr. » Les fleurs, c'était le domaine et l'attribut de Suzanne ; pourquoi Mme Pontchanin lui enlevait-elle son privilège, juste à cet instant ? Voulait-elle lui interdire l'appartement de Jacques ?... Peut-être. Ne devaient-ils plus être frère et sœur tous les deux, comme autrefois, comme toujours ?...

Si loin que remontassent les souvenirs de la jeune fille, elle se voyait dans cette maison, entre son oncle, sa tante et Jacques. Nulle différence entre les deux enfants sinon que Suzette, petite et frêle, était la plus choyée, la plus tendrement caressée. De six ans plus âgé qu'elle, Jacques l'aimait avec une nuance de protection, avec une certaine fierté aussi pour la finesse, l'élégance native, la grâce enfantine de sa petite amie, pour ses longs cheveux dorés et légers comme un rayon de soleil, disait-il, pour ses doux yeux bruns aux cils recourbés. Et Suzanne avait pour lui une admiration enthousiaste, un culte passionné, une tendresse sans bornes par où elle traduisait inconsciemment la reconnaissance vague et profonde de la petite orpheline pour la famille qui l'avait faite sienne. Ainsi les deux enfants avaient grandi dans la plus étroite union, se tenant l'un à l'autre lieu de tout l'univers. Dans leurs rêves d'avenir, prestigieux et fantastiques, jamais ils ne se séparaient, jamais non plus personne ne se glissait entre eux. Longtemps ils avaient ensemble

bercé leurs chimères. Cédant aux instances de sa femme, le colonel avait donné un précepteur à son fils, et, jusqu'à quinze ans, Jacques était demeuré au nid familial. Il avait alors bien fallu se séparer; le jeune collégien était parti pour Lyon d'abord, puis pour Paris, pour Saint-Cyr. Mais il y avait les vacances, à Noël, à Pâques, en automne, les joyeuses vacances qui animaient l'année entière de joie et d'intérêt. L'absence était adoucie par les longues lettres hebdomadaires où les deux jeunes gens, innocemment, versaient leurs âmes.

Le colonel, Mme Pontchanin racontaient à Jacques les plus petits détails de leur paisible existence. Suzanne, elle, livrait ses pensées, ses étonnements, ses regrets ou ses espoirs; elle reprenait, la plume en main, les rêves qu'ensemble ils avaient si souvent bâtis, l'avenir de gloire où elle avait sa part, son reflet.

La gloire était venue, non pas comme elle l'avait rêvée, les unissant tous deux dans une même auréole, non pas une gloire faite surtout d'amour, mais une gloire impérieuse et jalouse qui, avant de se donner, lui avait pris son Jacques. Il avait tout quitté pour conquérir la charmeresse. N'avait-il pas même, en ces derniers mois, quelque peu oublié la petite amie au cœur fidèle? Les rares lettres, écrites au hasard de la campagne, s'adressaient toujours à ses parents. A peine Suzanne, durant la longue absence, avait-elle obtenu quelques courtes réponses personnelles à ses infatigables missives. « Il n'a pas le temps d'écrire, se disait-elle; d'ailleurs, ses lettres sont pour nous trois, et j'en ai bien ma part, quoiqu'elles ne me soient pas adressées. »

Mais, en cet instant, nerveuse et déçue, une ombre douloureuse troublait la limpidité de son cœur. Pour la première fois, éveillée par un mot de Mme Pontchanin, elle souffrait d'une vague défiance. Elle n'était ici ni la fille, ni la sœur : n'était-ce pas le moment de s'en souvenir? Seule peut-être, elle avait tant tardé. Et cette nuance légère que l'amitié ne peut effacer, qu'aucune intimité ne peut faire disparaître, comment ne l'avait-elle point sentie plus tôt? Une anxiété l'étreignit tout à coup.

Non, ce ne sera plus comme autrefois, ce ne peut plus être! Elle n'est pas la sœur de Jacques. Rien ne peut faire qu'elle le soit jamais, ni les longues intimités, ni les communs souvenirs, ni la tendresse passionnée qui, si longtemps les a unis, ni même le partage égal de l'amour maternel.

Lentement Suzanne dénoue ses longs cheveux éclaboussés de pluie; sa grande hâte est tombée.

rien ne la presse plus maintenant. Elle doit s'effacer, être discrète, laisser aux parents, aux vrais, cette émotion délicieuse du premier revoir. Elle paraîtra plus tard, après les premières effusions, ainsi qu'il convient à une amie.

Malgré elle, pourtant, elle ne quitte pas des yeux la longue avenue de tilleuls, elle ouvre sa fenêtre pour mieux entendre les lointains roulements. La pluie a presque cessé. A travers les nuages gris, un petit rayon de soleil, pâle, incertain, cherche à s'insinuer, et cette vague lueur rose ramène la joie au cœur de Suzanne. Non, ce serait trop triste d'être affligée un jour comme celui-là.

Enfin, la voiture paraît.

— Ma tante, les voici ! crie Suzanne du seuil de sa chambre.

— Oui, oui, je descends. Habille-toi vite, répond la vieille dame déjà dans l'escalier.

Suzanne referme sa porte; elle force ses mains à être lentes, elle ne doit pas se presser, elle ne doit pas, dans les premiers baisers de Jacques, réclamer un partage où elle n'a point de droit.

La voiture s'est arrêtée. Elle entend des exclamations, un grand bruit de voix joyeuses au-dessous d'elle, dans le petit salon. Elle reconnaît la voix jeune, un peu éclatante de Jacques. Puis, un apaisement, et, l'instant d'après, un bruit de sièges que l'on déplace.

— Les ai-je laissés assez longtemps ? se demande la jeune fille... Oui, tarder davantage paraîtrait de l'affectation.

Mais, au moment de descendre, une timidité la prend; elle se trouble, cherche ses phrases et, dès l'abord, devient perplexe. L'embrassera-t-elle fraternellement ? Il y a si longtemps qu'ils se sont vus... elle a vingt ans, maintenant.

Sans courir, elle descend l'escalier, traverse le vestibule; justement la femme de chambre apporte le thé. Suzanne ouvre la porte, hésitante, mais Jacques ne connaît point de tels embarras.

— Enfin, te voilà, s'écrie-t-il en serrant à pleins bras contre lui la jeune fille rougissante. Il paraît que tu as traversé la cour à la nage pour aller me chercher des roses ! C'est me faire trop d'honneur, j'en suis confondu ! Comme tu as grandi ! Et tu es encore plus jolie qu'à mon départ...

Plus de doute, c'est bien une sœur, une petite sœur chérie qu'elle est restée pour lui.

— Tu ne sais pas, interrompt Mme Pontchanin, s'adressant à Suzanne, Henri d'Arvennes, Paul Mont-

veillon et le docteur Gaspard étaient à la gare pour recevoir Jacques.

— Et le bon docteur y est allé de son petit discours, ajoute le colonel, très fier, lui aussi, du succès de son fils. Du reste, il n'a pu l'achever, l'émotion le gagnait.

— Oui, s'exclame le jeune officier, je crois que ma blessure a fait couler plus de larmes que de gouttes de sang : j'en suis confus. Vous allez m'obliger à en recevoir une un peu plus sérieuse pour ne pas usurper tant de sympathies et de félicitations.

— Ah! non, vraiment, c'est suffisant comme cela, tu as versé ton sang sur le champ de bataille, tu dois te tenir pour satisfait, proteste Suzanne... et nous aussi, je t'assure bien, n'est-ce pas, ma tante?

Mme Pontchanin ne répond pas, elle couvre son fils d'un regard étincelant de tendresse et d'orgueil. Elle est si heureuse de l'avoir reconquis, son grand garçon, que la joie l'étouffe un peu et la rend silencieuse. Mais il y a dans ses yeux, beaux encore, un tel appel d'amour, que l'officier vient s'asseoir tout contre elle, sur le canapé bas, et la baise au front, comme ne le font que les grands fils qui se sentent forts et capables de protéger, de soutenir, à leur tour, celle qui a guidé leurs premiers pas.

Pendant que Suzanne verse le thé, Jacques répond aux questions, raconte son voyage, sa blessure et surtout comment il a gagné le petit ruban rouge fixé sur sa poitrine, et que son père ne quitte guère des yeux.

— Vous en êtes plus fier que du vôtre, n'est-ce pas, mon oncle? demande Suzanne.

Le colonel sourit. Il ne portait pas habituellement sa décoration, bien méritée, pourtant, par son admirable sang-froid, son calme courage, qui sauva des centaines d'ouvriers lors d'une explosion terrible de grisou, quelque vingt ans auparavant, alors qu'il était en garnison à Saint-Etienne.

— Je ne l'ai pas conquis à la pointe de l'épée, moi.

— Non, mais en sauvant des vies, ce qui n'est pas moins beau que d'en détruire, réplique vivement la jeune fille.

Le soleil a enfin triomphé des nuages. Un grand cercle mauve et orange, pareil à un arc de triomphe, traverse le ciel apaisé; de petits ruisseaux, avec un bruit léger, dégouttent encore des toits d'ardoises; par la fenêtre entr'ouverte pénètre une odeur fraîche de terre mouillée, de pelouse rajeunie, et la forêt profonde étend sur les prairies sa grande ombre indécise dans les rayons mourants.

## II

Une grande joie remplit le cœur de Jacques, une impression intime de bien-être et de sécurité. Certes, il aime, plus encore qu'il n'ose l'avouer, la fièvre des voyages et de l'inconnu, la vie nomade et aventureuse, les émotions, l'imprévu, le danger, l'ardeur de la lutte, l'enivrement du triomphe; il aime la fantaisie, les nouveaux visages, les sensations changeantes et diverses; mais il aime aussi, d'un amour tenace et fort, ce pays où il a grandi, ces immuables montagnes, cet horizon toujours semblable, ces plaines calmes, ces forêts hautaines, tout cet aspect des choses que les années n'atteignent pas, cette grandeur paisible et sereine, où les âmes s'enlisent doucement. Il perçoit le charme de cette enveloppante monotonie, ressaisi tout entier par ces impressions de première jeunesse que l'on peut momentanément remplacer ou méconnaître, mais qui, jamais, ne meurent tout à fait.

Une force sourde et puissante se dégage de cette terre, de ce paysage où ses yeux d'enfant ont appris à voir. En ce coin du monde, la vie lui apparaît tout autre. Il oublie presque son passé le plus récent pour ne sentir en lui que le terrien, l'enfant de ce sol, de ces forêts, de ces montagnes, l'homme primitif que la nature a marqué de son empreinte mystérieuse. Bien qu'il soit avant tout indépendant et volontaire, bien qu'il brûle de l'ardeur de vivre, Jacques Pontchanin est parfois mobile et impressionnable comme une femme, accessible aux influences de milieu et d'atmosphère; une poésie confuse chante dans son âme et une grande tendresse pacifique pour les choses le saisit par instants...

Ce premier matin du retour, dès qu'à son réveil il eut, avec une joyeuse surprise, repris conscience de la réalité, il hâta sa brève toilette, pressé de sortir, de faire le tour du jardin, de revoir les coins familiers, les vieux arbres, les sombres allées, de respirer à pleins poumons l'air natal si pur, si léger, parfumé de résine par le voisinage tout proche des grands pins.

Le soleil se lève plus tard en ces jours déjà raccourcis d'octobre, et c'est le soleil, à la campagne, bien plus que les pendules, qui règle les journées.

Aussi, bien qu'il fût près de sept heures, on n'entendait aucun bruit dans la vieille maison. Avec précaution, Jacques descendit le large escalier de pierre, s'attarda une minute à causer avec Antoine qui cirait énergiquement la salle à manger, toutes portes ouvertes; et, la cigarette aux lèvres, la canne à la main, il commença sa promenade solitaire.

Séparée de la maison par une étroite cour sablée, une large pelouse s'étendait semée de massifs fleuris sans grande variété, car peu de fleurs résistent aux premiers froids: des géraniums aux couleurs vives et veloutées, des chrysanthèmes énormes et déchiquetés, plus loin, de hautes touffes d'asters blancs ou mauve, un massif de rosiers privé de ses fleurs abattues par l'orage, quelques tardives spirées à petites grappes blanches mousseuses. A gauche, une magnifique avenue de tilleuls, longue de trois cents mètres, conduisait à la grande route. A droite, les prairies contournant l'habitation étendaient jusqu'à la forêt leurs pentes gazonnées. La pluie, mortelle aux fleurs orgueilleuses qu'elle avait sans pitié flagellées et brisées, avait, au contraire, fait éclore toute une floraison nouvelle de colchiques qui teintaient de rose, à perte de vue, les prairies humides. Quelques beaux arbres droits et robustes, plantés çà et là, donnaient un faux air de parc à ce très simple jardin. Une charmille offrait, aux jours d'été, un refuge impénétrable contre le soleil, un ruisseau venu des bois traversait les prés et, dans ce décor sans apprêt, se dressait la vieille maison, habillée de lierre, de glycine et de chèvrefeuille.

Elle avait grand air dans sa simplicité, avec ses deux étages, aux larges et hautes fenêtres à glace unique, son perron bas et ses toits à girouettes. Car les Pontchanin avaient droit jadis à certains privilèges nobiliaires: ils auraient même pu, par suite de quelque ancienne alliance, joindre en toute légitimité le nom plus sonore de Martigny à celui de Pontchanin; mais, pas plus que son père ni son aïeul, le colonel ne s'était soucié de cette adjonction:

— Cela ajoutera-t-il quelque chose à ma valeur personnelle? disait-il. Non. Alors, à quoi bon? Il vaut mieux être que paraître.

Allié à toute l'aristocratie du pays, apparenté à la meilleure bourgeoisie, il eût aisément pu tenir le premier rang dans toute cette société. Riche, intelligent, brillant causeur et doué par surcroît de solides qualités morales et militaires, il aurait pu rêver du plus haut avenir. Des douleurs de famille vinrent briser sa carrière; une catastrophe d'abord, qui

détruisit à jamais le bonheur de son jeune ménage : ses deux fils, deux enfants de huit à dix ans, asphyxiés dans un incendie, pendant une sortie mondaine de leurs parents. Une année entière, on avait craint pour la raison de Mme Pontchanin ; l'inlassable amour de son mari, et surtout la naissance de Jacques vinrent enfin la rattacher à la vie ; mais elle gardait toujours au cœur sa blessure jamais cicatrisée ; elle aimait son seul enfant d'un amour presque maladif, fait d'adoration et de terreur.

Plus tard, quand la mort avait, en quelques mois, fait de Suzanne une orpheline et une abandonnée, Mme Pontchanin l'avait adoptée avec une ardente tendresse. Toute sa vie maintenant tenait dans ses trois amours : son mari et ses deux enfants. Hors cela, tout lui était indifférent et sa bonté seule lui faisait prêter à d'autres une apparence d'intérêt. Dans ces conditions, la vie militaire présenta quelques difficultés lorsque M. Pontchanin fut promu colonel. Vers la même époque, sa mère, jusque-là fort active et vigoureuse, devint subitement paralytique, et, par dévouement familial, le colonel donna sa démission, sans manifester de regrets, bien que le sacrifice lui fût très dur. Dès lors, les Pontchanin n'avaient jamais quitté Martigny.

Si cette vie monotone avait parfois pesé à la vigueur encore jeune du colonel, nul n'en avait jamais rien su. Plein d'égards pour sa mère, couvant sa femme d'une tendresse attentive et inquiète, s'occupant de l'éducation de son fils et même de Suzanne, surveillant ses propriétés, toujours prêt à rendre service aux paysans d'alentour, il avait su faire sa vie belle et utile dans son cadre modeste et, en vingt ans, sa bienfaisante influence avait transformé le village et ses environs. Il ne s'y trouvait plus de grandes misères, rancunes et discordes s'étaient apaisées, les malades y étaient moins nombreux. Le colonel, maire de son village, en était aussi le père, prétendait le docteur Gaspard, ami du calembour, et quelque peu parent des Pontchanin.

Ainsi les années avaient passé. Plus riches que la plupart de leurs voisins, les Pontchanin avaient un train très modeste. Deux femmes, aidées du vieil Antoine, suffisaient au service intérieur ; un seul cheval traînait tour à tour le break dans les beaux jours et le coupé en temps de pluie. Ils sortaient peu, recevaient bien, mais rarement, et ne se passaient aucune fantaisie coûteuse. Au début, ce genre de vie, peu en rapport avec la fortune qu'on leur attribuait, étonna et fit beaucoup jaser. On parla de

pertes considérables. Ni le colonel ni sa femme ne s'inquiétèrent de ces commérages. La vérité est que, vivant sur le pied de vingt-cinq mille francs de rente, ils en avaient largement le double. Beaucoup par charité, un peu par indolence naturelle, par amour de la simplicité et absence de besoins, ils ne dépensaient pas davantage. Des millions leur seraient venus à l'improviste qu'ils n'auraient rien changé à leur existence. Les pauvres seuls s'en seraient aperçus.

Quelquefois, Suzanne, au retour d'une visite, avait tenté de donner aux salons de Martigny un peu de fantaisie, d'introduire un élégant désordre dans leur rigide correction, de glisser quelques bibelots sur les cheminées et les consoles. Mais le colonel n'aimait pas ces nouveautés, Mme Pontchanin les trouvait inutiles et encombrantes ; seules, les fleurs avaient partout droit de cité et s'épalaient avec profusion dans les grands vases et les jardinières. Une serre, visible à travers une glace sans tain qui formait tout un large panneau, était, avec un calorifère aménagé jadis pour la mère du colonel, et une haute lampe à pied rapportée de Paris par Jacques, tout le changement introduit depuis vingt ans dans la vieille demeure. Mais les meubles étaient fort beaux, les glaces de Venise authentiques, les tapis épais, les portières lourdes. Des Aubusson tendaient le vestibule, et, les jours de fête, on sortait des armoires un service de table en vieux Sèvres. Cela valait bien le luxe trop neuf des Montveillon ou le bibelotage incohérent des d'Arvennes, les plus proches voisins de Martigny.

Le bruit sec d'un volet frappant contre le mur tira Jacques de sa rêverie. Il leva vivement la tête et aperçut, délicieusement encadrée dans sa fenêtre bordée par les guirlandes rouges du chèvrefeuille, Suzanne en peignoir de flanelle blanche, ses blonds cheveux dénoués noyant son cou et ses épaules sous leurs ondes dorées. Penchée en avant, la jeune fille, les deux bras étendus, nus jusqu'au coude dans les larges manches renversées, s'efforçait de fixer au mur les persiennes, que repoussaient les branches.

Son teint frais s'animait à l'air vif du matin, ce teint éblouissant dont rien, ni les ardeurs du soleil, ni l'âpre vent du nord, ni le froid irritant des longs hivers, ne parvenaient à altérer l'éclat.

— Bonjour, Suzon, ma rose blonde ! cria Jacques, la voix joyeuse.

D'un instinctif mouvement, la jeune fille resserra

vivement autour de son cou la flottante robe entr'ouverte.

— Bonjour, Jacques ! Déjà debout ?

— Oui, comme tu vois ; descends vite, nous admirerons ensemble le lever du soleil. Et puis, j'ai envie de t'embrasser pour être si jolie. Tu n'imagines pas l'effet charmant que tu produis ainsi, à ta fenêtre encadrée de verdure. Je voudrais avoir le pinceau de Gainsborough ou de Reynolds.

— Tais-toi, tu me fais rougir ! protesta hypocritement Suzanne, ravie du compliment.

— Alors, habille-toi vite et descends, je t'attends sous les tilleuls.

Suzanne repoussa les vitres, le cœur en fête pour ces quelques mots échangés, pour la promenade à deux dans la rosée matinale, dans ce charme si prenant des derniers beaux jours.

« Il n'a pas changé, songeait-elle, il est bien toujours le même, le grand frère un peu ironique, un peu flatteur, prévenant et tendre, que j'aime tant, que j'ai tant admiré... »

Si grande était sa hâte de le rejoindre, qu'elle ne prit point le temps d'être coquette : elle noua mollement sur la nuque ses longs cheveux d'or, enfila une simple robe de drap bleu, et descendit, en courant, retrouver son cousin. Il l'attendait devant la porte.

— Tu n'auras pas froid sans manteau, sans chapeau ?

— Je suis une campagnarde, répondit-elle en riant. Je suis aguerrie, je ne crains rien. C'est une modeste bravoure, mais je n'en ai pas d'autre à ma portée.

— Est-ce déjà une taquinerie, et veux-tu te faire dire, petite coquette, qu'étant d'un usage plus courant, elle est hautement préférable à celle de ces pauvres militaires que, pourtant, vous couvrez de lauriers ?

— Je ne veux rien dire du tout, sinon que, dans ma hâte de descendre, j'ai fait ma toilette au galop et sans rien y ajouter d'inutile. Viens vite, c'est déjà tout rouge sur les montagnes, le soleil va se lever.

Mais Jacques, au contraire, entra dans le vestibule et en rapporta aussitôt un grand chape blanc moelleux et doux dont il enveloppa son amie.

— Viens, maintenant, remontons vers la forêt.

Silencieux, ils pressèrent le pas pendant quelques minutes, puis, d'un commun accord, tous deux se retournèrent. Une large ligne rouge flambait à l'horizon sur le fond pâle des montagnes, précédant l'astre comme un héraut. D'instant en instant,

le disque glorieux s'élargissait dans une splendeur croissante. Des rayons jaillissaient, étincelants déjà, mais d'un éclat encore soutenable; puis, soudain, le soleil parut. Il grandit dans un éblouissement, se dégagea triomphant de sa robe de lumineuses vapeurs, quitta son piédestal de montagne et rayonna sur le plateau.

Les yeux emplis de lumière, les jeunes gens se regardèrent d'un œil mal assuré.

— C'est toujours beau, dit Suzanne; j'ai contemplé cent fois ce spectacle et j'en suis toujours impressionnée. Mais toi, qui en as tant vu sous toutes les latitudes, tu dois faire des comparaisons.

— Sois tranquille, elles ne nuisent pas à Martigny, répondit Jacques rêveusement. Ce pays-ci a un charme très personnel. Je me le disais tout à l'heure, en me promenant seul dans ces allées endormies, personnel, à lui, personnel à moi aussi sans doute. Cette douceur des saisons moyennes, ce charme lent des journées d'automne, cette dernière caresse du soleil qui s'éloigne, je ne les ai trouvés nulle part ailleurs. J'ai rencontré des beautés de nature plus violentes, plus saisissantes, oui, certainement, mais d'aussi enveloppantes, de mélancolie aussi tendre, jamais. Peut-être aussi, ce pays gardant tout ce que j'aime, m'est-il cher surtout pour cela.

— Tu as raison, nous t'aimons tant, que le cadre qui nous entoure, ces prés, ces montagnes, ces forêts doivent s'être imprégnés de notre amour pour toi et te regarder avec nos yeux de tendresse.

— C'est joli ce que tu dis là. Tu es une délicieuse petite sentimentale, je te l'ai toujours dit, Suzette! C'est charmant pour nous que tu aimes si bien, mais prends garde à toi...

— Pourquoi? D'ailleurs, je ne puis pas me changer, Jacques, je suis comme le bon Dieu m'a faite, je le resterai toujours.

— Tu as changé, cependant, beaucoup changé en ces deux ans; je l'ai bien vu hier au premier coup d'œil. Tu étais contente de mon retour, et pourtant, dans ton premier regard, j'ai lu presque de la tristesse. Pourquoi?

— C'était l'émotion de te revoir, peut-être. Mais je n'avais que de la joie, une grande, une immense joie de ton retour!

— Bien sûr, il n'y avait que cela? Tu n'as aucune peine, Suzanne, aucun souci? Tu me le dirais...

— Certes! Mais tu peux te rassurer, je n'ai ni peine, ni souci. Comment en aurais-je, à présent

que te voilà revenu et pour toujours, n'est-ce pas ? demanda Suzanne, prompte à saisir la première occasion pour plaider sa cause.

Il esquiva la question :

— Toujours !... A Martigny ?... Tu n'y penses pas ! A moins que je n'y crée une garnison.

— Mais, non, nous n'avons pas de désirs insensés, seulement te garder en France, dans la région... Ce n'est pas difficile.

— Tiens, Suzette, ne parlons pas de cela, veux-tu ? J'arrive à peine. Laisse-moi jouir de ce congé bien gagné, sans songer déjà au départ. Nous avons trois mois devant nous.

Elle n'insista pas et répliqua un peu tristement :

— Des mois d'hiver qui seront moins gais pour toi ; il y a si longtemps que tu ne les passais plus ici, sous la neige.

— Qu'importe ! tous les temps ont leur charme quand on est joyeux. J'aime les longues causeries au coin du feu, quand le vent soufflé et secoue les fenêtres.

— Cela me serre le cœur.

— Pas à moi ; on est si bien à l'abri lorsqu'il fait froid dehors...

— Oui... mais ceux qui n'ont pas d'abri, Jacques, ils sont nombreux, et cela me glace d'y penser.

— N'y pense pas. A quoi bon, puisque tu n'y peux rien ? Il ne faut pas gâter inutilement ce que la vie nous donne de bon. C'est de la sagesse.

— Ou de l'égoïsme...

— Non, de la sagesse. L'égoïsme serait de laisser souffrir autour de soi pour s'éviter une peine. Mais s'attrister en vain de la douleur humaine, de l'éternelle misère, sans pouvoir lui donner autre chose qu'une platonique compassion, c'est de la sottise. Jouis donc de ton heureuse part, puisque tu es dans les privilégiées.

Suzanne ne répondit pas. Imperceptiblement, elle souffrait des paroles de Jacques. En ces minutes si courtes, deux fois elle l'avait senti loin d'elle, différent d'elle. En dépit des apparences, de sa cordialité affectueuse et tendre, quelque chose les séparait, une idée, une impression qu'elle ne discernait pas autrefois et qu'elle eût voulu effacer.

Leur lente promenade les avait ramenés devant la maison.

## III

Durant quelques jours, les petites joies se succédèrent, les tendres triomphes et les intimes félicités. Il suffisait de la présence de Jacques pour donner à tous les actes de la vie quotidienne une saveur inaccoutumée, un intérêt inconnu. Avec un orgueil attendri, Mme Pontchanin jouissait des moindres mots, des gestes, des regards de son fils. Suzanne buvait avec délices les compliments adressés à son cousin, les humbles louanges que, de leur voix calme, lui décernaient les paysans rencontrés au hasard d'une promenade. La visite de M. le curé, des sœurs qui tenaient l'école libre, du docteur Gaspard, accourus dès le premier jour, emplirent la famille de fierté. Les voisins s'empressèrent aussi. La vieille maison, d'ordinaire si paisible, bruissait d'un aimable tumulte de félicitations, presque d'ovations. La légère blessure de Jacques, ses dangers, son courage, son nom cité dans les journaux le paraient d'une gloire dont se grisait peu à peu sa famille. Le colonel lui-même avait grand'peine à voiler son orgueil d'une feinte modestie.

Cependant, bien vite, une ombre vint planer sur cette joie. Comme, hélas ! jamais le bonheur présent ne suffit à nous satisfaire, l'avenir se dressa, inquiétant, dans toutes les pensées. Aux premières questions directes et confiantes, Jacques répondit par des badinages ; puis il feignit de ne point comprendre les allusions insidieuses. Alors, tremblant de heurter leur désir à une volonté arrêtée, ni le colonel, ni sa femme, ni Suzanne n'osèrent plus risquer la paix de leur intimité en abordant de front le sujet menaçant. Quand les deux femmes se trouvaient seules, elles s'efforçaient de raffermir leur espérance, d'interpréter à leur gré les paroles de Jacques, de donner à un silence ou à une exclamation le sens désiré.

— Lorsque ton oncle a parlé de cette course à Chamonix pour l'été prochain, il n'a rien objecté, disait Mme Pontchanin. C'est donc qu'il compte bien être ici.

— Evidemment, appuyait Suzanne. Et hier, quand les d'Arvennes sont venus, il a choisi avec Marguerite l'emplacement pour un tennis, derrière les com-

muns. Ce n'est assurément pas pour cet automne qu'on l'établira, donc Jacques ne songe pas à repartir. Mon oncle lui obtiendra une bonne garnison à Lyon, Bourg ou Besançon. Il viendra souvent. Nous allons être heureux!

La vie se transformait à Martigny par le seul fait de la présence de Jacques. Chaque jour maintenant, Antoine attelait Stella, la jolie jument sombre au front étoilé, soit au break, soit à une calèche louée pour trois mois à un voiturier de Pontarlier; et parents et jeunes gens allaient faire des visites. Il n'y avait guère de voisinage immédiat, mais, dans un rayon de deux ou trois lieues, les Pontchanin fréquentaient quelques familles.

C'était d'abord, sur la route de Poligny, le petit château d'Arvennes où la vicomtesse d'Arvennes, veuve et peu fortunée, s'efforçait, sans succès, de marier ses filles et d'élever ses fils. L'aîné venait de renouveler son engagement dans les hussards; le second, après diverses tentatives de carrière, était revenu attendre chez sa mère quelque improbable chance. Marguerite, Jeanne et Laure d'Arvennes, gentilles, bavardes et insignifiantes comme leur mère, mettaient tout leur espoir dans les trois mois de fêtes et de réunions que chaque hiver elles passaient à Nice, chez une tante, sans avoir pu encore y trouver un mari. Elles étaient les meilleures amies de Suzanne, ou plutôt ses seules compagnes, car les jeunes filles n'abondaient pas dans le pays. Les trois sœurs nourrissaient chacune, en secret, un tendre sentiment pour Jacques Pontchanin; mais, par respect pour leur aînée, Jeanne et Laure se bornaient à soupirer :

— Quel charmant mari ce serait pour Marguerite! il est si *bien* physiquement et si aimable, si brillant!

— Il aura une très jolie fortune, disait Mme d'Arvennes, et j'avoue que, pour lui, je ferais peut-être le sacrifice du nom. Sa famille est très bien posée.

— Du reste, ils sont Pontchanin de Martigny, rectifiait Marguerite elle-même. Le moment venu, il n'y aurait qu'à spécifier que nous tenons à ce que Jacques porte son nom en entier.

— Pendant l'été, tu viendrais ici ou chez tes beaux-parents, nous nous verrions sans cesse.

— Je trouve ce mariage tout indiqué, concluaient à la fois la mère et les trois filles.

Aussi, depuis l'annonce du retour de l'officier, les relations entre Arvennes et Martigny avaient-elles pris un redoublement d'activité qui ne pouvait que s'accroître après l'arrivée de Jacques.

Un peu plus loin, s'élevait la grande villa neuve des Montveillon, amis intimes des d'Arvennes. Très riches, jeunes et sans enfants, les Montveillon passaient volontiers, dans le Jura, octobre et novembre, leurs seuls mois de repos, disaient-ils, après les mondanités variées de Paris, de Nice ou des bains de mer. Ils éblouissaient volontiers les voisins de leur luxe et de leurs brillantes relations. Mme Montveillon éprouvait une sympathie pleine de pitié pour la jeunesse solitaire et cloîtrée de Suzanne.

— Donnez-la-moi pour quelques semaines, disait-elle à Mme Pontchanin, et je vous la marierai. Jolie comme elle l'est, ce ne sera pas difficile, surtout avec son nom et sa fortune. Combien a-t-elle exactement ? On m'a parlé de trois cent mille francs ?

— Je vous remercie, madame, ma nièce de Chagny est encore très jeune et je ne suis pas pressée de la voir s'éloigner, répliquait invariablement la mère de Jacques, sans vouloir satisfaire la curiosité de la jolie mondaine.

— Envoyez-la-nous au moins quelquefois avec les d'Arvennes, vous savez que l'on est très gai à la maison, nous avons toujours du monde, elle s'amuserait un peu, sa vie est trop sérieuse.

Malgré ces invites, aucune intimité ne s'était établie, les « genres » étaient trop différents ; les Pontchanin étaient trop paisibles pour se laisser entraîner et plus encore pour laisser Suzanne seule dans un tel tourbillon. Paul Montveillon le comprenait bien, lui qui les connaissait depuis son enfance. Il raillait les tentatives de sa femme pour l'émancipation de Suzanne.

— Attendez au moins le retour de Jacques. Par lui vous obtiendrez tout ce que vous voudrez, il a toute influence sur ses parents, mais c'est bien le seul être au monde à pouvoir s'en targuer.

Dans la direction opposée, la vieille baronne de Saint-Gervais possédait le plus beau château de la région, une magnifique demeure Louis XIV, immense et triste dans sa splendeur déchuée. Tous les efforts de la baronne tendaient à lui conserver son apparence, et l'extérieur n'en laissait vraiment rien à désirer. Mais elle n'occupait qu'une aile du château ; une pièce immense, à six fenêtres, lui servait à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail. Une fois par an seulement, pour recevoir la gentry des environs, elle faisait ouvrir les grandes galeries, allumer les lustres et reparaitre les vieux plats d'argent. Elle consacrait à cette unique réception une part sensible de ses modestes revenus et

On prétendait que, pour maintenir la somptuosité qui lui était chère, plus d'une vieille dentelle, plus d'un bijou ancien, étaient sortis de leurs écrins. Jamais pourtant elle n'avait dit un mot de ses soucis d'argent. Elle portait fièrement ses difficultés comme ses tristesses : c'est à peine si, à la vivacité de ses souvenirs, on pouvait entrevoir des regrets pour la vie brillante qu'elle avait dû trop tôt abandonner. Les dix premières années de son mariage avaient été dans sa vie comme une trouée lumineuse, un inoubliable enchantement. Adorée de son mari, très belle, très fêtée, très adulée, dame d'honneur de l'impératrice, elle avait vécu jusqu'à la guerre dans un perpétuel éblouissement. La terrible année 1870 lui avait tout enlevé. Veuve, presque ruinée, elle s'était brusquement éveillée de son rêve. Avec un courage, dont nul ne l'eût soupçonnée capable, elle avait emmené ses filles à Saint-Gervais, s'était, à trente-deux ans, emprisonnée avec elles dans une solitude austère, et avait fait seule leur éducation. A force d'énergie, d'abnégation et d'économie, elle avait tant bien que mal équilibré sa fortune gravement compromise et, finalement, marié ses filles selon leur rang.

Vieille à présent, mais toujours belle sous ses cheveux blancs, elle tenait, dans cette petite société jurassienne, un sceptre incontesté. Être reçu par Mme de Saint-Gervais équivalait à être présenté chez la reine, et Mme Montveillon, soutenue par l'amitié des d'Arvennes, avait mis toute sa diplomatie à obtenir cette faveur.

Cependant Mme de Saint-Gervais n'avait point de mesquine vanité, et ses plus chers amis étaient les Pontchanin. Chez eux seuls, elle consentait parfois à venir déjeuner, le dimanche, au sortir de la grand-messe, où, étant de la même paroisse, ils se rencontraient régulièrement. Elle congédiait alors sa vieille calèche pompeuse et démodée et montait lentement le haut marchepied du break découvert. Elle aimait Mme Pontchanin pour sa bonté, et Suzanne pour l'éclat de sa jeunesse. Mais toutes ses prédilections allaient au colonel et à son fils, à ce beau garçon, svelte et brun, dont la haute taille élégante, la fière allure, la souriante courtoisie et la belle humeur ravivaient en elle le souvenir toujours cher du mari disparu.

Cette année-là, elle avait même retardé sa réception d'automne pour y voir le brillant officier. Aussi l'accueillit-elle avec chaleur.

— Enfin, te voilà, Jacques ! Sais-tu que, dans tout

le pays, tu es attendu comme le Messie et que chacun fonde sur toi les espérances les plus variées ! Oui... oui... je ne puis pas les dévoiler toutes, ajouta-t-elle avec malice, il y aurait de quoi te rendre fat ; mais je puis bien te déclarer que les Montveillon complotent en ton honneur une sauterie, à laquelle ils ont déjà convié toute la garnison de Pontarlier. Suzanne vous regarde, colonel, résignez-vous. Mme Montveillon a juré de lui faire faire son entrée dans le monde. Il ne vous sera pas possible de résister ; d'ailleurs, mes cousins de la Mottevielle, avant de rentrer à Paris, veulent jouer la comédie... Ne vous l'ont-ils pas dit ? Ils attendaient Jacques anxieusement pour diriger leur troupe. Ne t'imagines pas que tu vas te reposer, mon garçon... et ne croyez pas, chère amie, qu'on va vous laisser jouir paisiblement de lui. On s'apprête à vous le disputer féroce-ment ; et, moi-même, puisque je n'ai pas mes enfants cette année, je compte un peu sur les vôtres pour m'aider à organiser ma petite réunion ; vous me les prêterez bien ?

Et revenant à Jacques, elle poursuivit :

— Jusqu'à monsieur le curé qui veut t'avoir pour son dîner de conférence ! Jusqu'au docteur Gaspard qui t'attend pour échanger son vieux cheval... Et les petites Lucquier pour apprendre leur géographie ! C'est le docteur qui m'a conté cela. Après une telle réception, tu es le dernier des hommes si tu as le cœur de repartir !

D'un mot, en badinant, elle disait ce qui, depuis trois jours, tremblait sur les lèvres de Mme Pontchanin et de Suzanne. En badinant aussi, l'officier répondit, sans rien dévoiler de sa pensée intime, sans engager l'avenir. Et le retour à Martigny fut allongé, ce jour-là, par des silences soucieux et contraints.

## IV

— En vérité, Paul, je vous trouve difficile, déclara Mme Montveillon en versant le chocolat mousseux dans les tasses. Plus j'y songe, plus je me réjouis de ma petite combinaison, et mon père lui-même, si peu susceptible d'emballement, la trouve excellente. Convenez au moins qu'il est rare d'arranger d'un seul coup les affaires de cœur, d'argent, de convenance, et de satisfaire tous les intéressés jusqu'aux lointains aboutissants.

— Croyez-vous vraiment, ma chère, répondit Paul Montveillon, en coupant méthodiquement ses petits pains, que les Pontchanin vous sauront gré de vous mêler de leurs affaires? Vous êtes trop fine pour le penser. Vous savez comment ont été reçues vos avances pour marier leur nièce. Ce sera bien autre chose si vous touchez à leur fils!

— Mais je sais aussi qu'ils n'ont qu'une terreur, celle de le voir partir de nouveau, et, pour le garder en France, tout moyen sera accueilli avec joie, même mon intervention. Oh! je ne me fais aucune illusion sur les sentiments de Mme Pontchanin à mon égard. J'incarne à ses yeux la vie et le monde: elle subit l'une et déteste l'autre. Sa sympathie ne peut donc être bien grande. Cependant, elle me recevrait avec enthousiasme si je pouvais la décharger de cet effroi de voir repartir Jacques.

— Peut-être, accorda le jeune homme, sans conviction; je crois assez que l'essentiel pour elle est de garder son fils; mais, sans parler de Jacques lui-même, croyez-vous que le colonel verra d'un bon œil son unique héritier abandonner la noble carrière des armes pour entrer dans l'industrie... au service de votre père?

— Vous avez de vilains mots, répliqua la jeune femme, un peu froissée par l'accent railleur plus que par les paroles de son mari.

— Non, mais je connais mieux que vous les Pontchanin; s'ils dédaignent d'ajouter à leur vieux nom bourgeois la particule à laquelle ils ont droit, c'est uniquement par une fierté raffinée et supérieure: ils sont très aristocrates au fond, et, soit dit sans vous offenser, ma chère, la pensée de voir Jacques entrer comme employé, en somme, dans la maison Pothin

Givreuille, Lambert et Cie n'est pas pour les séduire.

— Mme Pontchanin préférera voir et garder chez elle son fils employé de la maison Givreuille que le savoir couvert de blessures et de gloire à l'autre bout du monde, riposta vivement Irène Montveillon. D'ailleurs, la situation n'est pas du tout ce que vous voulez dire. Ce précieux officier serait, chez mon père, plus libre, plus indépendant et mieux payé que le plus diplômé des ingénieurs, carrière qui n'est déjà pas si mal portée. Il ne serait pas l'employé de la maison Givreuille, mais le représentant, dans cette région, d'une colossale affaire dont le conseil d'administration serait assez titré et chamarré pour rassurer tous les amours-propres. Vous savez bien qu'avec de l'argent on obtient ce qu'on veut.

— Pas des Pontchanin, articula nettement Paul Montveillon en repoussant sa tasse.

— Nous verrons bien : d'ailleurs, en dehors de la situation superbe que mon père ferait à votre ami, l'argent des Givreuille s'offrirait, il me semble, de façon assez séduisante.

— Sur ce point, je vous rends les armes, interrompit galamment le jeune homme ; votre sœur est aussi jolie que vous et, je le crois, presque aussi charmante.

— Oui, elle est charmante, jolie, intelligente, affirma Irène en remerciant son mari d'un sourire, et, par-dessus le marché, Jacques lui plaît presque autant que vous me plaissez lorsqu'il m'a fallu provoquer votre demande.

Ils se turent un instant, l'esprit sollicité par de chers souvenirs, vieux déjà de sept ans.

— C'est vrai. Comme vous étiez gentiment coquette et tendre ! Ah ! si vous deviez tenir le rôle de Germaine, je ne serais pas en peine du succès.

— Flatteur ! Soyez tranquille, Germaine s'en tirera le mieux du monde. Mais ce n'est pas elle qui ouvrira le feu. Pour avoir Jacques Pontchanin, dont la situation dans ce pays est exceptionnelle, mon père donnerait mille francs par mois, plus un pourcentage qu'il ne m'a pas fixé dans toutes les transactions. C'est superbe ; il n'en aurait pas fait autant, même pour vous.

Paul eut un geste d'indifférence.

— Je le comprends, je n'aurais pu lui être d'aucune utilité. Il est évident que personne ne peut, comme Jacques, servir les desseins de votre père. En Dauphiné, par sa mère, comme ici par sa famille paternelle, il obtiendrait des appuis, des concours, qui seraient sûrement refusés à tout autre. De plus,

sa fraîche notoriété personnelle, son grade, ses qualités physiques, tout en fait un représentant hors ligne, non seulement pour ce rêve fantastique d'un monopole des chutes d'eau, mais encore pour ses lointains espoirs politiques.

Et comme la jeune femme faisait un vif geste de dénégation, il poursuivit :

— Mais oui, il ne vous en a pas parlé peut-être, mais il vise la succession au Sénat de mon oncle Montveillon.

— Je l'ignorais : c'est uniquement au point de vue des affaires qu'il a tant insisté pour avoir le lieutenant Pontchanin. Moi, je l'avoue, j'ai surtout pensé à Germaine. C'est le meilleur moyen pour elle, sinon le seul, d'atteindre à son but.

— Pourquoi ? demanda Paul.

— Si votre officier projette encore quelque équipée lointaine, il ne songera guère au mariage.

— Il peut poursuivre sa carrière en France...

— Et, dans ce cas, acheva Irène, les Pontchanin lui feront épouser sa cousine.

— Allons donc ! se récria Paul. Mais ce n'est pas une cousine, c'est une sœur pour lui, et d'ailleurs ce serait un médiocre parti pour Jacques. Il aura une fortune bien supérieure à celle de la petite de Chagny.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ; le père de Suzanne était à moitié ruiné quand il est mort. On a même dit dans le temps... En tout cas, Germaine n'a pas là une rivale bien terrible. Malgré ses vingt ans, Suzanne n'est qu'une enfant.

Mme Montveillon se leva.

— Alors, je vais aujourd'hui même sonder le terrain et commencer mes travaux d'approche. Nous trouverons les Pontchanin cette après-midi à Arvennes, un excellent milieu pour se renseigner sans se découvrir.

En effet, Jacques et Suzanne, rompant avec toutes les vieilles habitudes de Martigny, prenaient maintenant leur part des réunions. Mme Pontchanin, que sa santé délicate retenait souvent à la maison, ne les voyait s'éloigner qu'avec peine, mais le colonel, aidé de Mme de Saint-Gervais, protégeait de tout son pouvoir la passagère émancipation de Suzanne. Mieux que sa femme, il se rendait compte qu'il fallait de la jeunesse à la jeunesse et que la présence de Jacques justifiait, sans engager l'avenir, des plaisirs et des distractions en dehors des austères et calmes coutumes qui, jusqu'à ce jour, régissaient la vie de la jeune fille.

Libre enfin de laisser éclater la joie de ses vingt ans, ravie de tout, toujours satisfaite, ignorante des petites susceptibilités mondaines, ni coquette, ni jalouse, inconsciemment originale par la fraîcheur de ses impressions et l'ingénuité de ses étonnements, elle se fit, sans l'avoir calculé, une place que personne ne songea à lui disputer. Et puis, par elle, on se renseignait sur Jacques; en caressant Suzanne, on flattait l'officier; en attirant l'une, on s'assurait de l'autre, et Jacques était plus que jamais l'idole de cette petite société.

Quant à lui, il était trop jeune, trop gai, trop plein d'ardeur et de vie pour ne pas accepter joyeusement cette existence animée qu'il n'avait point prévue. Peut-être aussi y cherchait-il avec empressement une occasion de fuir les instances et les prières qu'il devinait tremblantes autour de lui, sans y vouloir répondre. Quelquefois, le matin, il filait à bicyclette sur les larges routes poudreuses, rejoindre les Montveillon pour quelque promenade en bande avec les d'Arvennes ou des hôtes de passage. Suzanne, ces jours-là, trouvait les heures interminables, car, dans les réunions joyeuses comme dans la monotone solitude de Martigny, c'était, avant tout, Jacques qu'elle cherchait, Jacques qu'elle aimait. Pour lui, elle délaissait jusqu'à ses petites amies, si chères cependant, les petites Lucquier qui guettaient vainement son arrivée des fenêtres du Château-Rouge.

Quand Jacques et Suzanne arrivèrent à Arvennes, ils ne trouvèrent au salon que la vicomtesse. Sa broderie sur les genoux, elle était plongée dans la lecture du *Nouvelliste de Lyon*. Ces deux attributs résumaient assez exactement sa vie, ses goûts et ses préférences politique et intellectuelle. Toute la jeunesse profitait des derniers beaux jours pour se livrer à son jeu favori : le tennis. Après quelques minutes, Jacques et Suzanne, aimablement congédiés, allèrent rejoindre la bande joyeuse.

— Ah! vous arrivez bien à propos! s'écria Henri d'Arvennes; je rate tous les coups, aujourd'hui, et j'attire les pires infortunes sur ma malheureuse partenaire. Tiens, Jacques, je te cède ma raquette et ma place auprès de Mme Montveillon.

— Merci, j'en ai assez! protesta la jeune femme qui ne perdait pas de vue ses projets et voulait saisir la première occasion de faire causer Suzanne. Marguerite est excellente joueuse, M. Pontchanin ne perdra pas au change.

Et, saluant l'officier d'un amical signe de tête,

elle s'approcha de Suzanne qu'entouraient déjà les d'Arvennes.

— Bonjour, mademoiselle Suzanne; si vous voulez, nous allons nous asseoir, toutes les deux; nous jugerons les coups, c'est moins fatigant. Comment va votre tante? Et le colonel?

Tout en parlant, elle emmenait Suzanne vers un banc rustique adossé à un marronnier, non loin de l'emplacement du tennis, pendant que les joueurs prenaient leurs positions.

— Il faudra apprendre, dit-elle, c'est un jeu très amusant, surtout pour vous qui avez la légèreté et la souplesse d'une enfant. Mon frère est très fort au tennis. Je l'attends dimanche prochain, si vous voulez bien venir goûter chez moi, il vous donnera votre première leçon.

— Merci, madame, j'ai Jacques; il est mon professeur de tout ce que j'ignore, répliqua vivement Suzanne, qui n'admettait pas aisément que l'on contestât à son cousin une supériorité quelle qu'elle fût.

— Certainement, M. Pontchanin joue bien, reprit Mme Montveillon, et je comprends que vous aimiez à l'occuper de vous comme à vous occuper de lui. Il vous a manqué pendant si longtemps, vous ne voulez rien perdre de ces trois mois de congé si durement gagnés. Cependant, vous n'avez plus à redouter maintenant de bien longues séparations. Avec toutes les relations du colonel, M. Jacques aura la garnison qu'il voudra, tout près d'ici sans doute, Lyon, Dijon ou Besançon... Vous devez être même à peu près fixés sur ce point? insista-t-elle devant le silence de la jeune fille.

— Non, avoua Suzanne, nous ne savons pas encore ce que Jacques souhaite exactement.

— Enfin, vous êtes bien sûre au moins qu'il restera dans la région?

— Je ne sais pas; nous le désirons ardemment, mais la carrière militaire est une terrible rivale pour les mères et pour les sœurs.

— Comment! s'écria la jeune femme, il n'est pas possible que votre cousin songe à quitter de nouveau la France!...

— Je n'ai pas dit cela, je n'ai pas dit cela, répéta vivement Suzanne, il n'en a jamais été question.

Mais Mme Montveillon, emprisonnant d'un geste caressant les mains de Suzanne dans les siennes, poursuivait sans l'écouter :

— Non, ce n'est pas possible, votre tante n'y résisterait pas; elle a déjà tant changé, la pauvre femme, dans ces deux cruelles années de tourments

et de chagrin. Elle ne supporterait pas une seconde fois pareille épreuve. Cela se comprend, hélas ! après l'épouvantable malheur dont elle ne se console pas, comment pourrait-elle se résigner à voir son fils unique courir les pires dangers ? Je sais bien qu'elle vous garde, vous...

— Ce n'est pas la même chose ; vous avez raison, madame, elle a absolument besoin de Jacques, et j'espère bien qu'il le verra et le comprendra, puisque vous-même vous vous en rendez compte.

— Ah ! certes, et croyez bien, chère mademoiselle, que tout ce qui serait en mon pouvoir, je le ferais bien volontiers pour vous aider à retenir votre cher fugitif.

Suzanne leva sur elle un regard étonné, mais elle ne vit, dans les paroles de la jeune femme, qu'une phrase de banal intérêt. Comment cette étrangère eût-elle pu peser d'un poids quelconque sur la future décision de Jacques ?

Mme Montveillon en savait assez pour l'instant ; il ne fallait pas effaroucher imprudemment Suzanne, mais, dès à présent, elle pouvait la compter comme une alliée. Aussi, sans plus tarder, commença-t-elle à parler de la Société des forces motrices, discrètement d'abord, sans insister, et d'un air détaché. Quelques jours après, une note parut dans les grands journaux lyonnais, citant les membres du Conseil d'administration, pour la plupart généraux, comtes ou marquis, et comme le nom de M. Givreuille y figurait aussi, tout naturellement, Paul Montveillon, interrogé par les Pontchanin, fournit quelques renseignements adroitement choisis sur l'affaire qui s'organisait. Il la loua sans excès, mais donna à entendre qu'elle était d'une énorme importance et non seulement au point de vue industriel, mais, indirectement, au point de vue social, pouvait avoir des conséquences de premier ordre. Puis, négligeant Jacques que la question n'intéressait guère, il s'étendit longuement, avec le colonel, sur les devoirs du capital, la transformation inévitable des conditions d'existence, même à la campagne, le droit au travail et mille choses auxquelles jusqu'ici il n'avait guère pris la peine de songer.

Enfin, jugeant les voies suffisamment préparées, Mme Montveillon saisit la première occasion pour aborder nettement la question avec Suzanne. Précisément, Jacques venait de s'étendre avec une visible complaisance sur l'ivresse de la vie presque sauvage qu'il avait menée au Tonkin.

— Quand on a une fois goûté à cette existence de

fièvre et d'imprévu, de grandes émotions vigoureuses et saines, il faut bien l'avouer, on se sentirait vite à l'étroit dans la vie mesquine et régulière de nos pays civilisés. Ce n'est rien, le danger; l'ennui est bien plus terrible, et quand on songe aux malheureuses victimes de telle obscure garnison...

Il s'arrêta soudain, regrettant la phrase imprudente, car une larme brillait dans les yeux de Suzanne. Irène Montveillon l'avait vue avant lui: d'un geste affectueux, elle passa son bras sous celui de la jeune fille.

— Voulez-vous m'aider à servir le thé? dit-elle légèrement...

Mais, dès qu'elles se furent éloignées, elle changea de ton et, sincèrement compatissante, elle essaya de consoler Suzanne.

— Ma pauvre petite, ne vous faites pas de chagrin, pour des paroles en l'air. C'est un genre qu'ont tous les voyageurs de ne plus apprécier que les pays lointains; il faut leur passer, sans y attacher d'importance, cette innocente manie...

— Jacques n'a pas de manie, protesta Suzanne, très chatouilleuse dès qu'il s'agissait de son cousin. S'il parle ainsi, c'est qu'il le pense. Vous verrez qu'il voudra repartir encore. Mon Dieu, madame, qu'allons-nous devenir?

— Eh bien, ma chère amie, il faut l'en empêcher, déclara résolument la jeune femme.

Suzanne secoua tristement sa jolie tête:

— On voit bien que vous ne le connaissez pas! Il a horreur de la vie plate et monotone, de l'inaction, de l'éternelle passivité qui est, paraît-il, en France, la base de la vie militaire. Il en a tellement horreur que je me demande souvent, et avec quelque anxiété, si notre affection sera assez puissante pour dominer ses répugnances. Notre bonheur actuel est bien troublé, je vous assure, par l'inquiétude du lendemain... Mais ce n'est pas le moment de parler de cela, et je vais plutôt servir le thé...

— Laissons le thé: croyez-vous que je puisse être indifférente à votre peine? Moi aussi j'ai un frère que j'aime tendrement, et je me figure ce que vous pouvez éprouver; je voudrais tant vous venir en aide! Il faut nous soutenir entre nous contre la vie mauvaise qui toujours nous dispute nos chères affections. Ecoutez, ma petite Suzanne, vous me permettez bien, n'est-ce pas, de vous appeler par votre nom, j'ai peut-être un moyen de retenir votre cousin... ne vous réjouissez pas encore, il est bien incertain! Mais enfin, je vous le livre, à vous d'exa-

miner ce qu'il vaut. Je comprends très bien que la vie de lieutenant dans une petite garnison de province paraisse peu séduisante à l'énergie, à l'activité, à l'esprit d'initiative de votre cousin. Il a l'âme d'un combattant, d'un lutteur et d'un vainqueur. Il aime voir la vie frémir et se cabrer, pour avoir l'orgueil de la soumettre. Il trouve à l'étranger ces jouissances âpres et hautaines; c'est pour cela qu'il aime l'étranger d'un redoutable amour. Mais si nous pouvions lui offrir, en France, des émotions analogues, ne croyez-vous pas qu'elles auraient un puissant attrait ?

Suzanne, immobile, attentive, buvait ces paroles, sans comprendre encore à quoi elles tendaient.

— Sans doute, murmura-t-elle, mais je ne vois pas où les trouver ? Vous convenez vous-même, hélas ! que la plupart des garnisons...

— Aussi, n'est-ce plus d'une garnison qu'il s'agirait, interrompit Mme Montveillon. Il y a d'autres intérêts que les intérêts militaires, d'autres carrières, aussi nobles, aussi utiles. Enfin, si votre cousin consentait à donner sa démission, je me charge de lui faire offrir une situation superbe dans cette Société nouvelle dont vous avez entendu parler, sans doute. M. Jacques pourrait y déployer toutes ses grandes qualités d'activité et d'initiative, et il resterait près de vous, très près, à Lyon, probablement, et même à Martigny, la moitié du temps. Il pourrait, par exemple, représenter la Société dans le Jura ou dans une région voisine. Je ne puis, naturellement, vous rien préciser, mais vous n'auriez qu'un mot à dire, ma chère petite, et je vous promets pour votre cousin une situation exceptionnellement avantageuse.

— Merci, balbutia Suzanne attendrie, en se jetant dans ses bras, merci du plus profond de mon cœur. Je ne sais si votre moyen réussira, mais vous êtes bonne de vous intéresser ainsi à nous, qui n'étions guère jusqu'ici que des étrangers pour vous, ajouta-t-elle tout bas, confuse et repentante du froid accueil qui toujours lui était fait à Martigny.

— C'est bien naturel entre voisins, répondit la jeune femme embarrassée par ces effusions qu'elle n'avait point prévues, et par cette reconnaissance imméritée. Je souhaite très vivement que vous ne rencontriez pas plus de difficultés auprès de M. Jacques que je n'en aurais, moi, auprès de mon père.

Elle se leva, suivie de Suzanne, pour remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

## V

Le matin, après le déjeuner, Mme Pontchanin aimait à faire, au bras de Jacques, le tour du jardin. Elle accompagnait jusqu'à la grille le colonel qui, régulièrement, allait passer une heure à la mairie, puis elle revenait lentement entre ses deux enfants. C'était son meilleur moment : d'un accord tacite, Jacques et Suzanne se gardaient de toute allusion aux projets de la journée ou aux amusements de la veille ; le nom même des voisins était soigneusement écarté de ces conversations familiales.

— C'est l'heure de maman, disait Jacques.

Et, en effet, il ne s'occupait alors que d'elle. Un matin, qu'ils examinaient tous trois le progrès d'un jeune sycomore transplanté au printemps, Henri d'Arvennes apparut inopinément. Il était porteur d'une lettre de sa mère pour Mme Pontchanin. La vicomtesse conduisait ses filles à Pontarlier, chez leur couturière, et elle insistait pour y emmener Suzanne, qui, comme ses amies, avait sûrement besoin de s'occuper de sa toilette pour la sauterie des Montveillon ; Henri, au courant de l'invitation, se hâta d'expliquer le but de sa course matinale. Aussi, avant même que Mme Pontchanin eût formulé son opinion, Jacques donna la sienne.

— C'est parfait ; il faut que tu sois tout à fait bien, Suzanne, pour ton entrée dans le monde. Mlle Joséphine n'est pas digne de te faire ta première robe décolletée. Il faut aller à Pontarlier.

— Je ne demande pas mieux, répondit Suzanne, les yeux brillants de désir, si ma tante le permet ?...

— Mais certainement, madame, vous le permettez, n'est-ce pas ? Ma mère m'a bien chargé de vous dire que ce serait un grand plaisir pour elle d'emmener Suzanne avec mes sœurs. Nous comptons sur elle au train de une heure quinze, à Champagnole, et nous vous la ramènerons ici à sept heures et demie. C'est convenu, n'est-ce pas ?

Ces allures cavalières, qui empiétaient sur sa volonté, déplaisaient fort à la mère de Jacques ; elle aurait voulu refuser, mais elle était contrainte de trouver cette course assez justifiée.

— Eh bien, soit, remerciez Mme d'Arvennes, Henri ; Suzanne ira à Pontarlier, concéda-t-elle avec regret, comme si, de ce petit fait d'un changement de couturière, devait découler toute une existence nouvelle qui lui arracherait son enfant.

Henri reparti, elle reprit, au bras de son fils, sa promenade interrompue, s'efforçant de retrouver la joie vite envolée de cette heureuse matinée. Le soleil était très doux, sans plus rien des ardeurs dévorantes de l'été ; il glissait, à travers les rameaux à demi défeuillés, ses rayons tièdes et caressants. A chaque pas. Mme Pontchanin s'arrêtait pour cueillir une fleur, redresser une branche, enrôler à un vieux tronc une tige traînante de lierre ou de chèvrefeuille ; elle causait avec Jacques, mêlant d'un trait rapide le passé au présent, mais sans oser, hélas ! aborder l'avenir.

Derrière eux, Suzanne songeait. Un moment distraite par la mission d'Henri d'Arvennes, elle revenait maintenant à ses secrètes préoccupations. Elle avait, la veille encore, causé beaucoup avec Mme Montveillon, elle s'était exaltée à son contact ; mais, à mesure que s'éteignait l'écho de la voix entraînant, le projet froidement examiné paraissait à la jeune fille plus irréalisable. Comment admettre que Jacques renonçât à sa carrière pour entrer dans l'industrie ? « Il faudrait pour cela qu'il m'aimât comme je l'aime. » Déjà, dans sa pensée, elle ne disait plus *nous* et, pour elle seule, voulait entreprendre la lutte. Un instinct lui disait que, malgré leur ardent désir de conserver leur fils, ni le colonel ni Mme Pontchanin ne seraient en ce cas d'utiles auxiliaires. Mieux valait encore s'adresser à Jacques lui-même.

— Voici le facteur, dit Mme Pontchanin en se retournant vers Suzanne.

Toutes deux s'engagèrent à sa rencontre dans la longue avenue, non qu'elles attendissent rien de particulier, mais, instinctivement, par la longue habitude où l'absence de Jacques les avait mises d'attendre impatiemment ce porteur de nouvelles. Il n'avait à remettre, avec quelques journaux, que deux lettres, l'une pour Jacques, resté en arrière avec le jardinier, l'autre, une petite enveloppe rose liserée d'or, couverte d'une grosse écriture, à l'adresse de Suzanne.

— Des petites Lucquier, dit la jeune fille en fendant l'enveloppe ; je les ai un peu négligées.

Elle lut tout bas d'abord :

« Il y a quinze jours que nous ne vous avons vue, chère Suzie, quinze grands jours qui auraient semblé bien longs à votre petite Lina si elle n'avait su que pour vous ils étaient pleins de joie. Mais maintenant je voudrais tant vous voir. Est-ce vrai ce que m'a dit hier le docteur Gaspard : que vous deveniez mondaine ? Je l'aurais battu pour cette méchante parole ! J'y ai pensé toute la nuit ; je ne veux pas le croire ; ce n'est pas possible ;... rassurez-moi vite, grande amie ! Qu'est-ce que nous deviendrions, nous, alors, si, vous aussi, vous ne vouliez plus nous aimer ?... Vous êtes trop bonne, je ne le croirai jamais !

« J'ai fini la brassière au crochet et aussi les découpages pour le petit moulin, mais je n'ai pas pu les coller et miss n'a pas voulu m'aider. Elle dit qu'elle n'a pas le temps, je crois plutôt qu'elle ne sait pas.

« Nous avons reçu hier une caisse de Paris. Maman nous envoie des robes de velours bleu et des cols de dentelle très jolis. Mes sœurs les ont essayés tout de suite. Moi, je n'ai pas pu. Hortense n'aime guère m'habiller deux fois par jour. Papa, lui, nous a envoyé trois grandes poupées qui marchent et dorment ; malheureusement Georgette s'est déjà fait enlever la sienne. Vous savez comme miss est sévère. C'est vrai que Georgette ne voulait pas faire sa page d'écriture, mais on n'aurait pas dû lui donner cette punition-là. Elle est venue pleurer près de ma voiture, je lui ai dit que je vous l'écrirais et que vous lui feriez bien rendre sa poupée. Car vous allez revenir, n'est-ce pas, pourquoi est-ce que vous allez toujours chez les autres ? Ils ne vous aiment pas tant que nous, allez, ma Suzie ; et moi, je vais les détester tous, même votre Jacques, si c'est lui qui vous empêche de venir. Je vous embrasse de tout mon cœur, mais venez, venez !

« LINA. »

— C'est de Lina, expliqua Suzanne en tendant la lettre à sa tante. Pauvre petite ! il y a un tel mélange d'enfantillage et de détresse, que j'en suis tout émue. Je me suis laissé entraîner depuis le retour de Jacques. Je renvoyais toujours d'aller à Château-Rouge. Ce n'est pas sur la route, cela prend toute une après-midi, et, à présent, je ne puis plus, comme cet été, y aller seule en passant par les bois.

Elle parlait surtout pour elle-même, pour excuser cet abandon dont le remords maintenant s'éveillait avec une vraie souffrance, aux tendres reproches de sa petite amie.

— Comme elle est touchante, n'est-ce pas ? reprit-elle, quand Mme Pontchanin lui rendit les feuillets roses couverts d'une écriture irrégulière et pressée.

— C'est un pauvre petit cœur, malade aussi comme son corps, murmura pensivement la vieille dame.

Elle devinait trop la vive impression que la plainte enfantine et navrante de Lina produisait sur la jeune fille pour y rien ajouter.

— Tu pourrais y aller demain, dit-elle simplement.

— Demain ? non, s'écria Suzanne, aujourd'hui, tout de suite après le déjeuner. Vous pourrez bien me faire conduire, n'est-ce pas, si Jacques ne peut m'accompagner ?...

— Là n'est pas la difficulté ; mais... ton après-midi est prise, tu l'oublies ?

— C'est juste ! Mme d'Arvennes, Pontarlier... Eh bien, je n'irai pas... je ne puis pas, pour une robe, faire tant de peine à ma petite Lina. Elle va, toute l'après-midi, guetter mon arrivée. Quelle déception si je n'apparais pas ! Vous voyez quelle frayeur elle a du monde. Cela se comprend bien avec une telle mère... Toujours la même chose : elle leur envoie des robes de velours et ne s'inquiète guère de les soigner, de les caresser, de les aimer... Non, je ne puis pas maintenant aller à Pontarlier. J'aurais constamment sous les yeux le petit visage souffrant de Lina, et, dans mon cœur, ses plaintes si douces.

Elle se tut, sentant subitement s'éteindre la fièvre joyeuse des jours passés. Elle retombait brusquement des sommets sans hauteur du plaisir où s'était ardemment élancée sa jeunesse. Il suffisait de l'appel d'un cœur d'enfant pour l'arracher à l'existence brillante qui l'avait un moment séduite. Souvent ainsi, rompant notre indifférence distraite, un infime petit fait venu à son heure, une circonstance presque insaisissable font tressaillir notre âme et, sur toute notre vie, mettent leur lointaine empreinte.

## VI

La jolie jument baie faisait sonner ses sabots sur la route sonore bordée de platanes. Sur les prairies jaunies et sur les champs déserts glissait un vent léger venu de la montagne; par bouffées, arrivait au plateau l'âpre senteur des pins; une teinte très douce étendait sa caresse sur la netteté des lignes, la précision des arêtes montagneuses et éloignait presque à l'infini le pâle horizon où s'enfuyait la plaine. Une joie profonde flottait dans l'air, non cette ivresse joyeuse du printemps, légère et expansive comme le gazouillement des oiseaux, mais une joie intime et contenue, une joie recueillie et puissante, comme ombrée de mélancolie.

L'impression en était si forte que Suzanne elle-même, malgré sa volonté de parler, ne pouvait s'y soustraire. Elle était parvenue, non sans peine, à se faire conduire par Jacques à Château-Rouge. Le jeune homme avait d'abord vivement protesté; il ne comprenait pas que Suzanne renonçât à la course, si nécessaire pourtant, de Pontarlier, pour cela seul que trois petites filles avaient hâte de la voir. Mais comme, devant ses objurgations, Suzanne était demeurée inflexible, il s'était résigné à la conduire dans sa jolie charrette anglaise, non pas à la gare, mais dans la vallée sombre et étroite où s'isolait mélancoliquement le vieux château de briques rouges.

— Vraiment, dit Jacques tout à coup, comme la voiture quittait la grand'route pour s'engager dans un chemin vicinal, je ne parviens pas à m'expliquer pourquoi l'on a choisi, pour trois pauvres enfants délaissées et malades, cette froide et triste retraite. L'hiver doit être affreux à Château-Rouge. Il est rude, dans notre Jura.

— Froid, mon Dieu, oui, comme partout, mais il n'est pas sombre, Jacques, il n'est pas triste plus qu'ailleurs, il sera même très gai tant que tu seras près de nous. C'est ton absence qui nous assombrit plus que celle du soleil.

— Eh bien, réjouis-toi, petite flatteuse; l'un et l'autre, nous rayonnons pour toi, riposta l'officier, mis en défiance, et tentant de repousser la conversation qu'il sentait venir.

Mais Suzanne, cette fois, voulait aller jusqu'au bout.

— Oui, vous rayonnez aujourd'hui, mais en vous préparant déjà à l'abandon; oh! je le vois bien, tu esquives toujours une réponse précise quand nous te parlons de l'avenir; si tes projets répondaient à nos désirs, tu n'aurais pas tant de peine à les avouer... Tu ne peux pourtant pas songer à repartir?...

— Ma petite Suzanne, je te retournerai la question, interrompit Jacques, un peu nerveusement. Si vos désirs étaient raisonnables et réalisables, vous ne trembleriez pas tant pour eux. Au fond, vous désirez ce que vous ne pouvez vouloir...

— Mais si, Jacques...

— Non, coupa-t-il, la voix brève, il est impossible que vous ne compreniez pas tous, et même toi qui es encore une enfant, que votre vie tiède, inactive et molle ne peut me convenir.

— Jamais nous n'avons voulu te garder à Martigny, Jacques, tu te trompes!...

— Pas à Martigny, mais à Pontarlier, à Besançon, à Lyon? Eh bien, non, cela non plus ne peut me suffire. Tu ne sais pas ce qu'est la vie d'un lieutenant dans nos paisibles garnisons; j'admire et je pratique la discipline militaire, je fais exactement, quand il le faut, le plus fastidieux service; mais borner à cela ma vie, ah! non! Trouve-moi une garnison en France où un simple lieutenant puisse déployer toute son activité, son énergie, ses ressources personnelles, son esprit d'initiative, où il trouve un peu d'imprévu, où il puisse se passionner, enfin, et, je te l'assure, je fais tout au monde pour l'obtenir.

Il répétait, presque mot pour mot, ce que Mme Montveillon disait hier à Suzanne, et, à son tour, la jeune fille réfuta ces arguments ainsi que l'avait fait sa nouvelle amie.

— Je ne sais pas, Jacques, tu comprends que j'ignore ce qui se passe dans les garnisons de France. Mais, si tu les trouves insipides et monotones, rien ne t'oblige à limiter à elles seules tes ambitions. Il n'y a pas que le métier militaire au monde. Tu dis qu'en temps de paix il est sans intérêt; tu pourrais employer autrement ta vie et très utilement aussi; il y a mille moyens de rendre service à son pays. Je sais assez d'histoire pour te dire que Cincinnatus est un noble exemple que tu pourrais imiter sans déroger.

— Grand Dieu! où veux-tu en venir, ma pauvre Suzon? s'écria Jacques désarmé par l'ingénuité de ces souvenirs historiques. C'est un sermon en trois

points dont tu m'honores : je voudrais bien arriver à la conclusion ?...

— La voici : puisque la vie militaire en France ne te suffit pas, donne ta démission, tu trouveras sans peine des occupations très utiles, très intéressantes. M. Givreuille, par exemple, pourrait te donner une position superbe dans son Syndicat des forces motrices...

Jacques éclata de rire :

— Ah ! c'est trouvé ! commis voyageur en chutes d'eau, c'est charmant !...

— Mais non, protesta Suzanne complètement décontenancée, ce n'est pas cela du tout.

— Tu as raison ; c'est plutôt rabatteur de chutes d'eau qu'il faudrait dire. Quel joli titre original ! Hein, qu'en dis-tu ? Cela ferait bien sur mes cartes de visite ?...

— Tu es méchant, Jacques, dit Suzanne les larmes aux yeux ; pourquoi te moques-tu de mes idées ?

— Oh ! tes idées, ma chère enfant, dis plutôt celles de Mme Montveillon.

— Eh bien ! oui, Mme Montveillon, voyant ma grande crainte de te perdre à nouveau, a bien voulu chercher, elle aussi, un moyen pratique de te retenir.

— Si elle n'a trouvé que celui-là, tu lui dois beaucoup de reconnaissance, poursuivit Jacques, toujours ironique.

Impuissante et vaincue, Suzanne ne répondit rien. Il n'était plus temps, du reste, de défendre sa cause.

Devant eux, une barrière de bois délabrée s'ouvrait sur une allée dont le sable avait dès longtemps disparu sous la vigoureuse poussée des mauvaises herbes. Les arbres mal émondés enchevêtraient leurs branches, et les jeunes gens durent se courber sous la rude voûte qui les frappait au visage. Ce ne fut pas long, la courte avenue débouchait brusquement sur un jardinet fleuri enserré par la forêt et étalant ses pelouses et ses corbeilles devant le vieux château massif. Un triple cri de joie salua leur arrivée. Deux fillettes de cinq et sept ans, tabliers blancs et mollets nus, s'élançèrent à leur rencontre.

— Attention ! attention ! cria l'officier, maintenant Stella avec peine.

Suzanne sauta à terre et, faisant de la main une rapide caresse aux petites têtes bouclées, tendues vers elle, elle courut, les bras ouverts, à Lina qui s'avancait toute vacillante, appuyée sur ses béquilles.

— Pourquoi vous être levée seule, ma chérie ? lui dit-elle tendrement.

— Pour vous embrasser plus tôt, répondit l'enfant, son petit visage allongé tout rayonnant de joie. Que je suis contente de vous voir, j'étais bien sûre que vous viendriez. Vous savez, expliquait-elle, le docteur Gaspard m'a permis de marcher un peu seule, il trouve que je vais mieux, que je me redresse... mais ce qui me fait bien plus plaisir, c'est que vous soyez revenue, c'était si long, seize jours sans vous voir ! Vous me raconterez ce que vous avez fait, cela m'amusera, à présent que vous nous revenez.

Au lieu de tourner bride immédiatement, Jacques, laissant son cheval aux mains du jardinier, s'approcha à son tour. Il lui en coûtait de quitter Suzanne sur les dernières paroles échangées. Son impatience tombée, il se reprochait à présent de lui avoir fait inutilement de la peine ; il aurait dû, à travers l'extravagance des propositions, ménager le sentiment si tendre qui les inspirait, et qu'il avait intimement froissé. Plus que n'importe quelles supplications, le silence douloureux de sa petite amie, ce silence humble et désolé avait ému son cœur. Il lui fallait, avant de repartir, un sourire de Suzanne, un regard qui effaçât l'ombre élevée entre eux.

Aussi, pour l'obtenir, se fit-il doux et gai à ravir les enfants. Il prit Annie sur ses genoux, promit à Georgette un éventail japonais, raconta de saisissantes histoires de tigre et de crocodile. Pour Lina surtout, il fut attentif, prévenant, discrètement caressant. Il voulait reconquérir Suzanne en charmant sa favorite. Il n'en fallait pas tant pour dompter la rancune de la jeune fille ! Quand il se leva, au vif regret des fillettes, quand il eut solennellement promis de revenir et dûment répondu aux caresses exubérantes de ses nouvelles amies, il serra la main de sa cousine et, la retenant un instant :

— A tout à l'heure, Suzanne, je viendrai te prendre avant la nuit.

— Merci, Jacques, répondit-elle d'une voix grave qui soulignait le mot banal.

Ils fixèrent l'un sur l'autre un regard indécis plein de tendresse et de regret.

Mais, son cousin disparu, elle rejeta résolument ses soucis et sa peine. Elle ne voulait pas frustrer les chères petites, trop longtemps délaissées, de la grande joie que sa présence leur promettait. « Il ne faut pas qu'elles souffrent de ma tristesse, pensait-elle, leur part de joie est déjà si mesurée. » Aussi elle leur appartint tout entière, se laissa tyranniser, joua à la poupée, raconta des histoires, sut écouter, pleine d'intérêt, les mille petits riens qui animaient leur

monotone existence. L'institutrice anglaise, brave fille quoique un peu sèche et revêche, rendit la poupée de Georgette et accorda facilement une après-midi de congé. Elle aussi appréciait fort les visites de Suzanne, qui la déchargeaient pour quelques heures de son incessante surveillance. Elle abandonna donc ses élèves avec le plus aimable empressement.

La petite figure souffrante de Lina s'animait, devenait aussi rose que les joues fraîches de ses sœurs; elle était presque jolie maintenant, les yeux brillants, le sourire joyeux découvrant ses dents fines et courtes. Suzanne, redoutant la fraîcheur de cette journée d'automne, l'avait soigneusement installée dans un fauteuil près de la grande table nue de la salle à manger et, sous les regards attentifs des trois enfants, elle se livrait au délicat travail que bien vite Georgette lui avait apporté. Il s'agissait de coller, de monter le fragile édifice de carton découpé par Lina. Revêtue d'un tablier blanc, une serviette à portée de la main, Suzanne s'absorbait dans sa tâche tout en surveillant les petites mains fureteuses d'Annie.

Pas une fois de toute l'après-midi, elle ne songea à Pontarlier, à la toilette abandonnée, et si la pensée de Jacques, non contente de garder son cœur, voulait encore s'emparer de son esprit, elle la renvoyait courageusement. Ce bonheur qu'elle faisait naître lui était d'une infinie douceur. Et puis Lina avait des mots si tendres, des regards si caressants.

— Si vous vous étendiez à présent, ma chérie, voilà plus de deux heures que vous êtes assise. Vous êtes sûrement lasse.

— Oh! ne parlons pas de moi, je ne sens rien quand vous êtes ici, rien que de la joie!

Il fallut pourtant quitter les chères petites abandonnées. A cinq heures et demie, la nuit déjà tombante, Jacques arriva au grand trot de son cheval. Avec une vraie peine, Suzanne s'arracha aux petites mains cramponnées à ses jupes, aux caresses suppliantes des voix enfantines.

Lina, plus raisonnable, s'efforçait de calmer ses sœurs.

— Elle n'est pas à nous, il faut bien la rendre, mais vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, Suzie?

— Je vous le promets.

Elle embrassa une fois encore les têtes mutines et rejoignit Jacques qui l'attendait dans la charrette.

D'un élan léger, elle fut à côté de lui et ce rapprochement, à l'heure discrète du crépuscule, lui fut

doux. Mais, d'un commun accord, ils se gardèrent de revenir sur le sujet brûlant qui les divisait. Jacques parla le premier; avec une visible bonne volonté, il loua la grâce, la vivacité, la gentillesse des petites Lucquier et s'étendit spécialement sur le charme attirant de Lina. Suzanne lui en sut gré.

— Tu leur as fait un bien grand bonheur en t'occupant d'elles un moment, et je t'en remercie. Il y a si peu de gaieté dans leur vie, et puis elles avaient un désir fou de faire ta connaissance.

— Vraiment? Voilà qui me flatte.

— Elles savent combien je t'aime, répondit Suzanne simplement.

— Et m'aiment pour cela, acheva le jeune homme. La petite infirme a des yeux superbes, pleins d'adoration quand ils se fixent sur toi.

— Pauvre petite! plus que les autres encore elle a besoin de tendresse. Tu comprends mieux maintenant mon antipathie pour ses parents.

— Dis donc ton indignation, le mot te brûle les lèvres, répliqua Jacques en souriant, et je t'accorde qu'il paraît justifié. Qu'a-t-elle donc cette malheureuse enfant, est-elle difforme de naissance?

— Non, c'est une espèce de paralysie, de rétrécissement des muscles ou des nerfs qui s'est déclaré il y a quelques années. Le docteur Gaspard croit qu'en la soignant très sérieusement dès le début on aurait probablement pu la guérir. Mais il aurait fallu des soins, un dévouement de tous les instants, il aurait fallu la volonté constante de la sauver. A présent il est bien tard. Elle marche avec des béquilles, les jambes arriveront peut-être à se redresser, mais ce qui est plus inquiétant encore, c'est qu'elle commence à se voûter, les muscles de la poitrine se retirent, eux aussi, c'est épouvantable!

— Est-ce qu'elle souffre?

— Quelquefois beaucoup, mais le plus habituellement elle ne se plaint pas. Vois-tu, je ne puis m'empêcher de croire qu'une autre mère eût pu prévenir un pareil malheur, ou du moins l'enrayer, l'adoucir.

— Ne dis pas cela, reprit Jacques tristement, Dieu sait combien maman aimait mes frères, et pourtant...

— C'est vrai... il me semble toujours qu'à force d'amour, on devrait pouvoir écarter la douleur, mais, hélas! il n'en est pas ainsi, acheva-t-elle tout bas.

Ils étaient arrivés à la grand'route unie et plate, le vent du soir fraîchissait, la charrette volait dans la nuit, éclairant du rayon rapide de ses lanternes les troncs blafards des hauts platanes pareils à des spectres.

D'instinct, Suzanne se rapprocha, frôlant l'épaule de Jacques.

— N'as-tu pas froid ? demanda-t-il doucement.

De la tête elle fit signe que non, respectueuse du grand silence dans cette obscurité.

## VII

— Alors, vous croyez que tout n'est pas perdu ?... demanda anxieusement Suzanne.

— Je l'espère fermement, affirma Mme Montveillon ; il fallait s'attendre à un premier mouvement de révolte chez votre cousin. Mieux vaut encore qu'il ait pris vos propositions en riant : il se méfierait moins. Ne lui en soufflez plus un mot maintenant. Il y reviendra le premier ; je me charge de le forcer au moins à examiner ce qu'il repousse si légèrement, et j'ai confiance qu'il reviendra sur cette première impression.

— Peut-être pourrais-je en parler à ma tante ?

— Non, il ne faut pas tenter en ce moment de forcer la volonté rebelle de votre terrible officier. Laissez-moi faire.

Un peu réconfortée par l'optimisme et l'assurance de Mme Montveillon, Suzanne suivit exactement ses recommandations. Non seulement elle ne revint pas avec Jacques sur la conversation qui les avait divisés, mais elle évita avec soin toute allusion même lointaine aux projets d'avenir ; même, quand Mme Pontchanin tentait d'approcher le sujet interdit, adroitement elle aidait Jacques à esquiver une question trop précise. Aussi, le jeune homme, rassuré, redevenait-il avec elle expansif et gai comme par le passé. Le genre de vie s'y prêtait, du reste. Les réunions se précipitaient, une étrange fièvre d'amusement galvanisait tout ce petit coin du Jura, que le froid et l'humidité des jours d'automne ne parvenaient pas à calmer. Si la pluie venait interrompre le jeu de tennis, les jeunes gens improvisaient une charade ou un tour de valse. On avait ainsi dansé chez les d'Arvennes, chez les La Mottelière et jusqu'à Martigny, sans que Mme Pontchanin, positivement débordée, essayât la moindre résistance. Mais, jusqu'ici, le grand dîner somptueux et un peu solennel de la baronne de Saint-Gervais dominait cette extraordinaire saison inaccoutumée, comme son vieux donjon seigneurial régnait sans conteste sur les villas, les gentilhommières et les petits châteaux environnants.

Une fois de plus, l'ancienne dame d'honneur de l'impératrice s'était sentie, avec une intime satisfaction, l'arbitre et la souveraine de cette petite

société qu'elle ne dédaignait point d'éblouir une fois l'an. Stimulée par la présence de Jacques, et peut-être aussi par les succès à venir de la soirée Montveillon, elle s'était surpassée. Aidée de Jacques et de Suzanne, elle avait vidé les armoires profondes de tous leurs antiques trésors; les vieux buffets ruisselaient d'argenterie, les flammes roses tremblaient aux lustres de Venise et, sur la nappe blanche jonchée de fleurs, triomphait un merveilleux surtout argent et biscuit de Sèvres, une œuvre d'art unique offerte par l'empereur. Pas un des invités n'eût certes pu rivaliser avec ce luxe hautain, cette splendeur parfois incomplète, mais qui dédaignait de masquer ses lacunes par la mièvre élégance moderne. C'est ainsi qu'aux bouts de la table, comme enfants de la maison, Jacques et Suzanne s'asseyaient sur de simples chaises de paille, le nombre de convives dépassant celui des sièges en cuir de Cordoue de la salle à manger. Très belle encore, très grande dame et d'une amabilité plus bienveillante que cordiale, la baronne, en robe de moire bleue entièrement couverte de Chantilly, — sa toilette de gala, toujours la même depuis le mariage de sa fille aînée, — avait pu jouir de son triomphe. A défaut de ses gendres, le colonel, cette année-là, présidait la table en face d'elle, au secret dépit du comte de la Mottelière et de l'oncle Montveillon, sénateur et conseiller d'État, qui, chacun, se croyaient des droits à cette place d'honneur. Mais la baronne n'était pas femme à masquer ses préférences, fût-ce au profit de la hiérarchie officielle.

— Ma chère petite, avait-elle déclaré à Suzette, j'entends que ce soit chez moi que tu fasses ton entrée dans le monde et non chez les Montveillon; aussi l'on viendra chez moi en habit et toilette basse pour que j'aie le plaisir de te voir la première en robe décolletée.

Décolletée, elle l'était à peine, la fraîche robe de crêpe blanc, et pourtant c'était presque un événement pour la jeune fille de découvrir son joli cou flexible, de montrer jusqu'au coude ses bras blancs, ses fins poignets. Très flattée de la confiance des dames Pontchanin, Mlle Joséphine s'était surpassée, et Suzanne était vraiment délicieuse dans sa simple et vaporeuse toilette sans un ruban, sans une dentelle, sans un bijou qui eût heurté l'harmonie ou coupé la ligne des molles et légères draperies blanches. Dans ses cheveux blonds, noués bas sur la nuque, Jacques avait piqué une rose blanche. Seuls, les yeux sombres, les grands yeux d'un brun

velouté mettaient, dans toute cette blancheur d'une harmonie antique, une lueur ardente et tendre.

Avec un soin maternel, Mme Pontchanin avait veillé sur cette première toilette mondaine. Attentif et charmé, fier aussi de la grâce chaste de son enfant, le colonel avait donné son entière approbation. Jacques, enfin, après un minutieux examen, s'était fait joyeusement prophète du succès.

Il ne s'était point trompé, la jeune fille fut trouvée exquise : c'est à peine si Mme d'Arvennes, entourée de ses trois filles, papillonnantes et enrubannées, risqua une timide observation.

— Tu es vraiment très gentille dans tout ce blanc, ma petite Suzanne; mais pourquoi n'as-tu pas mis une ceinture rose ou bleue, et une fleur plus gaie dans tes cheveux, cela aurait relevé ta toilette un peu fade ?

— Je ne suis pas de votre avis, avait répliqué la baronne de Saint-Gervais, et je fais au contraire tous mes compliments à Suzanne, pour avoir évité la banalité des fanfreluches.

Mme d'Arvennes ne luttait jamais avec personne, elle ne se sentait pas de force et se bornait à de petites insinuations, à des critiques doucereuses qui satisfaisaient ses petites rancunes et ses petites jalousies. Son esprit étroit, ses idées préconçues, ses illusions maternelles et ses fiertés déplacées étaient autant de petits travers que ses voisins jugeaient avec indulgence à cause de son habituelle bonté, de sa situation difficile de veuve chargée d'enfants, à cause surtout de l'ancienneté de sa famille et des relations traditionnelles.

— Il y a toujours quelque côté à ne pas voir ou à oublier dans toute relation, disait parfois le colonel.

— Aussi ne sera-t-elle jamais qu'une relation pour moi et non une amie, ripostait la baronne. Je lui pardonne ses défauts et lui en passerai dix fois plus, mais je lui en veux de sa sottise.

Cependant, de cette réunion où elle avait été fêtée, Suzanne avait rapporté un vague malaise, une petite inquiétude douloureuse au cœur. Dès son arrivée à Saint-Gervais, elle s'était vu arracher Jacques, son Jacques, son ami que, depuis deux jours, on ne lui disputait plus, abrités qu'ils étaient, tous deux, sous les auspices de la baronne. Tout de suite, en arrivant, Mme Montveillon avait mis la main sur lui, et Suzanne, confiante dans les promesses et l'habileté de son alliée, s'était empressée de lui céder l'officier. Mais, bien vite, elle s'était aperçue que Jacques, loin de s'attarder en d'utiles causeries avec

Mme Montveillon, s'empresait auprès de Mlle Givreuille qui, depuis la veille seulement, commençait son petit séjour annuel dans le Jura. Germaine Givreuille, grande, brune, très élégante dans sa toilette jaune pâle jonchée de chrysanthèmes naturels, était vraiment une fort jolie femme. Elle était dans la plénitude de sa beauté, de sa fraîche et vigoureuse jeunesse. Ses yeux, très noirs, largement fendus, ses lèvres rouges, ses cheveux bas sur le front, lui donnaient un cachet exotique qu'elle cultivait avec d'autant plus de soin qu'elle était de pure race lyonnaise. Elle avait rencontré Jacques deux ans auparavant et aussitôt jeté sur lui son dévolu. Son père, du reste, entraînait pleinement dans ses vues : il demandait moins à ses gendres une fortune équivalente, qu'une position sociale supérieure à la sienne. Il n'était, malgré ses millions, qu'un notable commerçant, et l'aristocratie industrielle de Lyon persistait à le regarder de haut, malgré son honorabilité reconnue et l'ancienneté de sa maison. Il souffrait, sans l'avouer, de ce qui lui semblait une injustice et l'était, en effet, car personne n'eût pu dire exactement pourquoi les Givreuille n'étaient pas de la *société*, aussi bien que tel autre fabricant ni plus ancien, ni plus important que lui. Aussi appuyait-il de tous ses vœux la double combinaison de sa fille aînée, qui lui eût livré, pieds et poings liés, le brillant lieutenant Pontchanin.

Mais, pendant toute cette soirée chez la baronne de Saint-Gervais, Mme Montveillon, légère et enjouée, ne parut pas y songer une seconde : elle n'eut même pas, avec Suzanne, une allusion à leurs chers projets ; et la jeune fille, décontenancée, commençait à douter de son alliée, lorsqu'à sa vive surprise elle entendit, au cours du dîner, le colonel lui-même interpellé M. Montveillon pour obtenir sur le fameux syndicat quelques détails supplémentaires. M. de la Mottelière se renseignait, plein d'intérêt. Il possédait une petite chute d'eau qu'il avait, à plusieurs reprises, vainement tenté d'utiliser pour son service domestique. Mme de Saint-Gervais, par politesse, se fit expliquer de quoi il s'agissait, la conversation gagna de proche en proche, les badinages se mêlant aux discussions savantes, aux graves aperçus, et, sans qu'on sût comment, le Syndicat des forces motrices se trouva le héros de la fête. Jacques, pourtant, ne s'en souciait guère, et Suzanne le voyait avec tristesse uniquement occupé de la jeune Lyonnaise. De loin, elle ne pouvait entendre leurs paroles, mais elle surprenait leurs regards, leurs sourires, elle devinait une sympathie entre eux, une entente, presque une

intimité, et, pour la première fois de sa vie, vaguement, instinctivement, elle sentit qu'elle était jalouse.

Elle n'avait repris un peu d'entrain qu'en rentrant le soir, lorsque Jacques lui avait déclaré :

— Tu étais la plus jolie ce soir ; heureusement qu'elles n'ont pas pu m'empêcher de te regarder ! Enfin, cela ne se passera pas ainsi dimanche, chez les Montveillon, je me dédommagerai, garde-moi ta première valse.

## VIII

— J'ai rencontré Montveillon qui m'a chargé pour vous de ce petit papier, colonel, dit le docteur Gaspard en tirant de sa poche une enveloppe grise avec en-tête imprimé. Il m'a même bien recommandé de vous dire que la souscription était plus qu'à moitié couverte... Est-ce que vous allez mettre de l'argent dans leur syndicat, vous aussi ?

— Pourquoi pas ? J'examinerai l'affaire. J'estime qu'il ne faut jamais, sans motif sérieux, se désintéresser de ce qui touche directement à son pays, et il me semble que cette Société a de sérieuses chances d'avenir chez nous où les bois et les eaux sont la grande richesse improductive. Reste à savoir si ce sera utile pour la région. Nous, les vieux, nous préférons d'instinct conserver toutes choses en l'état, mais il faut bien prendre son parti des nouvelles conditions économiques de l'existence ; nous ne pouvons espérer échapper longtemps aux ravages utilitaires des inventions modernes. Et comme tout déploiement de force est aussi un déploiement d'influence morale et sociale, il y a une certaine responsabilité à n'y point prendre part.

— En regardant les affaires à ce point de vue, vous avez raison, répondit le docteur ; si les conservateurs n'avaient pas trop souvent pris le contre-pied de ce que vous venez d'exprimer si sagement, nous n'aurions pas perdu toute influence et toute action sur le pays.

Jacques examinait le prospectus que le colonel avait rejeté ouvert sur la table.

— Mais c'est tout à fait huppé, ce conseil d'administration, dit-il. Le marquis de Roche-Vieille, le général Leroy-Durand, le contre-amiral Martepic, le comte de Larmoy, tous des noms connus...

— Oui, ceux-là sont mis en vedette pour allécher le public, répondit le docteur ; les vraies garanties sont apportées par les grands industriels comme Givreuille...

— Vous pensez donc que l'affaire marchera ? demanda le jeune homme d'un air détaché.

Mais Suzanne, qui l'observait, comprit bien que son intérêt s'éveillait enfin pour la colossale entreprise. Elle se leva avec un tressaillement d'espoir et

sortit, craignant, par sa présence, de gêner Jacques. Quoiqu'il n'eût plus été question entre eux de la malencontreuse proposition de Suzanne, ni l'un ni l'autre ne pouvaient l'avoir oubliée et il en résultait une certaine contrainte pour traiter les sujets qui s'y rapportaient.

Et puis, à entendre sans cesse parler de captation de cascades, d'aménagements industriels, d'utilisation des beautés naturelles, le cœur de la jeune fille se serrait malgré elle : elle souffrait pour les belles eaux vives qu'elle aimait, pour les lentes rivières paresseuses et inutiles, pour les vallées solitaires peuplées seulement par ses rêves, de tous ces projets outrageants. Mais, pour garder Jacques, elle eût asservi l'univers ! Que lui importait la beauté des choses si son ami n'était point là pour les admirer auprès d'elle.

Un moment, elle se demanda s'il ne serait point à propos de mettre sa tante dans le complot. Mais le souvenir de sa maladresse la rendait défiante envers elle-même. Mme Montveillon lui avait recommandé un silence absolu, et il fallait bien reconnaître que les moyens indirects et subtils de la jeune femme avaient obtenu un tout autre résultat que les insinuations ardentes de Suzanne ; elle continua donc à calmer les inquiétudes de Mme Pontchanin par de vagues paroles de confiance, à endormir ses craintes par de beaux projets illusoire qui fixaient Jacques dans quelque garnison voisine, d'où il viendrait souvent, où l'on irait le voir...

— Ainsi, tu crois qu'il restera volontiers près de nous ? demandait sans cesse la vieille dame, pour raffermir son espoir chancelant.

Par tendresse et par pitié, Suzanne mentait effrontément.

— Mais j'y compte bien, il ne faut même pas le mettre en doute, ni, par nos inquiétudes, lui suggérer des idées qu'il n'a pas.

— Tu es sûre qu'il ne songe pas à nous quitter encore, tu en es sûre ? Il te l'a dit ?

— Il ne me l'a pas dit parce que je ne le lui ai pas demandé, répondait la jeune fille en embrassant sa tante pour cacher le trouble où la jetait la question plus pressante.

— Tu vois bien ; toi non plus tu n'oses pas le questionner.

Jacques, du reste, semblait prendre à tâche de dissiper les méfiances, tant il se montrait gai, aimable, prévenant, attentif. Pendant quelques jours, une pluie tenace avait imposé une accalmie

forcée dans les réunions et les amusements. Jacques allait bien, enveloppé de son caoutchouc, faire une rapide promenade à bicyclette, mais il ne s'attachait pas trop, et donnait de longues heures à la douce intimité de famille. Il s'occupait beaucoup de Suzanne : en vue de la soirée prochaine, il lui donnait des leçons de danse et s'était même inscrit de nouveau pour la première valse. Suzanne se rappelait cette bonne parole en remettant la jolie robe blanche aux longs plis souples. Avec une coquetterie nouvelle, elle gonflait devant la glace, autour de son frais visage, ses légers cheveux d'or, les tordait sur la nuque, les nouait haut sur la tête, essayant la coiffure qui lui siérait le mieux. Elle voulait, ce soir encore, être la plus jolie, elle voulait retenir Jacques cette fois et que, volontairement, il la choisit, la préférât entre toutes. Mais elle ignorait les artifices de beauté, à peine possédait-elle une boîte de poudre de riz et un petit flacon d'essence de violettes. Elle en jeta quelques gouttes sur son mouchoir, mit son manteau, enfila ses gants, prête à descendre.

— Puis-je entrer ? demanda Jacques.

Et comme Suzanne, ouvrant la porte, allait le rejoindre dans le vestibule, il la repoussa dans sa chambre et fermant la porte sur eux :

— Je veux te voir d'abord, dit-il en rejetant la grande mante grise où Suzanne s'enveloppait tout entière. Je veux aussi t'offrir ces fleurs, les seules que j'aie pu trouver ?

— Oh ! merci, dit la jeune fille en étendant la main vers les gros œillets d'un rose pâle à peine teinté.

— Non, non, je veux les placer moi-même, protesta l'officier en s'approchant de la jeune fille.

Avec des précautions extrêmes, il glissa les fleurs dans les cheveux soyeux en deux grosses touffes effleurant l'oreille. Et comme Suzanne s'effarait, craignant cette recherche.

— Je ne veux pas que tu ressembles aux autres, expliqua-t-il. Et cela te va si bien, cette coiffure ! Tu es délicieuse, Suzanne, délicieuse !

Mais comme elle s'approchait, il se recula sans l'embrasser, chargeant ses yeux seuls de caresses.

— Descendons, dit-il d'une voix étouffée, j'entends la voiture.

Il rejeta sur les épaules de Suzanne le manteau qu'il avait enlevé et, penché sur elle, hésitant, la regarda une seconde très près, souriant et tendre. Indécise, elle aussi, et vaguement heureuse d'un

émoi inconnu, elle buvait dans les yeux de Jacques l'ivresse mystérieuse. Elle oubliait, dans une douceur étrange, tout ce qui l'entourait. Il lui semblait qu'en cette minute, un monde merveilleux et insoupçonné s'entr'ouvrait pour elle et, tremblante, éblouie, elle demeurait fascinée sur le seuil du bonheur.

— Descendons, répéta Jacques, comme à regret, de cette même voix contenue et lointaine que Suzanne ne lui connaissait pas.

Elle revint de très loin, arrachée de son rêve.

— Oui, c'est vrai, il faut bien partir.

A peine répondit-elle, distraite, aux phrases bienveillantes du colonel qui l'aida à monter en voiture. Elle avait besoin de se taire, de s'immobiliser dans cette grande onde de joie émue qui venait de la couvrir toute. Mais déjà, elle avait fui, la minute heureuse, et, dans les yeux de Jacques, rieurs et bons, Suzanne cherchait en vain la douceur profonde qui, si délicieusement tout à l'heure, avait remué son cœur. Il parlait maintenant de sa voix franche et gaie : les paroles frappaient l'oreille de Suzanne sans atteindre sa pensée, la voiture roulait lentement sur la terre humide, dans la nuit sans étoiles, tandis que, désespérément, la jeune fille cherchait à ranimer l'ivresse fugitive d'un bonheur inconnu. Il ne lui suffisait plus d'être gaie maintenant que, dans une lueur, elle avait été heureuse.

Bien que les Montveillon eussent beaucoup insisté sur la simplicité de leur petite sauterie entre voisins de campagne, les salons luxueusement décorés étaient déjà pleins de monde quand les Pontchanin y firent leur entrée. Les garnisons de Pontarlier et de Besançon faisaient chatoyer l'or de leurs uniformes au milieu des toilettes somptueuses, des épaules étincelantes de jeunes femmes lyonnaises amies ou parentes des Montveillon. De loin en loin, Suzanne et sa tante distinguaient un visage connu, la longue barbe blanche du comte de la Mottelière, les rubans roses des d'Arvennes. Intimidée et surprise, la jeune fille ne quittait pas Mme Pontchanin très mécontente de cette affluence d'étrangers.

— C'est un guet-apens, murmura la mère de Jacques, on se croirait dans un casino; franchement, je ne comprends pas les Montveillon, ils auraient dû nous prévenir.

Mais comme s'ils devinaient cette mauvaise impression, les maitres de la maison, très aimables, s'empresaient autour d'elle, s'excusant à demi :

— Oui, nous sommes beaucoup plus nombreux que

nous ne l'avions prévu d'abord, disait Mme Montveillon. J'avais engagé mon frère à venir passer cette soirée avec nous, et quand mes amis lyonnais l'ont appris, j'ai reçu une avalanche de reproches. Je n'ai pu moins faire que de les inviter, et ils sont arrivés en bande cet après-midi...

— Et comme à toutes ces belles danseuses il fallait bien des cavaliers, j'ai dû faire appel aux garnisons voisines, conclut Paul Montveillon; mais cela ne changera nullement le caractère très simple et très cordial de cette réunion : nous sommes plus nombreux, voilà tout, chère madame. Je vais, avec votre permission, présenter quelques danseurs à Mlle Suzanne, et d'abord mon beau-frère, que vous connaissez déjà, n'est-ce pas, madame ?

D'un geste, il appela un jeune homme de taille moyenne, de tournure élégante, à la physionomie ouverte et résolue.

— Pothin Givreuille, un infatigable valseur, mademoiselle, annonça-t-il, tandis que le jeune homme le foudroyait du regard.

— D'abord, mademoiselle, permettez-moi de protester véhémentement. Je ne suis pas le Pothin qu'on vous a dit. C'est un mauvais tour de Montveillon et je ne le lui pardonnerai pas de sitôt.

Et comme Suzanne, étonnée, le regardait en souriant, il avoua à regret.

— Il est vrai que mon père a eu la cruauté de m'affubler d'un tel nom, il le fallait bien pour la maison... Pothin Givreuille... depuis 1736... vous comprenez, c'est un holocauste nécessaire, et je me résous à apposer cette horrible griffe sur toutes les factures qui la réclament. Mais, vraiment, c'est suffisant et, sitôt hors des bureaux, nul n'est moins Pothin que moi. Cinquante personnes crieraient ce nom derrière mon dos que je ne l'entendrais même pas. Je ne le renie pas, je l'ignore, je suis Georges Givreuille, uniquement, et c'est à Georges Givreuille que je vous demande, mademoiselle, de vouloir bien accorder cette valse.

Le bras arrondi, il s'inclina devant la jeune fille. Avant de répondre, elle chercha Jacques du regard : mais déjà il était accaparé par un groupe d'étrangers, brillant et tapageur. Elle entendait des fusées de rires joyeux. Les yeux animés, le geste vif, l'officier tenait tête à toutes les ripostes malicieuses ou coquettes.

Suzanne se leva, fit quelques pas au bras de Georges Givreuille pour trouver un peu d'espace, et

comme, au rythme chantant d'une valse, il l'entourait de son bras :

— Je vous préviens, monsieur, que je ne sais pas danser, dit-elle brusquement.

— Tant mieux, mademoiselle, laissez-vous guider et vous verrez comme cela ira bien ; venez dans ce salon, il y a moins de monde, nous serons plus à l'aise dans nos évolutions.

Tout en parlant, il l'entraînait, habile, à travers les groupes ; et dans le plaisir de la valse, s'estompait un peu la pensée de Suzanne, sa contrariété, son sourd mécontentement de voir Jacques déjà loin d'elle. Silencieuse et docile, elle suivait les moindres mouvements, les impulsions presque insensibles que lui donnait son danseur.

— Vous êtes légère comme un oiseau, dit-il sans s'arrêter. Voulez-vous que nous bostonnions à présent, ce n'est pas difficile, vous n'avez qu'à me suivre ; pourquoi dites-vous que vous ne savez pas danser ? C'est un charme, au contraire, de valser avec vous !

Suzanne secoua la tête d'un air incrédule.

— J'aimerais mieux m'arrêter à présent, dit-elle, je vois Marguerite d'Arvennes : si nous allions auprès d'elle ?

— Très volontiers, mais nous recommencerons si cela ne vous ennuie pas ?...

— Au contraire, il me semble que je m'envole.

— Comme une petite colombe blanche !

Il regardait Suzanne en souriant. Elle devina qu'il l'admirait comme, tout à l'heure, l'avait admirée Jacques ; mais, cette fois, aucune joie ne fit battre son cœur. Sa petite fièvre de vitesse était déjà tombée et, plus que les paroles aimables et banales de son danseur, elle écoutait les éclats d'une voix sonore qui parfois lui arrivaient à travers les rafales de la musique et le bourdonnement joyeux.

Mme Montveillon passa près d'elle et l'attirant à l'écart :

— Cela marche très bien, lui dit-elle à voix basse. Je ne sais si votre cousin vous l'a dit, mais il a beaucoup parlé ces jours-ci de notre grande affaire avec mon mari.

— Vraiment, vous avez vu Jacques ces jours passés ?

— Mais oui, presque tous les matins. Je vous assure qu'il commence à se familiariser avec notre idée, et qu'elle ne lui apparaît plus aussi exorbitante. Croyez-moi, nous aurons gain de cause, le plus dur est fait, maintenant. Souriez donc, ma petite amie,

et soyez heureuse, votre Jacques n'ira plus courir les pays lointains...

— Merci, merci, vous opérez sûrement des miracles, répondit Suzanne, en s'efforçant de sourire.

Mais elle s'étonnait de ne pas trouver en elle la grande triomphante joie qu'elle eût dû ressentir. De loin, elle voyait Jacques valser avec Germaine. Mme Montveillon suivit son regard.

— Il danse admirablement, dit-elle.

— Mlle Germaine aussi, répliqua Suzanne.

— Oui, c'est un joli couple.

La jeune femme s'éloigna sans soupçonner la fine impression douloureuse qu'elle venait de faire dans le cœur de Suzanne.

D'autres danseurs succédèrent à Georges Givreuille; lui-même, très assidu, vint plusieurs fois la rechercher. Tout lui disait qu'elle était jolie : l'empressement des hommes, les compliments pincés des jeunes filles, le regard attendri du colonel, jusqu'aux petites critiques maladroites de Mme d'Arvennes, jalouse pour ses filles.

— Quelle singulière idée, ma petite Suzanne, de placer ces touffes d'œillets comme les pompons d'un cheval! On pourrait les arranger en guirlandes. Si tu veux, Marguerite va t'aider?...

— Non, non, madame, je vous remercie, répondit vivement Suzanne qui, pour rien au monde, n'eût touché aux fleurs placées par Jacques.

Vers minuit, les portes s'ouvrirent toutes grandes. Dans la salle à manger, transformée par la chute d'une cloison, un souper, venu de Lyon, lui aussi, comme la plupart des invités, était servi par petites tables coquettes avec leurs nappes roses, le cristal rose des verres, le tulle rose voilant les petites lampes argentées et donnant comme un petit air de mystère et de partie fine aux doubles tête-à-tête qu'attendaient les quatre couverts de frêle porcelaine.

— On se place à sa convenance, dit Georges à Suzanne, nous souperons ensemble, n'est-ce pas? Quels voisins nous choisissons-nous?

Hugues de la Mottelière, dans l'uniforme à bande bleue, de Saint-Cyr, fit de loin un signe d'entente à la jeune fille. Sans s'attarder à le rejoindre, vivement Georges entraîna Suzanne, bousculant un peu les groupes dans la hâte de s'assurer une table.

— Maintenant, déclara-t-il, défendons nos positions en protégeant les chaises inoccupées. « Retenu, retenu, » jetait-il à chaque instant, tout en faisant à Hugues et à sa compagne des gestes d'appel.

— Enfin, vous voilà ! Nous pouvons nous installer maintenant, nous serons très bien ici.

Chacun, au début, inspectait ses environs, échangeait un mot avec ses plus proches voisins, un signe avec les plus éloignés. On ne parlait guère que par petites phrases courtes, décousues, pas fâché au fond de se reposer un peu, de pressentir un fin repas. Les parents jetaient un regard discret et bienveillant sur l'alignement prometteur des verres, sur le petit carton doré du menu. Ce leur était une agréable étape dans cette nuit monotone d'un plaisir qu'ils ne partageaient point. Peu à peu les conversations s'engagèrent, le cliquetis léger de l'argenterie et des cristaux disparut sous les voix montantes et continues dont parfois un éclat de rire dominait le bourdonnement.

On s'était presque disputé pour être à la table de Jacques, et maintenant, à ces places conquises de haute lutte, on semblait s'amuser beaucoup. Marguerite d'Arvennes avait réussi à s'y glisser. Mais c'était moins pour elle que pour Germaine que Jacques faisait scintiller toutes les facettes de son esprit. Attristée et surprise, Suzanne, en les voyant se regarder et se sourire, causer à demi-voix ou vivement échanger des ripostes, se demandait ce qu'ils pouvaient trouver à dire quand, au fond, ils se connaissaient si peu.

— C'est ça, le monde, pensait-elle, on est intime avec des gens dont on sait à peine le nom et les amis deviennent des inconnus.

L'impression était si forte qu'elle ne put s'empêcher de l'exprimer à Georges qui, la voyant distraite, lui demanda ce qui l'absorbait.

— Il faut avouer qu'il y a du vrai, mais on peut lier, sous ces futiles auspices, bien des amitiés sérieuses et souvent mieux que cela. C'est encore, voyez-vous, le meilleur moyen de se rapprocher, de suivre sa sympathie ; voilà pourquoi j'aime tant la danse, elle permet de céder à l'attirance et aussi de faire quelquefois deviner ce que l'on n'oserait dire ouvertement. Nous n'aurions pas dansé ce soir que j'aurais été très privé, je vous assure...

Indécise sur la portée de la phrase, la jeune fille, sans y répondre, passa à un sujet voisin.

— Vous devez aller beaucoup dans le monde ?

— Non, on ne danse guère à Lyon, on y dine trop.

— Mais à Paris, alors, chez votre sœur ?

— A Paris ! mais, mademoiselle, il y a deux ans que je n'y ai pas mis les pieds. Je n'ai pas le temps.

Suzanne sourit, incrédule.

— Cela vous étonne ? Vous seriez bien surprise, alors, si je vous disais que je n'aurais pas pu venir à cette réunion si ma sœur n'avait eu pour moi la charitable attention de choisir un dimanche. Et encore, il me faudra partir par le train de quatre heures afin d'être à mon poste à neuf heures sonnantes.

— Mais, mon Dieu, vous n'allez pas au collège, je suppose ? s'exclama la jeune fille.

— Non, mais au bureau de mon père, ce qui est autrement rigoureux.

— Il est sévère ?

— Sévère... pas précisément, dit Georges, cherchant ses mots, du moins il ne l'est pas en tout. Il est plutôt précis, d'une précision terrible. Mais comme il m'a laissé parfaitement libre, à la fin de mon service militaire, d'entrer ou non dans ses affaires et d'accepter ses conditions, il est juste que je tienne mes engagements.

— Vous semblez les trouver rudes ?

— Ils sont plus assujettissants que je ne le croyais, et mon père ne se rend pas compte que cet assujettissement me semble parfois un peu dur, ce soir, par exemple, si je dois partir avant vous, ajouta-t-il galamment. Mais il est très généreux pour moi, il me donne beaucoup d'argent, plus même que je n'ai le temps d'en dépenser. C'est le temps qui me manque. Mon père prétend qu'on en a toujours de reste pour ne rien faire.

— Mais, demanda Suzanne, pourquoi travaillez-vous tant ?

— Eh ! pour agrandir nos affaires ! Nous sommes l'une des premières maisons de Lyon, nous devons être *la première*. Et puis, il y a encore d'autres choses... D'ici à cinq ans, si tout continue à marcher suivant nos combinaisons, notre fortune sera décuplée, tout le commerce des soies sera dans notre main, c'est une énorme affaire et en très bonne voie d'exécution.

Il s'était animé, emporté par la vision de cette « énorme affaire », tandis que Suzanne le regardait avec un indicible étonnement.

— Et pourquoi voulez-vous tout cet argent ?

Il fut stupéfait, un moment sans parole, puis souriant, attendri de cette candeur :

— Ah ! tenez, vous êtes trop gentille avec vos questions !...

— Ce n'est pas une chose à demander ?

— Mais si, mais si, seulement vous êtes étonnante. On cherche toujours à augmenter sa fortune, il le faut bien ! Et puis, c'est un but dans la vie...

— D'être riche ?

— De devenir plus riche.

— Vous disiez tout à l'heure que c'était le temps qui vous manquait, et non l'argent : moi, je ne comprends l'argent que comme moyen, pour, avec lui, acheter de la joie, du bonheur, pour soi et les autres.

— C'est une conception, accorda Georges, c'est même tout à fait la conception féminine. Voyez Irène, je vous réponds qu'elle achète tout ce qui est achetable avec notre argent, et Germaine compte bien en faire autant. Mais, pour qu'elles le dépensent, il faut que nous le gagnions !

— Et vous ne gagnerez jamais le repos, vous ?

— Dame ! j'en doute. Je pourrai peut-être un jour acheter Chenonceaux ou Valençay, mais il est fort probable que je n'en jouirai guère. Que voulez-vous, c'est une satisfaction déjà de posséder.

— Voilà qui me laisserait indifférente ! protesta Suzanne.

— Evidemment, j'aimerais mieux les deux, dit Georges en riant, mais comme on ne peut pas tout avoir...

Il la regarda avec un petit sourire indulgent et amusé.

— Je vous indigne, n'est-ce pas, mademoiselle ? Vous me trouvez une âme basse et vénale, tandis que, moi, j'admire votre détachement ingénu des choses d'ici-bas.

On passait les glaces, et Hugues de la Mottelière, qui avait depuis longtemps épuisé les sujets de conversation avec sa voisine, saisit l'occasion pour intervenir en célébrant les mérites gastronomiques de Lyon.

En rentrant au salon, Suzanne se rapprocha de sa tante.

— Eh bien ! Suzette, t'amuses-tu ? demanda Mme Pontchanin, effleurant d'une caresse les boucles légères qui s'échappaient sur le cou de la jeune fille. Il me semble que tu t'en tires très bien, tu as beaucoup dansé, je te voyais... c'est mon plaisir à moi de voir la gaieté et les succès de mes enfants.

— C'est Jacques qui a du succès, riposta Suzanne, on se l'arrache, je n'ai pas pu l'approcher depuis que nous sommes ici ; nous devons pourtant danser ensemble.

— Que veux-tu, ma chère fille, murmura Mme Pontchanin, c'est la politesse du monde qui l'exige ainsi, on se doit à ses hôtes et à leurs amis !

— Faut-il donc oublier les siens ?

— Jacques ne t'oublie pas, tu le sais bien ; mais il

ne peut se dégager du trop aimable empressement qui l'accueille. Allons, ma chérie... voici Henri d'Arvennes qui vient te chercher, amuse-toi.

Dès les premières figures du cotillon, Jacques, enfin, songea à sa cousine; par un brusque retour vers elle, il écarta, pour la choisir, nombre de belles dames qui sollicitaient sa préférence,

— Ma foi, tant pis, assez de politesses pour ce soir ! Que j'aie enfin le plaisir de danser avec toi, Suzette, dit-il, en enlevant vivement la jeune fille, comme pour prévenir le tendre reproche qu'il lisait dans ses yeux.

— Je croyais que tu m'oubliais, murmura-t-elle.

— Tu ne le penses pas, ma jolie Suzon, et c'est mal à toi de le dire; mais, tu comprends, il y avait là toutes ces étrangères auxquelles m'a présenté Mme Montveillon... Je te surveillais du coin de l'œil, tu n'as pas manqué de danseurs, toi non plus, et le jeune Givreuille, en particulier, m'a paru te faire une cour assidue.

Suzanne haussa légèrement les épaules. Que lui importaient Georges Givreuille, Henri d'Arvennes et tous les autres, quand pour Jacques seul elle existait !

Déjà, le rapide tour de valse était terminé. Germaine, qui conduisait le cotillon avec l'officier, le rappelait d'une signe de tête. Pourtant ce bref rapprochement avait rasséréiné l'âme inquiète de Suzanne. Le cotillon l'amusait beaucoup avec ses surprises et ses fantaisies. A côté d'elle, s'accumulaient les jolis brimborions, les fleurs et les rubans.

— Demain, dit-elle, je porterai tout cela à mes petites amies, elles en seront ravies !

Mais Georges Givreuille ne l'entendait pas ainsi.

— Ah ! non, pas du tout, protesta-t-il vivement; je vous trouverai tous les collichets que vous voudrez pour vos petites protégées, mais conservez les vôtres, je garderai les miens aussi... ceux qui me viennent de vous. Voyez, ils sont à part, ce n'est pas un paquet bien embarrassant, ajouta-t-il avec une légère malice comme Suzanne se récriait.

En effet, sa timidité de débutante favorisant ses préférences, la jeune fille accordait presque exclusivement à Jacques les menues faveurs dont elle était dispensatrice. Peu à peu, elle s'enhardit, se laissa emporter par l'entraînement de la fête, par cette griserie fugitive des lumières, des fleurs, du champagne, des compliments et de la musique, par la chaleur, par les parfums, par l'étourdissement de la danse, surtout par l'invisible effleurement d'amour qui se glissait, insaisissable, autour d'elle et en elle.

## IX

Mme Montveillon triomphait. La veille, au bal, c'était presque une déclaration qu'avaient obtenue les coquetteries amoureuses de Germaine, et, ce matin déjà, sous un futile prétexte, Jacques était accouru. Ne pouvant décemment demander ces dames qui se reposaient encore, il s'attardait chez Paul Montveillon.

— Réjouis-toi, ma petite Germaine, s'écria la jeune femme, cette fois, je crois bien que l'affaire est dans le sac.

— Dieu t'entende! répondit Germaine, je n'en suis pas encore aussi sûre que toi. Un instant j'ai senti l'aveu trembler sur ses lèvres, j'étais heureuse, il me regardait avec des yeux enflammés qui faisaient courir un frisson de joie sur mes épaules: à ce moment-là, Suzanne lui a jeté sur les bras une écharpe de soie, il s'est levé avec impatience, avec regret, mais, quand il est revenu près de moi, la flamme ardente était éteinte dans ses yeux, et je n'ai pu la rallumer.

— Ne t'en désole pas: on ne peut pas forcer l'amour, il faut docilement attendre son heure, et elle sonnera, ma chérie, bientôt, je te le promets.

Germaine sourit, à demi convaincue.

— Tu plais à Jacques, il n'y a pas à en douter. Avant ton arrivée il était intraitable sur la question carrière. Depuis que tu es ici, il s'intéresse au syndicat, questionne Paul, s'informe, s'anime, réfléchit et hésite, je le vois bien. Il est en pleine lutte contre lui-même; encore un effort, Germaine, encore un peu d'adresse et de courage, et tu l'auras capturé, ton bel officier!

Assises sur le même canapé, les deux sœurs s'em brassèrent.

— Et notre père sera-t-il heureux! poursuivit Irène Montveillon. Avoir, pour représentant et pour gendre, le brillant lieutenant Pontchanin de Martigny, quel triomphe et quelle revanche. Si, par-dessus le marché, Georges épousait Suzanne de Chagny...

— Tu crois que Georges?...

La porte du petit salon s'ouvrait devant Paul Montveillon et Jacques Pontchanin.

— Je n'ai pas voulu partir, mesdames, sans vous présenter mes hommages, dit l'officier, en s'inclinant devant les deux femmes.

— Mais ne partez pas, ce sera beaucoup mieux encore. Nous déjeunons dans vingt minutes, restez donc avec nous.

Il allait refuser, mais le regard de Germaine l'enveloppa si doucement qu'il balbutia de vagues excuses, ne protestant guère que pour la forme :

— Je ne puis accepter, madame, je n'ai pas dit que je venais ici, mes parents s'étonneraient de ne pas me voir rentrer.

— Allons donc, ils ne craignent pas, j'imagine, que vous vous perdiez dans la forêt !

— D'ailleurs, intervint Germaine, un domestique pourrait porter un mot à Martigny, il y serait aussi vite que vous, et nous aurions le grand plaisir de vous garder ?...

— Et moi le plaisir bien plus grand encore de rester, mademoiselle, puisque vous arrangez si bien les choses, répondit Jacques, étouffant le léger scrupule qui suspendait son acceptation.

Il écrivit donc un mot d'excuse qui fut aussitôt expédié à Martigny.

Il était temps. Dans la haute salle à manger, Mme Pontchanin, en face du colonel, Suzanne, vis-à-vis de la place vide de Jacques, commençaient à sentir leur impatience tourner, à l'inquiétude.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, mon Dieu ! pensait la mère, toujours anxieuse, sans oser tout haut formuler ses craintes.

— Serait-il chez les Montveillon ? songeait Suzanne, est-ce auprès de Germaine qu'il oublie ainsi l'heure ?

Le colonel, mécontent de cette inexactitude de son fils, fronçait les sourcils et mangeait en silence.

— Si au moins nous savions dans quelle direction l'envoyer chercher, soupira Mme Pontchanin, incapable de dominer plus longtemps ses inquiétudes.

— Mais non, ma chère, tranquillisez-vous, il n'est rien arrivé à Jacques, qu'une inattention tout à fait en dehors de ses habitudes et des convenances.

— Le pauvre enfant, jamais il n'est en retard d'une seconde, et son absence me paraît bien inexplicable.

Antoine entra, portant sur un petit plateau une enveloppe au chiffre des Montveillon.

— Il a fait une chute, il y a un accident, n'est-ce

pas ? demanda Mme Pontchanin, haletante, tandis que le colonel parcourait le billet.

— Pas le moins du monde. Jacques est resté à déjeuner chez les Montveillon, voilà tout, dit M. Pontchanin en tendant à sa femme la petite carte mauve.

Le fait était bien simple, mais tellement en dehors des habitudes du jeune homme, que sa mère avait peine à le comprendre sans explication.

Pour Suzanne, au contraire, il avait un sens très évident. L'empire de Germaine était-il si grand déjà que, pour rester auprès d'elle, Jacques oubliait tout, l'inquiétude de sa mère, le mécontentement du colonel... et elle, Suzanne, qui l'attendait, le désirait de toute l'ardeur naissante de son cœur entr'ouvert ? Pourquoi alors l'avait-il, la veille, émue d'une inexprimable tendresse, si c'était pour l'abandonner aussitôt dans le grand trouble où il l'avait jetée ? Il ne pouvait, ce matin, invoquer aucune excuse. S'il avait quitté Martigny, s'il n'y revenait pas à l'heure accoutumée, c'est que lui seul l'avait voulu, c'est qu'à tout maintenant il préférerait Germaine.

Les yeux de Suzanne se dessillaient ; elle comprenait le subit intérêt de Jacques pour le fameux syndicat : ce que ni ses prières à elle, ni ses larmes, ni ses supplications n'avaient pu obtenir, une étrangère l'imposait d'un mot, d'un seul désir, sans rencontrer de résistance. Elle allait se faire épouser aussi, et quand Jacques dirait *nous*, désormais ce ne serait plus Suzanne qu'il unirait à lui, mais Germaine, la rivale, la voleuse de cœurs.

— Tu ne manges pas, Suzanne, es-tu souffrante ? demanda tout à coup Mme Pontchanin.

— Non, mais un peu lasse de ma soirée d'hier, ma tante, je ne suis pas habituée à veiller si tard.

— La course à Château-Rouge te remettra d'aplomb, dit le colonel.

Ce mot éveilla un nouveau grief dans l'âme de la jeune fille. Jacques lui avait promis de la conduire chez les petites Lucquier : encore une promesse qu'il oubliait !

Il fut remplacé par le colonel. Aussi la visite à Château-Rouge fut-elle brève, et quand, vers quatre heures, la voiture rentra à Martigny, Mme Pontchanin, agitée et nerveuse, se morfondait toujours à attendre son fils. Le colonel, pour tromper son attente, l'emmena jusqu'à la ferme sous un prétexte quelconque et, lorsqu'enfin Jacques entra au salon, il n'y trouva que sa cousine.

Le jeune homme, enchanté de sa journée, commença, plein d'entrain, ses explications ; mais, dès

les premiers mots, il sentit qu'il faisait fausse route.

— Nous ne savions pas ce que tu étais devenu, dit Suzanne froidement, nous avons presque fini de déjeuner quand ton billet est arrivé.

— Vraiment? Je n'y comprends rien, répondit Jacques, un peu confus, car l'exactitude la plus rigoureuse était de règle dans la maison.

— C'est Mme Montveillon qui t'a retenu? demanda Suzanne, ou bien Mlle Germaine? Elles avaient sans doute à parler avec toi, à régler certaines conditions?

Elle s'arrêta, tremblante, ne pouvant ni taire sa rancune, ni la formuler.

Mais Jacques reprenait :

— Que veux-tu dire? quelles conditions? Pourquoi? Je suis resté à déjeuner chez des amis, il n'y a là rien d'extraordinaire, j'imagine, et je ne sais pas que rien m'appelât ici?

A cet oubli formel de ses engagements envers elle, Suzanne sentit un ressaut de jalousie.

— Tu as raison, dit-elle, rien ni personne ne t'appelait ici, tandis que tu étais sans doute attendu par Mlle Givreuille; mais tu aurais au moins pu prévenir ta mère, qui te croyait déjà victime d'un accident.

Jacques eut un geste d'impatience.

— Si cela continue, je serai bientôt un mauvais fils, pour avoir manqué un repas de famille, en six semaines...

— Je ne dis pas cela, s'écria Suzanne, presque aussi mécontente d'elle-même que de son cousin, mais je pense que, si tu veux changer ta vie, tu pourrais au moins nous en prévenir, quoique ce ne soit pas pour nous, certes, que tu le fasses?

Jacques s'énervait à son tour. Il se rapprocha vivement de la jeune fille, et la regardant en face :

— Assez d'énigmes, Suzanne; si tu veux que je te comprenne, parle clairement!

— Tu ne comprends pas? Tu as oublié ton refus méprisant quand je te suppliais de rester près de nous, de ne pas nous désespérer par de nouveaux départs. Je m'en souviens, moi, et je m'étonne que le désir d'une étrangère ait plus obtenu de toi que celui de ta mère, de nous tous... Oui, je le vois bien, Mme Montveillon me l'a dit, tu es tout près maintenant à quitter ta carrière pour entrer chez M. Givreuille.

— Ah! mais non, par exemple! Où as-tu pris de pareilles nouvelles? protesta Jacques énergiquement.

— Ce n'est pas vrai?... mais pourtant, tous les jours, sans le dire, tu vas chez les Montveillon.

— Comment le sais-tu ?

— C'est elle qui me l'a dit, et aussi que tu entraînais dans leurs affaires, et... que tu faisais un beau couple avec Germaine, lâcha Suzanne emportée par l'émotion.

A son vif étonnement, l'irritation de Jacques tomba tout d'un coup.

— Mme Montveillon voit de loin, dit-il en souriant, elle pourrait se tromper ! Vraiment, elle t'a donné tous ces précieux renseignements ? Elle me comptait déjà parmi les employés de son père, une situation superbe, le traitement d'un général et une part dans les transactions, poursuivit-il la voix ironique et mordante ; parce que je m'amusais chez elle et m'intéressais poliment à ses affaires, elle a cru me saisir ? Elle s'est vantée trop tôt ! Ne te réjouis pas encore de cette conquête, ma pauvre Suzanne, tu pourrais avoir des déceptions.

Dans ces vives dénégations, il laissait pourtant Germaine de côté, s'acharnant contre Mme Montveillon. Suzanne, accablée, se demandait avec terreur si elle ne venait pas de commettre une irrémédiable faute, en ravivant les farouches résistances de l'officier. Mis sur ses gardes maintenant, il se défendrait contre les sournois entraînements, il remonterait la pente où doucement il se laissait glisser. Et il partirait, il partirait avec Germaine, car pourquoi ne l'épouserait-il pas s'il l'aimait, dût-il l'emmener au bout du monde ?

La tête dans ses mains, elle eut un sanglot convulsif. Mais lui continuait à marcher à travers le salon sans l'entendre.

— Je comprends à présent le petit complot. Jusqu'à mon pauvre père qui docilement jouait son rôle sans le savoir ! Mes compliments à Mme Montveillon ! c'est une habile diplomate. Mais je me demande pourquoi elle me fait l'honneur de tant tenir à mon humble personne ? Est-ce toi qui l'as si vivement intéressée à mon sort, qu'elle prétende aujourd'hui le diriger ?

Il s'arrêta devant Suzanne :

— Allons, ne pleure pas, dit-il la voix adoucie en s'asseyant près d'elle : ma petite Suzanne, je ne veux pas te faire de la peine, mais tu me dis des choses absurdes. Parce que j'ai déjeuné chez les Montveillon, tu t'imagines que je vais me mettre sous leur direction quand je ne me laisse pas même guider par

vous, ici! Voyons, regarde-moi, ne te fais pas de chagrin à cause de moi, ni pour le présent qui est si bon, ni pour l'avenir que nous ignorons encore tous. Oui, je t'assure, moi-même je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : c'est que je ne suis pas près de remettre mon épée entre les mains de Mme Montveillon.

Doucement, il écartait les doigts de son amie, attirait vers lui la tête blonde, forçant Suzanne à lever les yeux.

— Je ne veux pas que tu pleures, dit-il tout bas, en relevant les mèches dorées qui couvraient à demi le visage meurtri de larmes.

Et il mit un baiser sur les yeux humides, un long baiser, grave et doux, qui remplit d'une joie douloureuse le cœur inquiet de la jeune fille.

## X

Villas et châteaux se dépeuplaient. Les La Motte-lière avaient regagné Paris; les d'Arvennes tendaient maintenant, vers Nice et la saison prochaine, tous leurs espoirs déçus pendant l'été. Les hôtes de passage avaient disparu, et les Montveillon eux-mêmes, leurs malles bouclées, faisaient à Martigny leur dernière visite. Germaine Givreuille les accompagnait.

— Il paraît que vous nous quittez très prochainement? dit Mme Pontchanin que ce départ comblait de joie.

— Hélas oui! Il nous est bien difficile de retarder davantage notre retour à Lyon. Nous avons déjà prolongé plus que d'habitude notre petit séjour dans le Jura. Mon père nous réclame; nous tenons tous beaucoup à passer quelques semaines en famille, et, cependant, quand arrive la fin de décembre, le Midi m'attire irrésistiblement. Vous voyez, chère madame, que, pour caser tous nos projets, nous sommes bien obligés de partir. Mais c'est un grand regret pour nous, je vous assure, de vous dire un si long adieu.

— Nous nous retrouverons l'été prochain, conclut tranquillement Mme Pontchanin.

Un peu gêné par cette froideur, Jacques crut devoir intervenir.

— Mais moi, dit-il, je compte bien vous revoir avant peu. Je dois aller à Lyon prochainement, et, si vous le permettez, je serai très heureux de...

— C'est cela, s'écria Paul Montveillon sans le laisser achever; il faudra descendre à la maison, mon cher; nous serons tous enchantés de vous avoir...

— Vous devriez aussi nous prêter Mlle Suzanne pour ces quelques jours, madame, demanda Germaine de sa voix la plus caressante.

— Oh! c'est impossible, mademoiselle, répliqua vivement la vieille dame, je vous remercie; il se peut que mon fils ait affaire à Lyon: mais, quant à Suzanne, elle ne m'a jamais quittée et je ne songe nullement à m'en dessaisir. C'est ma fidèle petite compagne, n'est-ce pas, Suzette?

La jeune fille ne répondit pas. La pensée que Jacques irait s'installer à Lyon chez les Givreuille

lui était insupportable; elle aurait tout donné pour le retenir ou pour le suivre.

Depuis le jour où, dans un moment d'irritation jalouse, elle avait imprudemment dévoilé les projets et les plans de Mme Montveillon, il n'avait pas été fait, entre elle et Jacques, la moindre allusion aux sujets brûlants qui les préoccupaient tous deux. Pas une fois le nom de Germaine n'avait été prononcé entre eux, et, lorsque le colonel parlait du syndicat, Jacques s'en désintéressait non sans une certaine affectation. Il avait accompagné Suzanne à Château-Rouge et à Saint-Gervais, mais plusieurs fois aussi, cette dernière semaine, il était sorti seul sans qu'elle pût savoir où il allait. Aussi épiait-elle avec une véritable anxiété tout ce qui, dans cette dernière visite des Montveillon, eût pu l'éclairer sur les dispositions réelles de l'officier.

En l'entendant annoncer brusquement ce voyage à Lyon, dont il parlait pour la première fois, son cœur se serra atrocement. Elle aurait voulu lui crier sa peine et sentait bien qu'il ne la comprendrait pas. Elle n'était pour lui qu'une fillette insignifiante dont les larmes ne comptent pas, dont les douleurs laissent insensible, parce qu'on les croit passagères et futiles.

Un grand découragement l'envahit : l'abattement de se sentir vaincue avant d'avoir lutté.

Pâle, distraite, elle répondait aux paroles de Germaine avec un si visible effort, que Mme Montveillon s'en aperçut et s'en inquiéta.

Sous prétexte de voir un meuble rapporté par Jacques, elle entraîna la jeune fille à une extrémité du salon.

— Eh bien, lui dit-elle à voix basse, que se passe-t-il donc? Vous avez l'air triste et découragé. Nos affaires ne vont pas mal pourtant, il me semble?

— Vous pensez toujours que Jacques se décidera à démissionner? demanda froidement Suzanne.

— Mon Dieu, je l'espère, quoique à vrai dire, les choses aillent beaucoup moins vite que je ne l'aurais cru; il y a une dizaine de jours il était entraîné, et maintenant il se reprend, il se retire; c'est à n'y rien comprendre. Le colonel pourtant s'intéresse vivement au syndicat, Mme Pontchanin ne souhaite qu'une chose, garder son fils, et, d'ailleurs, ni l'un ni l'autre ne peuvent entraver des projets qu'ils ne soupçonnent pas; car, enfin, vous ne leur en avez rien dit, n'est-ce pas? demanda la jeune femme en fixant Suzanne dans les yeux.

— Je ne leur en ai pas dit un seul mot, assurée-elle, toujours sur la réserve.

— Et soupçonneriez-vous une influence quelconque qui pût contrecarrer la nôtre? insista Mme Montveillon, qu'inquiétait l'impassibilité inusitée de Suzanne.

— Je ne crois pas, madame, qu'aucune influence puisse lutter avec celles qu'il subit chez vous, reprit la jeune fille avec quelque amertume. Mais Jacques a sa volonté, il aime sa carrière, il l'aime plus que tout et plus que tous, et ni vous ni moi ne pourrions lui faire faire ce qu'il ne veut pas.

Mme Montveillon eut un petit sourire.

— Mais nous pourrions peut-être lui faire vouloir ce qu'il ne voulait pas. Ce voyage à Lyon me paraît de très bon augure. Allons, quittez vos soucis, ma jolie amie, votre cousin ne fait pas encore voile vers les contrées lointaines...

L'entrée du colonel mit fin à l'aparté, et les Montveillon quittèrent Martigny. Deux jours après, ils abandonnaient le Jura sans que Suzanne eût rien appris de plus sur leurs projets ni sur le degré de leur intimité avec Jacques. Bientôt pourtant, ses craintes s'apaisèrent. Jacques avait expliqué d'une façon assez naturelle ce voyage à Lyon dont elle s'était tant effrayée. Il devait, en effet, y revoir d'anciens camarades et même son capitaine, qui revenait à son tour du Tonkin.

Mme Pontchanin éprouvait un véritable soulagement du départ des Montveillon. Elle commençait seulement à bien jouir de son fils, à présent que personne ne le lui disputait plus; elle reprenait sa douce royauté dans la vie discrète et monotone qu'avaient si brusquement interrompue ces semaines extraordinairement agitées. Et même cette agitation avait été si soudaine et si imprévue, tellement en dehors de toutes les habitudes, que, maintenant, quoique encore toute proche, elle s'estompait déjà, dans un lointain de rêve. Le colonel et surtout Mme Pontchanin en rejetaient jusqu'au souvenir. Suzanne se gardait bien de toute parole qui eût pu évoquer l'image inquiétante de Germaine, et Jacques, lui-même, semblait oublieux de tout ce qui ne l'occupait plus actuellement. Avec une constante bonne humeur, il faisait de longues chasses infructueuses, suivait son père dans les fermes et les champs, accompagnait Suzanne dans les environs. Le soir, il jouait aux échecs avec le colonel, lisait à haute voix ou chantait accompagné par Suzanne, et son entrain, sa joie de vivre alimentaient tous les siens.

Pour Suzanne plus que pour tout autre, la gaieté brillante des semaines dernières ne laissait qu'un souvenir de jour en jour plus irréel et imprécis; elle ne cherchait pas à le ranimer, toute sa puissance d'évocation et de désir concentrée sur un seul instant, sur l'éclair de joie passionnée qui lui avait fait entrevoir tout un ciel inconnu. Elle revivait sans cesse, rappelait éperdument l'insaisissable émotion, l'ivresse ailée qui l'avait effleurée et cherchait en vain, dans les yeux de Jacques, la flamme enchantée. Le souvenir grandissait à ce désir exaspéré, pareil à ces frêles arbrisseaux qui, frappés par le soleil couchant, projettent démesurément devant eux une ombre gigantesque. Parfois une indicible nostalgie d'un bonheur plus grand, qu'elle ne nommait pas et soupçonnait à peine, étreignait jusqu'à la souffrance le cœur de la jeune fille, et par moment, au souvenir plus vif de la minute précieuse, une auréole de joie transfigurait son joli visage. Des lueurs tendres mettaient dans ses yeux un éclat humide sur ses lèvres fermées un sourire recueilli et voilé.

Une fois cependant, elle sentit tressaillir en elle, moins aiguë peut-être mais encore plus douce, cette joie troublante et suave.

Elle avait, ainsi qu'il lui arrivait souvent, passé l'après-midi à Château-Rouge. Vers quatre heures, Jacques vint la chercher dans sa charrette anglaise. Les jours devenaient courts en cette fin de novembre, et malgré la douceur de la température que faisaient valoir les instances de Lina, les jeunes gens se mirent aussitôt en route.

— Il faut que je m'arrête au premier village, expliqua l'officier. Stella vient de se prendre le pied dans une ornière, elle perd son fer. Nous irons comme nous pourrons jusque chez le maréchal, et, une fois l'opération faite, nous rattraperons le temps perdu. n'est-ce pas, belle? ajouta-t-il, en allongeant sur la croupe de la jument la longue mèche molle de son fouet, bien plus comme une caresse que comme un stimulant.

Et la laissant aller à son petit trot irrégulier, le fer claquant à chaque pas, pour chasser le mécontentement que lui causait l'incident, il se tourna vers Suzanne :

— Eh bien, qu'as-tu fait cet après-midi? Le trousseau des poupées est-il terminé? demanda-t-il gaiement. Quelle patience tu as, ma pauvre Suzon, et quelle vertu!

Elle se défendit vivement.

— Mais non, je t'assure, ni patience ni vertu. C'est une vraie joie pour moi de faire plaisir à ces chères petites. Elles sont si gentilles, si reconnaissantes qu'on veuille bien s'occuper d'elles, les aimer. Il leur faudrait bien peu de choses pour être heureuses, oui, même Lina. Ainsi, cet après-midi...

Elle se mit à raconter, attendrie et souriante, les enfantillages des fillettes, leurs jeux, leurs naïvetés.

Jacques l'écoutait vaguement, il la regardait surtout dans le rayonnement de ce coucher de soleil. Derrière elle, éclaboussant l'or de ses cheveux, la clarté s'étalait en flamboyante auréole, veloutait de rose le contour délicat des joues un peu pâles, transparaisait à travers l'oreille mince. Un instant, attirée par la beauté de ce jour tombant, sans cesser de parler, la jeune fille leva la tête, et ses yeux s'emplirent de lumière, une lumière profonde et douce où Jacques crut entrevoir un abîme de bonheur; les lèvres entr'ouvertes étaient rouges et candides comme celles d'un petit enfant. Ravie, la parole ralentie, elle regardait le ciel, les nuages qui pâlisssaient, qui s'émiettaient en minces flocons dorés, en longues traînées mauve.

Ils arrivaient au village. Il était temps : Stella boitait profondément. Une contrariété les attendait : le maréchal était absent; il ne rentrerait qu'à huit heures. Impossible de l'attendre; impossible aussi de continuer la route. Après quelque hésitation, Jacques se décida à laisser jusqu'au lendemain, chez un paysan qu'il connaissait, la jument et la voiture.

En prenant par les raccourcis, à travers bois, en vingt minutes, ils seraient à la maison. C'était une simple promenade. Aussi, sans se presser, ils quittèrent le village, et, abandonnant la route, entrèrent presque aussitôt dans la forêt de sapins. Quelques rayons glissaient encore le long des troncs lisses et sveltes, semaient de taches claires l'épais tapis d'aiguilles de pins, jaunes et glissantes, où s'enfonçaient les pieds des jeunes gens.

— J'aime la forêt, dit Suzanne avec une ferveur recueillie, la voix basse. Je n'y pénètre jamais sans émotion. On est si petit, chez elle, si loin de tout...

— Oui, elle est noble et belle; elle abrite et conserve nos impressions d'enfance! Moi aussi, je l'aime, approuva Jacques.

Puis, ils montèrent sans rien dire, tantôt s'accrochant aux branches sèches et cassantes que leur tenaient au passage les plus jeunes arbres, tantôt s'appuyant pour un effort contre les troncs solides que

verdissait une mousse impalpable. Parfois, ils s'arrêtaient, se retournaient pour voir le chemin déjà parcouru, pour respirer aussi d'un souffle plus large, surtout pour regarder, pour s'emplir les yeux de cette vision puissante et mystérieuse, dans le jour finissant, des troncs toujours pareils, droits, élancés, bornant l'horizon de tous côtés et s'élevant jusqu'au ciel obscur et limité par leurs hautes branches entrelacées. Un grand silence, approfondi par les bruits infinis et troublants de la nuit proche, remplissait l'ombre envahissante. Parfois, le froissement d'une branche, le frôlement d'un oiseau nocturne, faisaient tressauter Suzanne. Jacques se rapprocha d'elle et saisit sa main tremblante :

— Viens près de moi, petite Suzette, dit-il très doucement, tu n'auras pas peur ?

Elle leva vers lui un regard confiant, et, silencieux, ils poursuivirent leur marche. Mais, plus vite qu'eux, la nuit avançait.

Dans la forêt maintenant, ils ne distinguaient plus rien. Les troncs énormes qui surgissaient sous leurs pas, à leurs côtés, devant eux, derrière, partout, les enserrant comme une armée hostile, semblaient s'animer dans leur rigidité de fantômes. Oppressée d'une lourde angoisse, frémissante et troublée, Suzanne serrait nerveusement la main de Jacques. Il l'entoura de son bras :

— Ne crains rien, ma chérie, murmura-t-il tout bas.

Et l'émoi de cette minute aggravait si délicieusement la valeur du geste et des mots que, soudain, une grande joie tremblante gonfla le cœur de Suzanne, chassant jusqu'à l'oubli de tout autre sentiment. Elle sentait sur son épaule le bras protecteur de Jacques qui la soutenait à la fois et la serrait étroitement contre lui. Dans ses cheveux courait le souffle du jeune homme qui, toujours plus vite, l'entraînait dans la nuit et la portait presque à travers les grands pins.

Enfin, brusquement, les arbres cessèrent. A leurs pieds s'étalait une raide pente gazonnée, sur leur tête un ciel clair, calme et rassurant. Pourtant Jacques ne quitta point Suzanne; en courant, toujours enlacés, ils descendirent la pente, et, sur la route seulement, déjà tout près de Martigny, ils ralentirent leur course. Des lumières brillaient aux maisons du village, en petits carreaux lumineux.

Lentement, comme à regret, ils rentrèrent à la maison, expliquèrent leur retard, mais, de cette promenade silencieuse, une ombre rêveuse demeura au front de l'officier, une joie humide aux yeux

charmants de sa compagne. Il semblait qu'un vague mystère rapprochât les jeunes gens ; ils ne se cherchaient pas pourtant et éprouvaient comme un étrange embarras à échanger les banales paroles qu'impose la vie commune. Mme Pontchanin, après quelques questions, ne pouvant les arracher à leur humeur méditative, prit une revue et s'installa au coin du feu ; le colonel proposa à son fils une partie d'échecs, et Suzanne, machinalement, ouvrit un album.

De temps en temps, la voix de M. Pontchanin rompait le silence.

— Mais tu ne sais plus du tout jouer, mon garçon... Prends garde à ta tour... fais donc attention, en deux coups ton roi sera mat... Tu n'y es pas du tout !...

C'était vrai, le regard de Jacques cherchait plus souvent la fine tête blonde penchée sous la haute lampe que, sur l'échiquier, les pions d'ivoire ou d'ébène.

— Voilà, j'ai perdu, fit le jeune homme en se levant.

— Veux-tu ta revanche ?

— Après le dîner, si vous voulez bien, mon père.

Il fit quelques pas à travers le salon, eut un geste indécis et, finalement, vint s'asseoir à côté de Suzanne. Leurs yeux glissaient distraitement sur les vieilles photographies connues ; ils ne parlaient pas, mais quand leurs mains s'effleuraient en tournant les pages, une étrange émotion secouait la jeune fille.

Mme Pontchanin avait fermé sa revue. Elle posa la main sur le bras de son mari, venu s'asseoir à côté d'elle :

— Quel bonheur ce serait pour tous ! murmura-t-elle avec un soupir plein d'espoir.

## XI

Le colonel avait parlé à Jacques, et cette conversation lui laissait peu d'illusions. Tant que l'agitation mondaine avait duré, il s'était tu, cédant en cela aux instances de sa femme qui redoutait avant tout d'entendre Jacques lui-même confirmer ses pires craintes. Tous les deux connaissaient bien leur fils; ils s'étaient appliqués à développer ses qualités sans parvenir à vaincre tous ses défauts; s'ils aimaient son audace et son énergie, ils avaient souffert déjà de son entêtement; s'ils étaient fiers de sa belle vaillance, de ses ardeurs, de sa riante intrépidité, ils redoutaient son ombrageuse indépendance. Le colonel s'était efforcé de lui inculquer, dès l'enfance, le sentiment de sa propre responsabilité et, s'il avait dirigé et quelque peu assoupli cette riche nature, il avait su en respecter la personnalité. Il avait préparé la vie de son fils sans prétendre ni la vivre à sa place, ni la confisquer à son profit. Et comme il puisait dans sa propre dignité le respect de la liberté des autres, il en avait si bien pénétré Jacques que le jeune homme, avec l'absolutisme excessif de la jeunesse, ne savait pas toujours plier à temps sa volonté aux besoins et aux désirs d'autrui. Il ne comprenait pas encore que l'abnégation n'a rien de commun avec l'abdication, que les concessions volontaires ne sont pas des faiblesses, et que, pour sacrifier ses préférences et ses goûts, il faut une volonté haute et une énergie supérieure. Il n'eût eu cependant qu'à regarder son père dont toute la vie fière et digne avait été une constante immolation, un long sacrifice de ses goûts, de ses espérances, de sa carrière, à sa mère et à sa femme; mais il s'était toujours sacrifié lui-même et était resté chef de famille jusque dans ses plus grands renoncements. Il avait lui-même plié sa volonté, avec un si fier courage et une si hautaine dignité, que personne n'eût osé lui témoigner ni compassion ni même reconnaissance.

Jacques ne goûtait pas encore, cette forme supérieure de l'énergie. Il défendait jalousement son droit de vouloir que lui avait, dès l'enfance, conféré son père, et la seule idée qu'une influence étrangère pût peser sur ses décisions lui était insupportable.

Aussi Mme Pontchanin redoutait-elle, par-dessus tout, une parole formelle sur laquelle Jacques ne reviendrait pas. C'était à Suzanne surtout qu'elle eût voulu confier la délicate tâche de sonder, sans leur permettre de se préciser, les intentions de l'officier. L'intervention des parents était trop grave, elle devenait dangereuse, tandis que, dans la bouche enfantine de Suzanne, les mots s'estompaient, perdaient au besoin de leur valeur ; on pourrait, s'il était nécessaire, les oublier, les tenir comme nonavenus, et puis, qui sait si la jeunesse charmante et tendre de l'orpheline ne serait pas un puissant secours dans cette lutte suprême où il fallait, pour leur bonheur à tous, que Jacques succombât ?

Et, sans oser dire à Suzanne tout ce qu'elle espérait d'elle, Mme Pontchanin s'efforçait de lui insuffler sa volonté de conquête et de capture, de lui suggérer les paroles mêmes et les arguments qui lui semblaient, à elle, si décisifs ou si entraînants, dans la fièvre de ses insomnies.

— Tu comprends, mon enfant, il y a des choses que j'hésite à lui dire, moi, parce que, dans ma bouche, elles prendraient un poids, une autorité trop grande et, pas plus que ton oncle, je ne veux forcer Jacques à rester malgré lui. Mais je suis sûre qu'il ne se rend pas compte de la situation telle qu'elle est ; il ne voit qu'un côté des choses, c'est pour cela qu'il est encore hésitant. Il faut l'éclairer, qu'il comprenne que, pour lui comme pour nous, le bonheur est ici, l'avenir, le long, le vrai, celui de toute la vie, qu'il ne peut certes s'assurer à l'autre bout du monde. Ton oncle a essayé de l'amener à nos idées, mais il s'est heurté à bien des préventions et des difficultés. Cependant tout n'est pas encore perdu. Là où les hommes échouent, une femme peut réussir. Moi, je ne veux pas intervenir encore, tu comprends ; mais toi, toi, Suzanne, qu'il aime tant !... Ah ! s'il voulait réaliser nos rêves, qu'il nous rendrait heureux !

Et prenant à deux mains le doux visage de la jeune fille :

— Tu voudrais bien, toi, n'est-ce pas ? murmura-t-elle avec émotion.

Puis, sans la laisser répondre, abaissant dans son anxiété l'orgueil de sa tendresse maternelle, elle se fit insinuante et flatteuse :

— Ma petite Suzanne, tu parleras à Jacques ; je me fie à ton affection pour lui, pour nous, à ton tact aussi. C'est si délicat ! Mais de ta bouche, il peut entendre bien des choses : tu as de l'influence sur lui, je t'assure, peut-être plus que nous qui avons

l'autorité ; tu serais sa sœur qu'il ne t'aimerait pas davantage. Mon enfant, obtiens de lui ce que nous désirons. Aide-moi à le retenir !

Ces véhémentes supplications, qui se renouvelaient fréquemment, bouleversaient Suzanne. Au cruel sentiment de son impuissance, à son angoisse déchirante de voir repartir Jacques s'ajoutait un remords chaque jour plus aigu. Quand elle voyait couler les larmes de sa tante, elle se demandait si son égoïsme et sa jalousie n'en étaient point responsables, car Germaine avait plu à Jacques, elle n'en pouvait douter, et Dieu sait ce qu'il eût pu en advenir, si elle ne s'était pas, dans un instant d'aveugle souffrance, jetée au travers des projets Montveillon.

Une seule pensée, espoir ou crainte, lui restait : le voyage de Jacques à Lyon. Il y verrait des officiers sans doute, et d'eux, elle avait tout à craindre, mais il reverrait aussi Mlle Givreuille, et, dans un élan de générosité désespérée, Suzanne souhaitait parfois avec ardeur que la jeune Lyonnaise s'emparât à jamais de ce cœur rebelle, que tout son amour à elle n'avait pu emprisonner. Son chagrin serait plus affreux que la pire des séparations, mais, du moins, elle serait seule à souffrir, les larmes maternelles ne brûleraient plus son cœur comme un cuisant remords... Elle n'entendrait plus la voix brisée de sa chère protectrice lui répéter insatiablement les mêmes supplications :

— Ma Suzanne, il ne faut pas que Jacques reparte, c'est au-dessus de mes forces. Je ne pourrai pas repasser par les angoisses de l'année dernière... Je ne veux pas le dire à ton oncle, mais je me sens bien affaiblie, bien usée : dans l'état où je me trouve, ce ne serait pas un au revoir, si lointain fût-il, que je dirais à Jacques, ce serait le dernier adieu. Ne pleure pas, ma petite fille ; je ne devrais pas te parler ainsi, mais réellement, je suis à bout de forces, j'ai trop souffert, vois-tu, mon cœur ne peut plus contenir de nouvelles douleurs, il se briserait. Oh ! mon enfant, parle donc, rassure-moi !...

Certes, il n'eût pas été besoin d'aussi poignantes excitations pour que la jeune fille mit toute son âme à retenir l'officier. Mais l'ardeur même de son désir paralysait ses efforts. Elle sentait son cœur battre trop vite chaque fois que, seule avec son cousin, elle voulait lui parler et, la gorge serrée avant d'avoir dit un seul mot, elle n'osait risquer son dernier espoir.

Elle sentait qu'une fois lancée elle ne pourrait plus s'arrêter et qu'entre eux viendraient peut-être irrépressibles les phrases définitives, les mots qui ne

s'effacent pas. Elle se disait surtout qu'elle courait elle-même au-devant de la douleur et, jamais assez forte, assez prête, elle reculait d'heure en heure, guettant toujours dans les yeux de Jacques, comme un gage de salut, la petite flamme inoubliée qui l'eût ravie et galvanisée.

Et les jours passaient, ces courtes journées jalousement comptées, sans qu'elle tentât de conjurer le péril. Chaque soir, elle se reprochait désespérément le temps perdu, et, le lendemain, elle ne parlait pas davantage.

## XII

Appuyés tous les deux dans l'embrasure de la fenêtre, Jacques et Suzanne regardaient mourir le jour. La première neige jetait ses blancheurs dans l'ombre tombante, et, en la contemplant, ils oubliaient l'obscurité du petit salon. Mais Antoine entra et, avec lui, l'éclat brutal des lampes : un même instinctif mouvement arracha aux jeunes gens une exclamation de contrariété.

— Nous étions très bien sans lumière, dit Suzanne, la main sur ses yeux.

Lestement Jacques fit retomber sur eux les lourds rideaux.

— Nous serons mieux ainsi, n'est-ce pas, Suzette ?

C'était vrai ; blottis tout près l'un de l'autre, ils sentaient glisser entre eux les souvenirs d'enfance.

— C'est comme quand nous étions petits et que nous jouions à cache-cache, te souviens-tu, Jacques ?

— Oui, ou lorsque nous nous racontions d'interminables histoires.

— Tu avais déjà le goût des aventures !

— Toi, tu étais déjà sentimentale !

Et, comme au lendemain de son retour, avec une voix douce de grand frère, il répéta :

— Prends garde, petite Suzon, tu te cultives pour la souffrance !

— Je ne souffrirai que si tu le veux, Jacques, répondit la jeune fille trop naïvement passionnée pour être adroite, et se décidant brusquement à remplir sa mission. Tu sais bien que je ne vis que par toi, et non seulement moi, mais ton père, ta mère. Notre bonheur, c'est toi, Jacques ! Ah ! je t'en supplie, ne nous quitte plus. Ce n'est pas possible que tu veuilles encore nous abandonner. Tu sais bien que tu es toute notre tendresse, toute notre joie, que nous n'existons que pour toi et par toi. Mais réponds-moi donc ? Dis-moi que tu resteras, Jacques, mon Jacques, je t'en conjure !

Les deux mains crispées sur le bras du jeune homme immobile et muet, elle cherchait en vain à lire sur son visage. La nuit bien complète maintenant était tombée sur eux. Suzanne sentait sa cause perdue, elle essaya encore de la défendre, ne pouvant plus à présent retourner en arrière, vivre une heure de plus dans l'incertitude.

— Tu ne peux pas nous refuser, tu ne peux pas

partir toujours ? Que veux-tu que nous devenions sans toi ? Ah ! recommencer ces années passées... non, non... c'est impossible ! Tous les jours, toute la vie, attendre le facteur, faire le guet, compter les heures et, pour tout réconfort... une pauvre lettre par mois ! Tu ne nous aimes donc pas, Jacques, pour vouloir recommencer ce supplice ?...

Elle pleurait ; il la prit doucement dans ses bras :

— Ne dis pas cela, je t'aime bien, petite Suzette, je t'aime trop, puisque, de jour en jour, je remets mon voyage à Lyon.

— Oh ! reste alors, s'écria-t-elle, reste, et je ne pleurerai jamais, et je serai si heureuse, si heureuse, que ma vie entière ne suffirait pas à te dire combien je t'aime !

Elle poursuivit plus doucement :

— Ce n'est pas si dur enfin ce que je te demande. Nous aurions bien voulu t'avoir près de nous, à Bourg ou à Lyon ; tu serais venu quand tu aurais pu, quelquefois le dimanche, continua-t-elle précipitamment, se rappelant d'un effort de volonté les recommandations de Mme Pontchanin ; mais tu choisirais ta garnison naturellement, tu iras où tu voudras, même à Paris si tu préfères. Tu prépareras l'École de guerre. Ce n'est pas tout de se battre, vois-tu, tu as déjà fait plus que tous les autres, tu voudrais donc mourir là-bas ?

— Ne serait-ce pas beau ? Ne serais-tu pas fière de moi ?

— Oh ! Jacques, s'il fallait ta vie pour défendre la France nous ne te retiendrions pas ! Mais là-bas ! si loin, et pourquoi grand Dieu ? pour quelques cases... Si tu nous aimes, aie pitié de nous, songe à nous avant de te décider !...

— J'y ai songé, Suzanne, mais avant tout c'est à sa carrière que doit penser un officier. Sois raisonnable, mon amie, ne cherche pas à m'ébranler, cela me fait tant de peine de vous quitter encore, et je compte sur toi pour consoler ma mère, pour m'excuser à ses yeux s'il en était besoin. Réfléchis, Suzanne, mets-toi à ma place et tu comprendras que je ne puis pas agir autrement. Il m'en coûte, je t'assure, et plus encore que je ne l'avais cru jusqu'ici, mais il le faut, et je...

— Ne dis pas cela, ne dis pas cela, supplia désespérément la jeune fille. C'est toi qui veux nous quitter, rien ne t'y oblige que ta propre volonté ; tu as rempli, et au delà, ton devoir de soldat.

— Je ne suis pas de ceux qui ont peur de vivre.

— Jacques, écoute-moi !

— A quoi, bon, ma pauvre Suzette. Tu parles en enfant, et je dois agir en homme.

— Agis en fils aussi. Non, non, tes raisons sont mauvaises, je ne veux ni les écouter ni les croire. Ce n'est pas vrai tout ce que tu m'as dit, c'est un abominable jeu...

Cette fois, fatigué de la lutte vainement douloureuse, Jacques se redressa, desserrant les bras qui retenaient près de lui Suzanne palpitante.

— Il est inutile de causer plus longtemps, dit-il d'une voix contenue et froide qui creusait entre eux un abîme. Du moment que tu ne peux ou ne veux me comprendre, tout ce que je pourrais ajouter nous serait pénible à l'un et à l'autre sans aucun avantage.

Elle ne devina pas, à travers la raideur du geste et la sécheresse des paroles, l'émotion qui le gagnait malgré lui ; elle ne comprit pas qu'il raidissait sa volonté contre l'entraînement de son cœur et que, jamais, il n'avait été plus près de céder.

— Tu as raison, répondit-elle, si profondément blessée que ses larmes s'arrêtèrent d'elles-mêmes, séchant sur ses joues brûlantes.

Puis relevant le rideau qui les isolait, elle traversa le salon désert et s'enfuit dans sa chambre, voulant avant tout cacher à Mme Pontchanin son visage bouleversé et lui laisser, au moins quelques jours encore, la lueur d'espérance qui lui tenait lieu de bonheur.

Assez tôt, elle saura. Assez tôt, comme Suzanne, elle pleurera les espoirs écrasés. Et il ne suffit pas d'être malheureux, il faut l'être par Jacques, par sa volonté inflexible et barbare. Il ne comprend donc rien, cet inexorable ambitieux, il ne sent rien, et les courtes joies de Suzanne n'étaient elles-mêmes qu'illusions ? Comme elle le pleure pourtant, son rapide bonheur, si troublant, si troublé, qu'un mois à peine a vu naître et mourir, ces minutes fugitives où, sans se l'oser dire, elle se croyait aimée !

Elle pleure, elle pleure intarissablement, agenouillée dans l'ombre, contre son lit, comme si ses larmes étaient une prière, une supplication suprême lancée vers Dieu. Pourtant, elle n'espère plus ; ce n'est pas seulement un malheur, une souffrance qu'il faudrait conjurer : c'est le cœur même de Jacques qu'il faudrait transformer ; c'est le Jacques d'autrefois, le Jacques de ses rêves et de ses souvenirs, le Jacques de son amour qu'il faudrait substituer au Jacques orgueilleux et dur qui s'est révélé aujourd'hui. Et cela, plus que la séparation, plus que tout, la fait souffrir : Jacques ne sait pas aimer.

## XIII

Le lendemain, pendant le premier déjeuner, Jacques annonça qu'il partait le soir même pour Lyon. Au regard anxieux que lui lança sa tante, Suzanne comprit qu'elle ne pouvait plus se taire. Le repas achevé, elle s'approcha de la vieille dame, et, glissant la main sous son bras, l'entraîna doucement vers la porte.

— Je voudrais vous parler, ma tante, murmura-t-elle.

À peine la porte refermée, Suzanne, tendrement, embrassa la mère de Jacques; mais ce grand vestibule ouvert à tous ne lui semblait pas propice pour l'explication douloureuse.

— Voulez-vous que nous allions dans votre chambre? demanda-t-elle; nous ne serons pas dérangées.

— Viens vite, alors, car nous n'avons pas une minute à perdre, répondit Mme Pontchanin tout en montant fiévreusement le large escalier. Je t'avais bien dit, mon enfant, que, d'un jour à l'autre, Jacques partirait pour Lyon et qu'alors il serait trop tard. Je ne puis plus comprendre tes retards. Qu'attends-tu et qu'espères-tu, ma pauvre petite? J'aurais dû lui parler moi-même, et c'est évidemment ce que je ferai...

Suzanne la suivait sans répondre; mais aussitôt qu'elles furent toutes deux enfermées dans la chambre, elle coupa court à ces injustes plaintes, par un nouveau baiser plus long et plus compatissant.

— Je lui ai parlé, tante chérie; nous avons eu, hier, la conversation que je reculais toujours parce que je la redoutais tant... Et je n'ai rien obtenu, avoua-t-elle tristement; rien de plus que mon oncle, reprit-elle vivement, trouvant dans le visage bouleversé de sa tante le courage de mentir encore: il ne se décidera irrévocablement qu'après avoir vu ses camarades et le général Lanson... Il ne faut pas m'en vouloir, je lui ai dit tout ce qu'on peut dire: j'ai prié, supplié, pleuré; il ne voit que sa carrière et ne comprend pas notre peine. Chacun de notre côté nous répétons toujours la même chose, comme deux étrangers qui ne se comprennent pas. Nous ne lui demandons pas sa vie, pourtant; c'est la nôtre qu'il emporte.

Elle s'arrêta brusquement, ne voulant pas accuser le fils devant la mère. Ses larmes coulaient, reniant le faible espoir qu'elle eût voulu maintenir.

Immobile, atterrée, Mme Pontchanin cherchait en vain, dans son désespoir, l'argument suprême; à l'acuité de sa déception, elle voyait combien elle avait compté sur l'intervention de Suzanne. « Si elle a échoué, que pourrais-je obtenir ? songeait-elle avec amertume; l'amour seul pouvait le retenir, et l'amour est impuissant ! » Elle ne doutait pas une seconde que Suzanne n'eût mis tout en œuvre pour conjurer la douleur prochaine; pourtant, elle préféra croire à son inhabileté plutôt qu'à l'insensibilité de Jacques.

— Tu n'auras pas su le prendre, essaya-t-elle sans conviction; les hommes, les jeunes gens surtout, sont si jaloux de leur indépendance! Lui as-tu bien répété tout ce que je t'avais dit? Qu'il serait parfaitement libre à Paris ou ailleurs, que...

— Oui, ma tante, je lui ai tout dit: je ne peux plus lui en parler, du reste, il ne m'écouterait pas.

La blessure de la veille saignait toujours dans son cœur, une sourde rancune de la dureté de Jacques faisait trembler sa voix.

— C'est moi qui lui parlerai alors!

Suzanne secoua la tête.

— Il faudrait que ses chefs le détournent de partir, dit-elle, qu'ils lui montrent en France un brillant avenir. Si le général Lanson voulait...

Mme Pontchanin bondit sur cette idée.

— Tu as raison, je vais prier ton oncle d'aller avec Jacques à Lyon, de voir le général, les officiers... Ah! prions Dieu, ma chère petite, tout n'est pas encore perdu!

Mais le colonel ne voulut point, dans ce voyage décisif, accompagner son fils. Il lui avait promis de ne point peser sur sa décision. Dans sa scrupuleuse loyauté, il ne crut pas pouvoir, ne fût-ce que par sa présence trop révélatrice d'un impérieux désir, entraver l'indépendance qu'il lui avait garantie. Avec une rigueur douce et compatissante, mais inflexible cependant, il résista aux instances de sa femme, aux supplications muettes qu'il lisait dans les yeux de Suzanne. Sentant la douleur que causait son refus, il tenta au moins de l'expliquer:

— Tous mes vœux sont conformes aux vôtres, dit-il à Mme Pontchanin. Je souhaite ardemment que Jacques reste en France et mon plus cher désir est, vous le savez, d'éloigner de vous toute peine. Cependant je ne me reconnais pas le droit de peser sur sa décision, disons le mot, d'user de mon autorité pour

lui imposer ma volonté. C'est toujours grave et dangereux d'empêcher un homme de vingt-sept ans de diriger sa vie, de la faire dévier, fût-ce par amour, du but idéal qu'il lui a assigné. Cette responsabilité est si grande que je ne me sens pas le droit de l'assumer, et vous non plus, ma pauvre amie, vous ne voudriez pour rien au monde que Jacques pût, un jour de déception ou de souffrance, vous accuser, même en pensée, d'avoir entravé sa vie et détruit ses espérances. Dès lors, il faut bien voir la situation telle qu'elle est, et ne pas, par une contrainte morale, forcer notre fils à rester malgré lui, à renoncer à contre-cœur et avec des regrets qui ne feront que croître, à cette campagne dont il ne verrait d'ici que les avantages et les généreux entraînements. S'il se décide à rester, il faut vraiment que ce soit par sa volonté propre et avec la conviction que c'est mieux ainsi. Tout ce que je puis faire, ajouta-t-il, profondément ému du silence accablé et docile de la pauvre femme, c'est d'écrire à Lanson. Oui, cela je le puis ; je le prierai de parler sans parti pris à Jacques des deux orientations possibles, de lui faire même valoir les avantages de l'École de guerre, des travaux techniques si utiles aussi dans la carrière.

Il se tut, il aurait voulu pouvoir accorder davantage à la mère désolée, à cette femme douce et triste que seul l'amour maternel galvanisait par moment d'une ardeur passionnée. Certes, il s'en savait profondément aimé, la soumission même qu'elle lui apportait dans les circonstances les plus douloureuses lui en était une preuve constante, mais il se rendait compte pourtant que, du jour fatal où l'accident tragique lui avait dérobé ses enfants, quelque chose s'était brisé en elle, surexcitant jusqu'au paroxysme la fibre maternelle si cruellement éprouvée. Et chez le colonel, une immense et tendre pitié avait peu à peu succédé à l'amour ardent qui, jadis, aux temps heureux, l'unissait à sa jeune femme.

Dans son dévouement attentif, il la traitait un peu comme une enfant malade et se rangeait toujours à son avis quand il ne croyait pas sa conscience en jeu ou l'avantage de Jacques. Car, d'une autre manière, mais tout aussi ardemment, il aimait ce grand garçon, fier, beau, brave et bon, généreux, intrépide et si séduisant avec son franc sourire qu'il était roi partout où il paraissait. Sa morne vie à lui, bravement acceptée, le rendait exigeant pour son fils, et, se désintéressant de sa propre destinée, il voulait, comme une revanche, double part pour Jacques de bonheur et de joies.

De son côté, Suzanne, après bien des réflexions, des incertitudes et des révoltes, s'était décidée à écrire à Mme Montveillon. Elle espérait ainsi calmer les remords qui la torturaient, et, peut-être au prix du plus douloureux sacrifice, permettre à une autre de retenir Jacques.

Le train qui emmenait le jeune homme emportait donc à la fois la lettre du colonel au général Lanson et la brève carte de Suzanne.

« Chère madame, disait-elle, Jacques ne veut rien entendre. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, et aussi en Mlle Germaine qui, peut-être, voudra bien vous aider à retenir notre cher vagabond. »

## XIV

Le colonel et Suzanne marchaient d'un pas vif sur la route gelée et raboteuse qui conduisait à Château-Rouge. Le docteur Gaspard s'était chargé de ramener le soir la jeune fille à Martigny et M. Pontchanin, après l'avoir conduite à l'entrée du château, devait pousser sa promenade jusqu'à Saint-Gervais et passer une heure auprès de sa vieille amie.

L'absence de Jacques s'était sensiblement prolongée. De Lyon, il avait poussé jusqu'à Paris, appelé par son capitaine, comme lui trop épris de gloire et d'aventures pour que l'on pût espérer rien de bon de ces entrevues prolongées, rien de favorable aux espoirs caressés. Sans préciser, Jacques écrivait pourtant de vagues excuses sur son retard : il était retenu à Paris par des considérations sérieuses, des renseignements incomplets encore, mais de la plus haute importance et pouvant avoir sur ses projets une action décisive. Aux questions pressantes de ses parents, il avait répondu des phrases évasives, se retranchant sur la discrétion absolue qui lui avait été recommandée.

Mme Montveillon avait écrit aussi, mais sa réponse, banale et gênée, se bornait à assurer Suzanne de sa sympathie et de sa bonne volonté.

Ainsi s'était passée la première quinzaine de décembre, lente et inquiète, dans l'espoir, chaque jour déçu, du retour, dans l'effroi de la décision prise déjà peut-être par le jeune officier, et qui, pour Suzanne comme pour son oncle, n'apparaissait pas douteuse. Seule Mme Pontchanin se leurrait volontairement d'une illusion tenace :

« Je ne lui ai pas encore parlé moi-même, se disait-elle, ni son père ni Suzanne n'ont mis à le convaincre l'ardeur que j'y saurai mettre. Quand il comprendra, il ne voudra pas me causer cette insoutenable douleur de le voir encore partir... »

Par un tacite accord, le colonel et la jeune fille s'unissaient pour la distraire et l'encourager. A quoi bon pleurer d'avance un malheur inévitable, et puis, sait-on jamais ? Tant qu'un projet n'est point réalisé, il reste place pour un doute, et si arrêtée que fût la volonté de Jacques, quelque obstacle pouvait survenir qui l'entravât au dernier moment. Suzanne pensait à

Germaine, et cette incertaine consolation, cette suprême et douloureuse espérance, en exaltant son ardeur de sacrifice, la soutenait pourtant et l'aidait à dominer devant ses parents la tristesse mortelle qui l'étouffait. Seule dans sa chambre, le soir, elle avait parfois des crises de chagrin violent ou d'accablement désespéré. Mais devant son oncle et sa tante elle affectait une tranquillité ferme et confiante bien loin de son cœur. A présent qu'elle avait pénétré toute l'ardeur et l'étendue de son amour pour Jacques, elle n'osait plus parler de lui comme autrefois. L'intensité même de ses sentiments les recouvrait d'une apparence calme et mesurée dont s'irritait presque Mme Pontchanin.

La mère de Jacques, sans se l'avouer, en voulait un peu à Suzanne de n'avoir point su éveiller chez le jeune homme une tendresse plus forte que toutes les ambitions. Elle ne se demanda pas si l'amour qui n'avait pu pénétrer le cœur de Jacques n'avait point atteint celui de l'orpheline, et se laissa aisément tromper par son apparente sérénité.

Le colonel, moins absorbé par ses propres impressions, fut plus près de soupçonner la vérité. La gêne si nouvelle de Suzanne pour parler de son cousin, la modération de ses termes alors qu'il ne pouvait douter de la vivacité de ses désirs, ne lui parurent pas naturelles, mais il s'efforça de soutenir la courageuse attitude de la jeune fille et de l'arracher par des occupations extérieures au chagrin qu'il lui supposait.

— Je te laisse à la porte, dit-il à sa nièce comme ils arrivaient tous deux à l'entrée, ouverte à tout venant, du jardin délabré de Château-Rouge. Je ne te dis pas : amuse-toi bien, mais plutôt amuse-les bien ! C'est une après-midi de joie que tu donnes à ces pauvres petites. A ce soir. Le docteur m'a promis de te ramener avant sept heures.

— A ce soir, mon oncle ; bonne promenade.

Suzanne s'engagea seule dans l'avenue tapissée de feuilles mortes et d'aiguilles de pins.

Depuis sa grande tristesse, ces visites lui coûtaient ; elle ne se sentait point de force et de gaieté pour écouter les naïfs babillages, raconter des histoires, inventer des jeux. Deux fois déjà, elle avait surpris, fixé sur elle, le grave regard de Lina. La petite fille ne lui avait rien demandé, mais elle avait mis sur sa main un long baiser pensif. Suzanne souffrait tellement que son cœur lui semblait se durcir sous la douleur, s'insensibiliser à tout ce qui n'était pas Jacques. Elle comprenait, pour la pre-

mière fois, que la bonté fût une vertu parfois difficile et méritoire, et ce n'était plus par un tendre élan qu'elle venait à Château-Rouge, mais par un acte de volonté réfléchi. Et puis, dans sa piété confiante, elle espérait, au fond de l'âme, que Dieu lui-même serait son débiteur de joie : elle se redisait, en marchant, les paroles célestes : « Ce que vous ferez à ces petits pour l'amour de moi, c'est à moi-même que vous le faites... Un verre d'eau donné en mon nom... » Ce qu'elle donnait elle-même aux mendiants de bonheur, ne forcerait-elle point Dieu à le lui rendre un jour ?

Des cris de joie, des baisers fous accueillirent son arrivée, et de se sentir tellement la bienvenue, la désirée, lui réconforta un peu le cœur. Avec le despotisme familial aux enfants, les trois petites s'emparèrent d'elle, se pendirent à son cou, s'installèrent sur ses genoux et lui racontèrent en grands détails les menus faits de leur vie monotone : Miss avait la migraine et n'avait pas paru de la journée ; les confitures étaient épuisées et il n'y avait que des noix sèches pour tout dessert ; le petit chat s'était perdu, et d'ailleurs retrouvé ; et puis, elles avaient reçu une lettre de leur mère, qui, malade, allait à Nice pour se soigner.

Suzanne tressaillit en entendant ces petites voix détachées et indifférentes raconter comme un fait divers cette maladie de Mme Lucquier. Aucune inquiétude, aucune tendresse ne vibrail dans leur accent ; cependant, ces enfants n'avaient pas un cœur sec, elles avaient sans doute aimé leur mère. Il se pouvait donc que l'amour mourût de n'être point compris !... Une nouvelle tristesse s'appesantit sur l'âme de Suzanne.

— Il faut prier pour votre maman, mes chéries, dit-elle.

— Pourquoi ? demanda étourdiment Georgette.

— Vous me dites qu'elle est malade.

— Ah ! oui, mais elle est toujours malade, maman ; je crois que ça l'amuse ; elle ne reste pas étendue comme Lina, puisqu'elle va à Nice. Si elle était très malade, elle resterait dans son lit.

— Ce n'est pas bien, Georgette, ce que vous dites là. On peut être malade de bien des façons, et, en tout cas, les enfants doivent toujours prier pour leur mère.

— Oui, et pour tous ceux qu'on aime, ajouta Lina ; je prie tous les jours pour vous, Suzie.

— Si nous jouions à pigeon vole ? proposa Annie, que la conversation n'amusa pas.

— C'est cela! c'est cela! s'écria Georgette.

Les trois petites groupèrent leurs chaises basses autour de Suzanne, et leurs index tendus sur les genoux de la jeune fille, attendirent, les yeux brillants de plaisir.

— Pigeon vole! commença Suzanne.

Tous les petits doigts s'élançèrent en l'air :

— Georgette vole!

Au milieu des éclats de rire, la porte s'ouvrit brusquement, et un homme aux traits fins, enveloppé d'un manteau de fourrure, parut sur le seuil.

— Papa! s'écria Lina.

— Mes petites filles! dit-il d'une voix tendre et lassée en leur tendant les bras.

Les trois enfants coururent à lui et se jetèrent impétueusement à son cou, tandis que Suzanne se levait, très embarrassée. Les premières caresses échangées, M. Lucquier s'approcha d'elle et la salua profondément.

— Je devine mademoiselle de Chagny, dont les enfants m'ont si souvent parlé.

— Oui, papa, c'est Suzie! Quel bonheur qu'elle soit justement ici le jour de votre arrivée. Vous ne la connaissez pas? Et nous l'aimons tant, elle est si bonne, elle joue avec nous, elle fait tout ce que nous voulons.

Les petites babillaient toutes à la fois, très excitées. Pourtant, devinant la pensée de sa grande amie, Lina demanda, plus calme :

— Et maman, comment va-t-elle?

Le sourire s'éteignit sur les lèvres de M. Lucquier.

— Je l'ai laissée à Lyon, où elle se reposera quarante-huit heures avant de poursuivre son voyage. Elle est assez souffrante, mes enfants, c'est ce qui l'a empêchée de venir vous embrasser avec moi.

— J'aime encore mieux que vous soyez venu seul, déclara Georgette, au moins nous vous aurons tout à nous.

Il y eut un silence embarrassé. M. Lucquier jeta sur Suzanne un regard contraint; la jeune fille aurait voulu s'éloigner, mais c'était impossible, elle ne pouvait rentrer seule à pied à Martigny dans cette journée de décembre où la nuit allait venir si vite. Pourtant elle s'approcha de la fenêtre, chercha des yeux son manteau. Lina vit son geste et vint à elle.

— Oh! ne partez pas, supplia-t-elle, je suis tellement heureuse de voir à la fois vous et papa, tout ce que j'aime le plus au monde... avec mes sœurs... et maman, acheva-t-elle sans conviction.

M. Lucquier intervint à son tour. Presque aussi

embarrassé que Suzanne, il la remercia des soins et de l'affection qu'elle prodiguait aux fillettes.

— Vous leur donnez le rayon de soleil que je suis incapable de mettre dans leur vie, dit-il tristement. Nous sommes si peu maîtres de notre destinée.

Il semblait vouloir s'excuser confusément, lui, le père qui délaissait ses enfants, devant cette étrangère prodigue de tendresse et de dévouement.

— Je ne savais pas que vous deviez venir aujourd'hui, monsieur, dit Suzanne, et je regrette vraiment de rompre l'intimité de...

Il ne la laissa pas achever et reprit avec quelque chaleur :

— Mademoiselle, je serais désolé que vous ayez cette pensée. Je suis heureux, au contraire, de vous rencontrer ici. J'ai tant à vous remercier et depuis bien longtemps. Si mes courses à Château-Rouge étaient moins rares et moins rapides, je n'aurais pas attendu, croyez-le bien, que le hasard me permette de vous dire ma respectueuse reconnaissance.

— Je n'y ai aucun droit, monsieur, je vous assure. J'aime tant vos petites filles, c'est une joie pour moi de les voir.

— Vous êtes bonne !

Ce mot banal eut sur les lèvres de M. Lucquier une valeur profonde et grave qui émut le cœur douloureux de Suzanne. Elle regarda plus attentivement le père de Lina et le trouva très différent de l'image préconçue qu'elle s'en était faite. Quoiqu'il lui eût paru très jeune au premier instant à cause de sa soyeuse moustache blonde et de son teint pâle, elle reconnaissait maintenant à la meurtrissure des paupières, au pli désenchanté et las des lèvres fines, à toute la physionomie fatiguée et comme effacée, qu'il avait passé l'âge de la première jeunesse ardente et vigoureuse.

Il caressait les fillettes avec une tranquille douceur, les laissait parler plus qu'il n'interrogeait et attendait sur la pauvre taille mal faite de Lina un regard de tendresse résignée et douloureuse. Non, cet homme n'était pas l'ambitieux au cœur dur, que Suzanne avait supposé. Mais pourquoi alors abandonner, ainsi que des orphelines, ces trois enfants avides d'affection ? Pourquoi surtout laisser dépérir Lina, sans un effort pour l'arracher à la difformité et peut-être à la mort ? Les anciennes colères de Suzanne se rallumèrent à demi pour s'éteindre aussitôt. Toutes ses forces, toutes ses ardeurs étaient broyées par son intime souffrance, accaparées par son amour ; elle ne pouvait plus vivre et sentir que

pour Jacques, et elle lui abandonna sa pensée répondant, de loin en loin, un mot distrait aux enfants qui s'efforçaient de la mêler à leur conversation.

Heureusement, le docteur Gaspard arriva plus tôt qu'on ne l'attendait. Il avait trouvé chez lui la carte de M. Lucquier et s'empressait de le venir voir à Château-Rouge. Les deux hommes s'isolèrent pour causer plus librement et quand le docteur Gaspard se retrouva seul avec Suzanne dans la voiture qu'il conduisait lui-même, il ne dissimula pas ses impressions.

— Ma pauvre Suzanne, je crains bien que vos petites amies ne deviennent tout de bon orphelines; d'après ce que m'a dit M. Lucquier, leur mère m'a l'air en bien mauvais état.

— Ah! vous la croyez très malade? demanda Suzanne sans grand intérêt.

— Je le crains. Elle a une maladie de cœur très avancée, cette femme-là; pour moi, elle était condamnée déjà l'année dernière, la seule fois que je l'ai vue, du reste. Mais on aurait pu la prolonger avec des soins raisonnables. Elle n'a jamais voulu en faire qu'à sa tête; à présent même, elle ne se rend pas compte de sa situation.

— Va-t-elle mourir sans voir ses enfants?

— Non, M. Lucquier les lui conduira demain à Lyon, il voulait savoir si Lina ne souffrirait pas du voyage. Mon Dieu, évidemment ce ne lui sera pas bon, mais il y a des circonstances où il faut surmonter les difficultés. La petite en sera quitte pour rester complètement étendue à son retour pendant quelques jours. Franchement ce pauvre Lucquier me fait de la peine, il a plus que sa part de soucis et d'afflictions.

— Est-ce que vous trouvez Lina plus souffrante? demanda Suzanne un peu inquiète.

— Plus souffrante, non certes. Elle l'était bien davantage à son arrivée à Château-Rouge, vous ne l'avez pas vue alors, un vrai spectre! Depuis, l'air de la montagne, une vie calme et régulière et beaucoup de docilité à se laisser soigner, la pauvre petite, ont sensiblement raffermi sa santé générale. Mais vraiment, il y a des moments où l'on se demande si c'est une œuvre utile et humaine de prolonger une vie pareille!

— Vous croyez qu'elle ne guérira jamais, qu'elle sera tout à fait difforme? interrogea Suzanne anxieuse.

Le docteur fit une moue significative, qui, sans

trahir le secret professionnel, indiquait cependant trop clairement ses craintes.

— Pauvre petite! murmura Suzanne, j'espérais toujours qu'en grandissant, en se fortifiant, elle se redresserait, que sa jambe s'allongerait... Toute une vie comme cela, c'est trop triste! Vous avez raison, docteur, il eût mieux valu qu'elle ne la vécût pas!

— Peut-être, mais nous, médecins, nous n'avons pas le droit de laisser mourir ceux qu'on nous charge de guérir. Et puis, qui sait, je puis me tromper. On a vu des cures si merveilleuses!

— Si elle avait été soignée au début... car, enfin, elle n'est pas infirme de naissance, hasarda Suzanne.

— Ah! oui, c'est là la grande responsabilité, je dirai presque le crime, car ruiner la santé, l'avenir, la vie entière d'un enfant, par insouciance, incurie et négligence, c'est le martyriser sans risques ni remords... du moins, reprit le docteur, regrettant déjà ses paroles, le résultat est le même pour l'enfant. Quant aux parents, ce n'est pas à moi ni à personne de préciser leur responsabilité. Je serais même porté à croire que les circonstances ont dans ce cas-ci la plus large part. En tout cas, M. Lucquier est si malheureux de l'état de sa fille, qu'il ferait tout au monde pour l'améliorer. Ce n'est pas le zèle qui lui manque, c'est plutôt la suite dans les traitements, cette minutie attentive des soins quotidiens qui n'est pas l'affaire d'un homme occupé surtout.

Il se tut pour ne pas accuser plus directement la mère.

— Mais personne ne lui imposait ces occupations qui l'empêchaient de sauver Lina! s'écria Suzanne.

Et brusquement laissant déborder son cœur sans vouloir le trahir :

— Ah! que je comprends peu la façon dont on prétend vivre! Personne ne semble vouloir du bonheur. M. Lucquier immole ses enfants à la vaine satisfaction d'être député. Mme Lucquier donne sa santé et sa vie à des plaisirs mondains que déjà elle doit abandonner. Georges Givreuille sacrifie sa jeunesse et ses goûts pour augmenter une fortune dont il ne sait que faire... et personne, personne ne songe à être simplement heureux.

Le docteur secoua la tête d'un air pensif.

— Ils sont peut-être les sages, cependant! Il est plus facile d'atteindre un but matériel et mesquin que votre grand rêve idéal de bonheur, ma petite Suzanne. Tenez, Georges Givreuille arrivera sûrement au chiffre de millions qu'il s'est assigné.

— Qu'en aura-t-il de plus, je vous le demande, s'il

a moins de liberté que le dernier de ses ouvriers, si, plongé du matin au soir dans ses chiffres et ses machines, il ne connaît rien des joies et des douceurs de la vie ? Et M. Lucquier, que lui importent ses succès de député... au cas où il en aurait... s'il voit, la mort dans l'âme, dépérir sa femme et sa fille ? Et elle, cette femme sans cœur qui n'aime pas ses enfants, qu'a-t-elle aujourd'hui pour la soutenir ? Et alors, acheva-t-elle, la voix tremblante, même ceux qui voudraient être heureux ne peuvent plus.

— Toute cette noire philosophie, reprit le docteur en souriant, parce que Jacques veut absolument chercher à l'autre bout du monde le bonheur qui l'attend au coin de son feu...

Suzanne rougit vivement.

— Je ne parlais pas de Jacques en ce moment.

— Mais nous y pensions tous les deux, et je ne vous donne pas tort, ma chère enfant. Mais que voulez-vous, il n'est pas aisé de faire vouloir à un homme ce qu'il ne veut pas... et il vaut encore mieux qu'il ait du caractère, bien qu'on en souffre quelquefois.

Le docteur se lança dans un long monologue sur les idées générales qui lui étaient chères, sans que Suzanne, retombée à ses pensées, cherchât à l'interrompre. A Martigny cependant, une joie l'attendait, joie troublée et anxieuse sous forme d'une dépêche annonçant l'arrivée de Jacques pour le lendemain.

## XV

Mais ce retour si impatiemment désiré n'apporta point de joie dans la vieille maison. Tout de suite Jacques, pressé de questions, raconta ses projets, les promesses obtenues, les engagements pris, et Mme Pontchanin elle-même sentit crouler ses dernières espérances.

En grand secret, avec des phrases inachevées, des sous-entendus pleins de mystère, Jacques disait l'organisation d'une campagne prochaine, l'entraînante ambition d'une conquête nouvelle, là-bas, en pleine Afrique. Un territoire immense, facile à prendre, où, pour peu que nous tardions, d'autres sans doute nous devanceraient. D'ailleurs, il ne fallait pas s'effrayer. Il ne s'agissait que d'une simple promenade dont Jacques reviendrait aussi vite assurément que s'il eût été en garnison à Quimper ou à Mont-de-Marsan. Ses parents devaient donc se réjouir avec lui de la faveur qui lui permettrait cette facile et brillante expédition.

— Alors, c'est une chose faite ? avait demandé le colonel.

— Je n'ai pas ma nomination naturellement, mais je puis y compter. Je dois envoyer ma demande officielle pour le 1<sup>er</sup> janvier et, au ministère, on m'a promis d'y faire droit.

Le colonel n'avait pas insisté. Suzanne avait réprimé toute protestation. Seule Mme Pontchanin avait tenté un suprême et inutile assaut. Les journées s'écoulaient lentes, douloureuses et contraintes. Ces dernières semaines, qui passèrent trop vite cependant, imposaient à chacun une réelle torture. Chaque jour était un pas de plus vers l'irrévocable voulu par Jacques, et que Suzanne, comme Mme Pontchanin, était impuissante à conjurer. Seul, le colonel, par une opposition formelle, eût pu arrêter le départ de son fils, mais il ne s'en reconnaissait point le droit et, quoi qu'il lui en coûtât, s'inclinait devant la décision du jeune homme.

On arriva ainsi jusqu'au soir de Noël. Toujours bienveillants, M. et Mme Pontchanin partirent à l'avance pour prendre dans leur voiture une vieille fermière éloignée du village et que, de tradition, ils

conduisaient ainsi chaque année à la messe de minuit. Jacques et Suzanne devaient un peu plus tard se rendre à pied à l'église, car le temps était clair et sec.

Mais cette heure de solitude assurée qui, un mois auparavant, eût été si douce aux jeunes gens leur semblait, ce soir-là, écrasante et pénible. Plus terrible que l'ombre légère de Germaine aujourd'hui évanouie, il y avait entre eux, maintenant, une sourde hostilité faite de regrets, de reproches, de rancunes, faite surtout d'un grand élan de cœur brutalement refoulé.

Suzanne, dans l'absolutisme de sa jeunesse et de sa souffrance, ne voyait dans l'implacable résolution de Jacques qu'un égoïsme féroce, un orgueil désordonné, une sécheresse de cœur monstrueuse. Elle ne se doutait pas que, sans vouloir y sacrifier son rêve de gloire, le jeune officier s'était pourtant laissé prendre au charme de son amour naissant et qu'il ne brisait pas sans déchirement ce lien fragile prêt à le retenir. L'insistance passionnée de Suzanne pour le retenir, sa brusque raideur quand elle comprit l'inutilité de ses prières froissèrent le jeune homme : groupant dans sa pensée ombrageuse tous les arguments de son amie et s'en exagérant la portée, il crut à un complot contre sa liberté, contre la chère indépendance dont il était jaloux. Dans chaque caresse de sa mère, dans chaque parole de son père, il crut voir une sorte de mainmise, d'empiètement sur sa volonté, sur sa libre disposition de soi-même.

Il se rappelait alors avec une amertume révoltée cette phrase si souvent redite par le colonel, qui avait été en quelque sorte l'exergue et la devise de toute son éducation : « Mon fils, je m'applique à mettre en toi et entre tes mains tout ce qui peut faire un honnête homme et un homme heureux. A toi ensuite de faire usage des matériaux que je te donne et à diriger ta vie. » Et de fait, jusqu'ici, il n'avait rencontré nulle entrave. Lui-même et lui seul avait choisi sa carrière. A peine le colonel, ancien polytechnicien, avait-il vaguement désigné l'École qui lui restait toujours chère, ses préférences à lui pour Saint-Cyr avaient prévalu sans la moindre difficulté. Pareillement, pour le choix de sa garnison, et même lors de son grand départ pour le Tonkin, si sa mère n'avait pu lui cacher sa douleur, il ne s'était heurté à aucune opposition ; à son retour, il est vrai, il avait trouvé toute blanche la jolie chevelure fine, si brune encore deux ans auparavant. Mais

pour calmer un doute inquiet, il s'était dit que l'âge seul avait fait son œuvre normale. Et voilà qu'aujourd'hui on voulait entraver sa vie, que des tendresses excessives et maladroitement s'arrogeaient le droit de l'arracher à son idéal, à son but, à sa destinée. Certes il ne se laisserait pas faire. Une vie d'homme ne se remplit pas avec des baisers ; il y faut de l'action, de grandes et nobles actions. Il se sentait créé pour la lutte et pour la conquête. Pour remplir sa destinée, il ne reculerait devant aucun obstacle.

Quand la voiture qui emportait ses parents eut enfilé la longue avenue de tilleuls où la lueur des lanternes glaçait de rose la neige immaculée, Jacques referma la lourde porte de chêne et suivant Suzanne qui rentrait au salon :

— Cette promenade nocturne avec moi ne t'ennuiera pas ? demanda-t-il.

— Par la neige et le clair de lune ? Oh, non !... Ce me sera un souvenir pour les autres Noël, ajouta-t-elle à mi-voix.

Déjà mal disposé, l'officier fronça le sourcil à cette vague insinuation et, brusquement, se décidant à prendre les devants :

— Pour moi aussi, pour moi surtout, ce sera un cher et précieux souvenir. Tu l'auras toujours, toi, la délicieuse poésie de cette nuit de Noël dans notre Jura, par la neige et par les étoiles, comme tu le dis. Moi, que me réserve l'avenir ? Je l'ignore. Peut-être un peu de gloire, à coup sûr bien des peines, bien des sacrifices, bien des dangers, bien des déboires. Mais c'est mon devoir à moi, homme, de mener cette vie de déchirement et d'énergie.

Il parlait sans grande conviction, désirant seulement se faire plaindre par Suzanne, sachant bien que, dans un cœur de femme, la pitié exclut les reproches.

Mais la jeune fille eut un sourire résigné et sceptique.

— C'est le devoir que tu t'es choisi ; les sacrifices que l'on s'impose soi-même sont toujours supportables.

— Tu te trompes, reprit-il vivement ; il y a des sacrifices que l'on s'impose parce qu'on *doit* se les imposer, et ce courage volontaire et actif vaut bien, j'imagine, une passive soumission à la fatalité.

Suzanne ne répondit pas ; elle aurait eu beaucoup à dire cependant, mais elle sentit qu'entre la thèse générale défendue par les paroles de Jacques et le

cas particulier qui les occupait tous deux, trop de malentendus pouvaient se glisser.

L'officier, un peu désappointé de ne se heurter à aucune protestation, poursuivit en tisonnant la grosse bûche embrasée.

— Les destinées ne peuvent être les mêmes pour un homme et une femme, les devoirs sont différents, le bien et le mal ne sont pas identiques pour tous deux.

— Oh ! laissa échapper Suzanne, ce qui est le mal pour l'un ne saurait être le bien pour personne.

— Tu te trompes encore. Ainsi le bien pour toi, ton devoir très doux est de rester bien douillettement dans ce nid que tu aimes, pour ton bonheur et celui des autres. Ton devoir est d'être heureuse ! Sois au moins indulgente et bonne à ceux qui en ont de moins faciles.

Suzanne ne sut pas plus longtemps se contraindre au silence :

— Jacques, tu veux que je te plaigne ou plutôt que je t'excuse et te défende auprès de ta mère, dis-le donc nettement, cela sera plus digne de nous deux. Eh bien, oui, je le ferai, pour elle plus que pour toi, car ici ce n'est pas toi que je plains, oh ! non, il est toujours facile de se forger de chimériques devoirs pour étayer une fantaisie ou un caprice... Non, laisse-moi parler, c'est la dernière fois, tu feras ce que tu voudras après ; tu sais bien que tu es libre, que jamais ta volonté n'a été contrainte, même par notre tendresse. Donc, tu partiras, mais pas sans savoir la peine profonde que tu laisses derrière toi, l'inquiétude, le tourment, l'angoisse, l'angoisse affreuse du vide de tout ce qu'on aime. Toi ici, c'est le bonheur, c'est le soleil, c'est la joie. Toi parti, il semble que la pierre des sépulcres retombe sur nous trois... Oui, je te comprends, nous avons vécu pourtant pendant ces deux années, c'est vrai, mais notre vie était suspendue à toi, à tes lettres, à ton retour surtout. Nous comptions les semaines et les jours. Chaque soir, en m'endormant, je me sentais d'un pas plus près de toi. Tout ce que je faisais, tout ce que j'apprenais, tout ce que j'aimais, c'était pour toi, pour t'intéresser et te plaire au retour, pour que tu m'aimes mieux... Toutes mes pensées, toute ma vie te furent une perpétuelle consécration, tu étais mon idole et tu laisses mon ciel vide ! Oh ! Jacques, Jacques, je t'en supplie !

Elle s'arrêta brusquement, effrayée des mots qui montaient à ses lèvres, confuse de ce qu'involontairement elle avait déjà dit.

— Et je ne te parle que de moi, reprit-elle plus calme, ce qui est encore le moindre. Mais tes parents ? Peux-tu t'aveugler à ce point de n'avoir pas vu leur cher espoir ? Que de fois ton père n'a-t-il pas dit, durant ces derniers mois : « Jè fais ceci, je prépare cela pour qu'à son retour Jacques trouve tout en bon état. C'est lui désormais qui s'occupera des affaires, c'est lui qui décidera, qui aménagera, qui réglera. J'attends l'avis de Jacques, je mettrai tout entre ses mains. » Pour toi, il a lutté contre la vieillesse envahissante, contre la fatigue et la maladie, pour être encore jeune avec toi, pour t'aider dans ta vie en te donnant la sienne : pour toi, il est allé, lui qui ne sort jamais, à Lyon, à Paris, à Marseille, renouer d'anciennes amitiés militaires, il pensait te soutenir ainsi ! il t'aime tant, tu es tout pour lui, tu es son passé devenu l'avenir, tu es la vie qu'il aurait voulu vivre, tu incarnes ce qu'il aime, tu symbolises ce qui l'enthousiasme : la patrie, la gloire, l'énergie, la race, le nom ! Tu es son fils, enfin ! Et tu veux l'abandonner ! Tu ne diras pas qu'il est incapable de te comprendre. C'est un homme, lui, il a été comme toi un brave et courageux officier ; il a aimé la France autant que toi, et, mieux que toi, il a aimé sa mère. Il a eu le courage de tous ses devoirs et de tous les sacrifices ! Crois-tu donc que les vertus militaires dispensent de toute autre, et que le courage physique prime la valeur morale !

— Tais-toi, interrompit Jacques, tu deviens injuste et dure. Penses-tu vraiment que, si ma mère était seule au monde, je l'abandonnerais sans remords ? Mon père a rempli, quoi qu'il lui en coûtât, son devoir filial ; je ne veux certes pas diminuer son mérite, mais sois sûre que, le cas échéant, j'eusse agi comme lui. La situation est absolument différente. Mes parents ne sont ni malades, ni seuls ; ils ont auprès d'eux ta jeunesse pour les égayer et ta tendresse pour les entourer. Quoi que tu en dises, ils sont, vous êtes tous trois parmi les heureux de ce monde. Comprends-le donc, chacun doit vivre sa propre vie ; c'est une flatteuse mais terrible chimère que de vouloir, sur un seul homme, enter trois existences. Je ne voudrais pas te dire des choses dures, bien loin de là, mais c'est m'aimer mal que de cramponner ainsi votre vie à la mienne au risque de la faire couler. Aimez-moi moins, si cet amour doit vous faire souffrir ; ne vous attristez pas quand la seule ombre à mon bonheur est de croire que vous n'êtes pas heureux. Ecoute-moi, poursuivit-il impérieusement, arrêtant un geste de

la jeune fille, tu m'accuses d'être égoïste parce que j'ai de la vie un autre idéal que toi, parce que je ne prends pas d'enthousiasme le rôle que tu m'avais assigné dans le paradis de tes rêves. Mais, réfléchis un instant, chacun se fait du bonheur une vision différente, et, si tu refuses de comprendre la mienne, de quel droit veux-tu m'imposer la tienne? Faut-il donc sacrifier ma vie à orner et à distraire celle des autres?

— Tu as raison, avoua Suzanne blessée; nous n'avons point de droit sur toi, nous nous exagérons ceux de notre affection; oui, tu as raison, la véritable affection doit tout donner sans jamais rien demander. J'aurais dû m'en souvenir. Tu as dit la vérité : nous ne pouvons prendre ta vie pour notre bonheur, puisque le tien est loin de nous. Excuse-moi, j'ai été lente à comprendre. Je croyais, si longtemps j'avais cru que tu nous aimais comme nous t'aimons!

— Mais je vous aime? Certes, je vous aime de tout mon cœur. Seulement, non moins que ma famille, j'aime ma patrie; à elle d'abord je veux me dévouer : c'est notre grand devoir, à nous, soldats.

— Je ne nie pas les grands devoirs, mais il y a souvent plus de vaillance à remplir les petits! Et puis, laissons les grands mots, je te prie, personne ne songe à t'enlever à ta patrie, tu eusses pu la servir sans la quitter; d'autres le font.

— Ah! oui, la belle carrière! capitaine à quarante ans! Et quelle existence! Ce n'est plus être officier, c'est être fonctionnaire! Je suis soldat pour me battre.

— Non, pas rien que pour te battre, pour servir ton pays, pour le servir dans la paix autant que dans la guerre. Seulement, c'est moins excitant... moins glorieux... que de courir le monde en quête d'aventures...

— Tais-toi.

Debout, les traits contractés, l'officier avait peine à conserver son calme. Un instant, il reprit tout son ascendant sur Suzanne.

— Pardonne-moi, je ne voulais pas te blesser, dit-elle humblement; je retire les mots qui t'ont peiné; mais, vois-tu, je ne puis penser autrement; il y a des choses que tout le monde admire et qui me révoltent, des choses qu'on trouve belles et qui me semblent injustes; je ne le dis jamais; ce soir, le chagrin a trop largement ouvert mon cœur : tout s'en est

échappé. Excuse-moi, j'ai peut-être tort, mais je ne puis pas être autrement. Je t'aime trop, Jacques, je le sais bien, il faut me le pardonner, et puis la pensée de recommencer la vie de ces deux ans...

Et elle reprit, avec une douceur navrante, son inépuisable plainte :

— Tu n'as pas vu, toi, ces lentes journées de ton absence, tu ne peux en deviner la morne, l'étouffante tristesse. Tous les jours pareils, avec une unique pensée : Que fait-il ? Où est-il ? Et encore, nous avions l'espoir ; nous nous disions : « Il nous reviendra enfin, et alors il nous restera. » Nous faisons de si beaux rêves... Je n'ose pas même te le dire... A présent, nous ne pourrions plus espérer, nous ne pourrions plus que craindre... craindre pour toi... pour eux aussi...

Elle se tut, et comme à son tour il ne lui répondait pas, elle put croire un instant qu'il se rapprochait d'elle, que sa grande émotion le pénétrait enfin, ébranlant sa volonté cruelle.

Avec une ferveur poignante, elle recueillit cette lueur indécise de son fuyant bonheur, sans oser le mot qui, au risque de le perdre, eût pu le confirmer. Il se taisait : tremblante, elle respecta ce silence que son désir ardent peuplait de tacites promesses, seulement, dans son besoin de plaider encore sa cause, elle glissa sa petite main brûlante sur celle de son ami. Lentement, avec un respect et une gravité profonde, comme s'il sentait tout le don qu'était le geste irréséchi de Suzanne, Jacques l'éleva jusqu'à ses lèvres et y mit un baiser.

Le vieil Antoine entra... C'était l'heure de partir ; dans le vestibule, la lanterne était prête, ainsi que les manteaux.

Le charme était rompu. Sur la route neigeuse, illuminée par la lumière dansante des lanternes, des groupes ininterrompus se rendaient à l'église, chantant à pleine voix de joyeux Noël. Un grand souffle de fraternité tombait de la sérénité du ciel clair sur cette foule émue par un même sentiment de foi et de mystique confiance. Familièrement, les paysans parlaient, cette nuit-là, aux jeunes châtelains, et, heureux de ce rapprochement, ils leur firent, jusqu'à l'église illuminée, une trop fidèle escorte.

Mais à mesure que, pour d'autres qu'elle, tombaient des lèvres de Jacques les paroles banales et étrangères, Suzanne sentait avec douleur s'amincir

et se distendre le fil ténu qui avait un instant rapproché leurs deux âmes.

La minute précieuse était passée irrémédiablement.

Trois semaines plus tard, Jacques s'embarquait à Toulon.

## DEUXIÈME PARTIE

## I

Lentement, Suzanne replia les minces feuillets noircis d'une fine écriture et les glissa dans l'enveloppe gonflée, couverte d'empreintes officielles, tandis que Mme Pontchanin disait avec un grand soupir :

— Vous voyez, chère amie, que nous ne sommes pas au bout de nos peines et de nos inquiétudes.

La baronne de Saint-Gervais se redressa dans son fauteuil :

— Ni de vos légitimes fiertés ! Savez-vous que je vous envie furieusement votre fils, en dépit des soucis et des inquiétudes qu'il vous cause ! Il est admirable d'entrain, de gaieté, de bravoure spirituelle et vraiment française, au milieu des dangers qu'il traverse en se jouant. Vous aurez beau vous plaindre, vous êtes une heureuse mère !

Mme Pontchanin protesta du geste.

— Une mère de douleur, voulez-vous dire, et depuis longtemps j'aurais succombé à tant de chagrins et d'angoisses, si je n'avais pas celle-ci.

Sa main pâle et ridée s'abattit sur le bras de Suzanne assise près d'elle et y demeura un instant, pendant qu'elle poursuivait :

— Ma fille, mon enfant fidèle et consolante.

— Et qui pourtant vous en a donné aussi des tourments et du souci quand elle s'est avisée d'être malade ! riposta vivement Mme de Saint-Gervais. Elle n'est encore ni bien fraîche ni bien plantureuse. Vous devriez la donner à Mme d'Arvennes ou aux Montveillon qui ne demandent qu'à l'emmener aux eaux ou dans les montagnes. Un changement d'air serait excellent pour cette enfant.

Mme Pontchanin se récria :

— Il n'y a pas d'air meilleur que celui de Martigny, nous sommes en pleine montagne et certes ce n'est pas la vie d'hôtel, décousue et agitée, telle que



la comprend Mme Montveillon ou même Cécile d'Arvennes, qui peut convenir à la santé encore un peu délicate de Suzanne. Elle a ici une vie calme, régulière et confortable, qui lui vaut infiniment mieux, sans parler des mille soins qu'elle ne pourrait trouver ailleurs, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Je n'ai nul besoin d'aller aux eaux, je vais très bien, affirma Suzanne.

Mais ses traits tirés, la pâleur de ses joues, le bistre profond de ses yeux sans éclat démentaient hautement ses paroles.

La baronne haussa les épaules.

— Mes chères amies, vous êtes aussi entêtées l'une que l'autre, j'ai le regret de vous le dire, tout en gardant la ferme conviction que ce n'est pas l'air de Martigny, si bon soit-il, ni la vie de Martigny, fût-elle encore cent fois plus régulière et plus confortable, qui rendront à Suzanne la vigueur et l'entrain naturels à son âge.

Elle enveloppa la jeune fille d'un regard d'affectueux reproche.

— Tu as beau sourire, être charmante et gracieuse, ce n'est pas comme cela que je te voudrais, ajouta-t-elle en se levant, et ces joues-là ne me conviennent guère.

— Laissez-moi achever l'été, dit doucement Suzanne, le docteur Gaspard m'a donné toute une année pour me remettre ; vous verrez que je devancerai même ce délai.

— Dieu t'entende ! A bientôt. Mille amitiés au colonel puisque j'ai le regret de le manquer ; dites-lui de venir me voir, je veux lui adresser mes compliments sur son fils, dont il doit être fier !

Elle sortit, suivie par les deux femmes, qui l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture, puis s'attardèrent à regarder le modeste équipage s'enfoncer dans l'avenue, immobiles et silencieuses, comme les gens que rien ne presse, qui auront toujours trop de temps pour penser et souffrir.

— Voulez-vous que nous restions un moment au jardin, ma tante, demanda Suzanne. J'irai vous chercher un fauteuil ?

— Oui, mon enfant, c'est cela, nous serons bien sous les tilleuls, l'ombre est épaisse et fraîche.

La jeune fille apporta des fauteuils d'osier à l'endroit indiqué, glissa un tabouret sous les pieds de la vieille dame et s'assit à son tour, les mains inactives, croisées sur les genoux.

— Puisque tu ne fais rien, voudrais-tu me relire encore la lettre de Jacques ? demanda Mme Pont-

chanin presque timidement, car depuis la veille c'était la dixième fois qu'elle réclamait le même service.

— Bien volontiers, dit la jeune fille en saisissant l'enveloppe.

Et, sans lassitude, elle recommença la lecture. Elle la savait presque par cœur, maintenant, et suivait toutes les impressions sur le visage de sa tante, s'arrêtant à propos pour échanger avec elle une remarque, une supposition, pour permettre à la tendresse maternelle d'exhaler tour à tour ses inquiétudes et ses légitimes fiertés. Et c'étaient d'interminables commentaires, des interprétations sans fin des moindres phrases. Mais Suzanne ne s'enthousiasmait plus comme autrefois, les exploits de son cousin lui coûtaient trop de larmes... ils pesaient aussi trop lourdement sur la triste vieillisse de Mme Pontchanin, pour qu'elle n'en vint pas à douter de la beauté de cet héroïsme.

Depuis longtemps, des pensées troublantes hantaient son âme douloureuse, dont la sensibilité s'augmentait encore de sa nervosité de convalescente, aggravant l'amertume de son amour dédaigné. Elle n'avait pas la certitude que Jacques l'eût sacrifiée à de plus hauts devoirs, et voici que cette dernière lettre venait confirmer son intime tourment. Non, ce n'était point pour un bien supérieur que Jacques avait rejeté sa part d'humbles devoirs, qu'il avait brisé tous les cœurs qui l'aimaient. La joie qu'il avait refusée ici, il ne l'avait portée à nul autre, du moins jusqu'à présent; partout, au contraire, il semait la souffrance.

Et la voix de Suzanne s'altéra en arrivant à cette page où il associait son nom, à elle, à la triste conclusion d'une scène de combat.

« ...Dans cette case isolée et lugubre, j'ai pensé à Suzanne, et, pour la première fois, j'ai compris son horreur de la guerre, forcément cruelle et meurtrière. Une femme râlait, le front contre terre, écrasant sous son poids un bébé de quelques semaines; un autre enfant, affolé de terreur, se cramponnait aux haillons sanglants de sa mère, tandis qu'une fillette blessée était évanouie devant la porte. J'ai tenté de la ranimer, mais à quoi bon? elle a une jambe fracassée, et mieux aurait valu pour elle la mort immédiate. Alors, toujours en pensant à Suzanne, j'ai emmené le petit garçon et le confierai aux missionnaires. Tout l'enivrement de la victoire est tombé sous l'oppression de tant de souffrances venues *par moi*, par

un geste de ma main ordonnant la mort. Il m'a fallu deux jours pour réagir contre cette impression déprimante et malsaine pour un soldat. Il faut se souvenir que notre but final est assez beau pour effacer cela. Nous combattons pour la France, pour la civilisation, pour de grandes et nobles causes qui méritent, certes, les sacrifices nécessaires qu'elles exigent; nos victimes d'aujourd'hui nous béniront demain.

« Adieu, très chère maman, mon bon père, ma petite Suzanne. Je vous envoie le meilleur de mon cœur.

« JACQUES. »

Sa lecture achevée, une fois encore et des yeux seulement, Suzanne parcourut la dernière page.

« C'est affreux, pensait-elle, qu'il soit responsable de tant de douleurs et de morts. Il a tué des femmes et des enfants, celui que j'aime! »

Une insoutenable souffrance, depuis la veille, lui labourait le cœur. Jusqu'ici, elle avait tremblé pour la vie de Jacques, pleuré intarissablement son absence obstinée et cruelle, et maintenant un supplice nouveau, plus atroce, venait s'ajouter, dans son esprit surexcité, à tout ce qu'elle endurait depuis trois ans. Elle adorait Jacques, et il lui faisait horreur! Avec sa vie, avec son sang, elle eût voulu racheter l'œuvre abominable, et d'aimer toujours et malgré tout le trop cher conquérant lui semblait faire d'elle sa complice!

Et ne l'était-elle pas, en effet, puisque, par jalousie, elle avait jadis brisé le seul lien assez fort peut-être pour le retenir; puisque, avant tout, pardessus tout, elle avait voulu rompre le charme dont, doucement, l'enveloppait Germaine? Oui, dans tout ce mal, dans toutes ces douleurs proches ou lointaines, elle avait sa part de responsabilité. Tout à coup, elle songea avec une joie poignante et douloureuse que cela, du moins, l'unissait à Jacques, qu'il y avait entre eux, ignoré de tous, ce lien puissant de la conscience.

Elle se leva, incapable de dominer davantage l'émotion qui la bouleversait, et s'éloigna d'un pas vif, sans que Mme Pontchanin, à demi assoupie, tentât de la retenir.

Ces trois ans écoulés depuis le départ de Jacques avaient pesé lourdement sur les frêles épaules de Suzanne. D'abord, elle avait lutté contre son chagrin, refoulé vaillamment au fond de son cœur la douleur

passionnée de son amour repoussé, puis peu à peu son courage avait fléchi, accablé par l'atmosphère de morne tristesse où il se débattait, et lasse, abattue, désintéressée de la vie, elle avait ardemment souhaité de mourir. Un moment elle avait pu croire son vœu près de se réaliser. Affaiblie et prédisposée à accueillir tous les mauvais germes, elle avait eu, l'année précédente, une violente fièvre typhoïde dont les rechutes et les complications l'avaient tenue plus de trois mois inerte au fond de son lit.

De ses souffrances, de l'inquiétude des siens, elle ne gardait qu'un vague et brumeux souvenir. Une heure seulement de cette période lui était restée présente à l'esprit avec une intensité brûlante : elle frissonnait encore parfois à l'impression de cette heure d'angoisse et de fièvre qui l'avait, en un moment de solitude, jetée une nuit à son petit bureau pour écrire à Jacques son suprême adieu. Tous les mots s'en étaient à jamais gravés dans son cœur, ils avaient hanté sa fièvre et sans doute son délire, mais jamais personne ne lui en avait parlé. Lorsqu'au sortir de cette heure de folie, la colonel l'avait trouvée inanimée sur le parquet, il ne lui avait adressé ni un reproche ni une question, il avait reçu sans protester la lettre cachetée au nom de Jacques et avait promis de la remettre... le cas échéant.

Qu'était devenue cette lettre maintenant, cet ardent testament d'amour qui eût peut-être réveillé le cœur engourdi de Jacques ? Le colonel l'avait-il détruite ? Suzanne regrettait que la mort ne lui eût point donné ce droit d'aveu suprême, que Jacques n'eût jamais lu les lignes passionnées où elle avait cru mettre son dernier souffle de vie ! Il l'aurait pleurée au moins ; il aurait chéri son souvenir, adoré son fantôme et cette idéale et mystique tendresse elle-même, Suzanne n'avait pu l'obtenir.

Malgré elle, sa jeunesse avait triomphé de la mort et elle avait éprouvé une mélancolique douceur aux caresses attendries de Mme Pontchanin, aux longs regards profonds du colonel, aux soins affectueux du docteur, à l'empressement de ses amis, à la joie exubérante des petites Lucquier. Elle s'était sentie très aimée et une joie inattendue lui était venue de son retour à la vie.

Mais la convalescence avait été longue, le retour de Jacques même, une simple visite de six semaines, n'avait éveillé en elle qu'une excitation fiévreuse trop vite suivie d'un abattement plus profond. Le jeune officier l'avait comblée d'attentions et de

cadeaux, il prévenait ses moindres désirs, l'entourait de soins indulgents et parfois même, dans ses yeux, Suzanne avait cru voir la petite lueur divine qui bouleversait son cœur. Pourtant, il était reparti pour le Centre-Afrique. Il repartait toujours !...

Le colonel, plein de pitié pour la détresse morale de Suzanne, avait tenté de réagir contre son accablement. Il avait cherché à la rattacher à la vie, à l'arracher, ne fût-ce que quelques jours, à cette ambiance de tristesse et de regrets, à cette idée fixe de Jacques qui imprégnait toute la vieille maison. Il eût voulu la confier aux d'Arvennes ou à Mme Montveillon, mais Mme Pontchanin, vieillie, malade, détachée de tout, ne comprenait pas ce besoin de déchirer le voile de mélancolie désespérée qui se tissait étroitement autour de l'âme de Suzanne, au risque de l'étouffer.

De son côté, la jeune fille était trop anéantie par sa faiblesse et son chagrin pour vouloir y échapper et elle laissait couler les jours et les mois avec une douloureuse indifférence. La vie était murée pour elle : du moment que Jacques était absent, tout lui semblait dénué de sens et d'intérêt. Le colonel en avait donc été réduit à attirer le plus possible chez lui les quelques voisins que l'été lui amenait. Il s'était vu très intelligemment secondé par Mme Montveillon qui, sans rancune pour ses échecs passés, montrait un cœur excellent, par les d'Arvennes toujours prêtes à venir babiller une heure à Martigny, par le bon sens un peu autoritaire de la baronne de Saint-Gervais. Mais surtout le secours lui était venu de Château-Rouge où sans cesse Lina réclamait sa grande amie. Suzanne y allait souvent avec effort, mais toujours elle en revenait moins pâle et moins languissante. L'affection dévote des petites filles lui était douce et fortifiante, et la reconnaissance respectueuse et discrète de M. Lucquier, qui avait renoncé à la vie politique et s'était fixé à Château-Rouge depuis son veuvage, lui donnait conscience du bien qu'elle apportait dans cette maison.

Une intimité très grande s'était donc établie entre les deux châteaux, ou plus exactement des relations très cordiales et fréquentes, car M. Lucquier, froid et réservé, n'avait pas cet abandon confiant qui est la base de l'intimité. Il ne parlait jamais de sa vie précédente, se bornant à narrer les petits détails de son existence actuelle ou à causer avec le colonel de grandes questions générales et impersonnelles.

Pendant la maladie de Suzanne, il était venu quotidiennement « chercher des nouvelles pour Lina », disait-il, et le jour où elle fut sauvée, il apporta, toujours au nom de ses filles, une magnifique gerbe de roses!

D'une politesse parfaite, correct, instruit, distingué, il n'avait pas tardé à se rallier dans le pays une opinion d'abord hostile. Sans bien s'expliquer son attitude vis-à-vis de ses filles, on se rendait compte qu'il n'avait pas dû être aussi coupable que les apparences l'en accusaient et on le jugeait plus digne de pitié que de blâme. Le docteur Gaspard avait largement contribué à accréditer cette opinion.

— C'est un homme malheureux, disait-il souvent, et qui vaut mieux que sa destinée.

L'obscur monotone de son existence toute consacrée à ses enfants lui avait valu les sympathies de Mme Pontchanin qui l'invitait volontiers à déjeuner le dimanche, au sortir de la messe, avec ses trois petites filles. Souvent la baronne se joignait à eux et ces petites réunions dominicales étaient la grande joie, le point lumineux dans la vie calme de Château-Rouge. Les treize ans de Lina n'avaient, hélas! amené aucune amélioration dans son état, car si, à force de soins, le docteur Gaspard était arrivé à remettre à peu près en service la pauvre jambe atrophiée, il n'avait pu empêcher l'enfant de se voûter de plus en plus, chaque effort de croissance aggravant sa déformation. Deux fois, M. Lucquier avait conduit sa fille à des spécialistes de Lyon et de Lausanne, et il était revenu plus découragé et plus triste.

Lina, elle, souffrait peu et ne montrait point de chagrin; très douce, très intelligente, elle était l'idole de son père qui s'occupait d'elle exclusivement comme s'il eût voulu, à force de soins, de dévouement et de tendresse, faire oublier à la petite infirme son long délaissement. Georgette et Annie grandissaient, espiègles et gentilles, un peu indisciplinées, surtout depuis le départ de miss Regina qui n'avait point été remplacée; l'institutrice de Martigny, la bonne sœur Françoise, venait tous les jours, de cinq à sept heures, faire travailler les petites, et deux fois par semaine Suzanne leur donnait des leçons de piano.

En dehors de ces sorties régulières et des quelques visites qui animaient les mois d'automne, un grand événement s'était produit qui avait forcément arraché pour quelques jours Suzanne à sa torpeur et à son isolement. La plus jeune des d'Arvennes,

la jolie Laure, avait fait, l'année précédente, un mariage d'inclination : avec une énergie qu'on ne lui soupçonnait pas, elle avait tenu tête à toutes les oppositions et finalement mené à bonne fin son heureux roman. Après dix-huit mois de résistance, Mme d'Arvennes s'était résignée à laisser sa dernière enfant prendre le pas sur ses aînées, sans pouvoir se consoler d'un acte qu'elle considérait comme attentatoire à toutes les traditions familiales.

En dépit de son mécontentement, elle avait tenu à faire grandement les choses et à donner au mariage de sa fille tout l'éclat qu'elle jugeait devoir à son nom. Il y avait donc eu des fêtes et des réunions où Suzanne avait figuré en double qualité d'amie d'enfance et de demoiselle d'honneur.

Elle s'y était rencontrée avec le jeune Givreuille dont la vivacité et les empressements l'avaient forcément un peu distraite de ses habituelles préoccupations. Mais elle n'y attachait aucune importance et fut profondément stupéfaite quand un jour sa tante lui fit part d'une demande en mariage. Elle refusa sans une hésitation et écouta distraitement les considérations que, par conscience, son oncle lui fit valoir en faveur du jeune Lyonnais. L'énorme fortune des Givreuille la laissait complètement indifférente et les sentiments mêmes du jeune homme ne pouvaient éveiller en son cœur qu'une banale sympathie.

Peu après, Mme de Saint-Gervais avait voulu la marier à un de ses neveux, mais, aux premières ouvertures, Suzanne l'avait nettement priée de renoncer à son projet : elle ne se marierait pas.

Jacques, pendant son congé, fut informé par ses parents de ces deux incidents. Il parut trouver très naturelle l'attitude de sa cousine et n'attacha aucune importance à ces demandes repoussées, comme si Suzanne n'eût pu agir différemment. Le colonel crut alors pouvoir, sans trahir le secret de la jeune fille, faire allusion à ses propres désirs, mais en se plaçant seulement sur le terrain pratique.

— Il est évident qu'un autre mariage nous conviendrait bien mieux. Si Suzanne te plaisait assez pour en faire ta femme, j'en serais profondément heureux, et à tous les points de vue, car, sans rien t'enlever de la fortune qui te revient de droit, nous assurerions ainsi une situation facile et large à cette chère enfant, qui n'a pas grand'chose personnelle; mais, évidemment, ce n'est qu'une considération secondaire, et, pour bien d'autres motifs, nous

serions heureux de pouvoir donner à ta cousine le nom de fille, en toute vérité.

Jacques n'avait répondu que par des paroles vagues; il trouvait Suzanne charmante, infiniment supérieure à toutes les jeunes filles, il serait doux de partager sa vie, mais lui-même ne songeait nullement à se marier; l'Orient l'appelait, on verrait au retour. Et il était parti, calme et inconscient des grands espoirs qu'il brisait une seconde fois. Plus tard ce serait le repos. Maintenant, il était tout à l'ivresse de vivre.

## II

Son chapeau de paille sur la tête, son ombrelle à la main, Suzanne, prête à partir, vint embrasser sa tante.

— N'avez-vous besoin de rien? demanda-t-elle; voulez-vous que je vous conduise au jardin avant de vous quitter? Mon oncle est à la mairie, je crois, et vous allez être bien seule jusqu'à son retour?

— Oui, c'est ton jour de Château-Rouge? interrogea la mère de Jacques, mais tu ne peux y aller ce matin.

Suzanne leva vers sa tante un regard surpris.

— Non, ce n'est pas convenable.

— Pourquoi? demanda la jeune fille de plus en plus étonnée.

— Tu ne le devinerais jamais? M. Lucquier m'a demandé ta main.

— M. Lucquier! répéta Suzanne.

— Oui!... J'ai refusé, naturellement.

— Vous avez bien fait!... Quelle idée extraordinaire!

— N'est-ce pas? J'avoue que je n'ai pu lui dissimuler ma stupéfaction. Je dois dire, d'ailleurs, qu'il était confus de son audace et ne cachait aucun des mauvais côtés pour toi d'un tel mariage. Quel singulier prétendant! S'il n'avait pas eu l'air si malheureux, vraiment, j'aurais été tentée de rire. Il faisait son procès avec acharnement.

« — J'avais une belle fortune, me disait-il, mais il ne m'en reste que juste de quoi vivre très modestement, une quinzaine de mille francs de rente, à peu près. J'ai quinze ans de plus que Mlle Suzanne, je suis veuf, triste, sans valeur ni avenir. Je n'ai à offrir que des charges, des soucis, des fatigues et des devoirs. Je suis honteux d'oser vous adresser une inacceptable demande; c'est encore une faiblesse de ma part. Il y a si longtemps que les enfants me supplient d'épouser leur grande amie! J'ai beau leur dire que c'est impossible, elles se cramponnent à leur désir; il faut que vous le détruisez vous-même, madame, sans cela elles croiront que j'aurais pu leur donner cette mère qu'elles désirent si ardemment et que je ne l'ai pas voulu. »

— Pauvres petites! murmura Suzanne.

« — Et j'ai tant à réparer vis-à-vis d'elles! a-t-il ajouté. Je comprends que je suis incapable de leur donner le bonheur qu'elles espèrent, mais, du moins, qu'elles ne s'imaginent pas que j'aurais pu les faire heureuses et que je n'ai pas essayé... Il y a des erreurs dans la vie qu'on ne répare point. Si j'étais seul à en souffrir, je ne m'en plaindrais pas, mais mes pauvres petites... »

« Je t'assure, Suzanne, qu'il me faisait pitié, dans son attitude humble et malheureuse.

Elle parlait légèrement, contente, malgré tout, de ce vain incident qui mettait une petite diversion dans leur vie monotone et alimentait la conversation.

— Je suis surprise que M. Lucquier, qui est un homme de tact et se rend parfaitement compte de l'inutilité de sa démarche, ait glissé, pour rien, en somme, cette gêne dans nos relations; et je crains fort que sa faiblesse vis-à-vis de ses filles ne les prive de cette intimité qu'il tentait de resserrer. C'est hier qu'il m'a fait ses confidences, pendant que tu te promenais avec ton oncle. Jamais je ne l'avais vu si expansif, malgré son évidente contrainte. Il a voulu même raconter son histoire « pour que je ne garde aucune illusion sur son compte », m'a-t-il dit. Le fait est qu'il me paraît peu capable de diriger une famille; il n'a jamais agi que contre son opinion, cédant à sa mère d'abord, à sa femme ensuite et maintenant à ses enfants. Il reconnaît et déplore cette faiblesse de caractère, cette indécision qui le met à la merci de tous ceux qui l'entourent, sans pourtant le décharger d'une responsabilité dont il sent tout le poids. Il a raté sa vie et s'en fait de tels reproches qu'il se juge désormais incapable de rien faire de bon. Il se défie de lui et cette défiance le paralyse. Telle est, du moins, l'opinion de ton oncle, à qui j'ai naturellement raconté hier soir toute cette entrevue et qui n'a pas été moins surpris que moi de cette tentative maladroite.

— Et que lui avez-vous répondu? demanda lentement Suzanne.

— Mais je te l'ai dit... Que tu ne voulais pas te marier, et que tu avais refusé l'année dernière des partis très avantageux.

La jeune fille eut un petit geste contrarié.

— Ce n'était pas la même chose, dit-elle. J'ai refusé d'être la femme de M. Givreuille ou de M. de Maxelles. Aujourd'hui, c'est Lina qui me demande d'être sa mère...

Mme Pontchanin eut un sourire indulgent et répondit d'un ton léger, jugeant l'incident clos :

— Comme tu ne pourrais l'être qu'en épousant M. Lucquier...

Et reprenant son tricot en même temps que la voix banale des conversations ordinaires, elle conclut :

— Tu comprends maintenant que, malgré ma réponse, tant que je n'ai pas officiellement transmis la tienne, il ne convient pas que tu ailles à Château-Rouge. Et même ensuite, je m'arrangerai pour que tu n'y retournes pas seule, au moins pendant quelque temps... Figure-toi que Lina, je ne sais comment, a entendu parler de la demande de Georges Givreuille et qu'elle est absolument tourmentée par l'effroi de ton mariage qui, forcément, la priverait de toi. Il est positif que tu es l'ange de la joie pour ces pauvres enfants et que tu mérites bien le culte qu'elles t'ont voué. Mais ce n'est pas un motif pour qu'elles deviennent trop exigeantes et accaparent ta vie à leur profit.

La tête penchée, le regard perdu, Suzanne écoutait pensivement sa tante, et ce n'était ni le fin profil mélancolique du veuf ni les visages tendres des petites orphelines qui s'évoquaient devant elle. Suzanne voyait soudain la case sanglante dépeinte par Jacques, la fillette évanouie, la mère mourante, le petit enfant affolé de terreur appelant en vain celle qui ne lui répondrait plus. Son amour méconnu, son instinct de femme lui cachaient la filiation des choses, lui montrant exclusivement tout ce mal fait par Jacques et, dans son cœur, germait une pensée nouvelle.

Longtemps, immobile et muette, elle laissa parler sa tante. Le colonel entra dans la chambre et ressortit; la cloche du déjeuner sonna son double appel sans que la jeune fille s'arrachât à son absorbante méditation.

— Eh bien, ma chérie, à quoi penses-tu si profondément? demanda enfin Mme Pontchanin en lui prenant le bras.

Suzanne sembla revenir de très loin.

— Je pensais à Jacques, dit-elle gravement.

Quand, vers trois heures, Mme Pontchanin se retira comme à l'ordinaire pour faire ses prières, disait-elle, mais aussi pour dormir un peu, Suzanne, au lieu de se mettre au piano, monta dans sa chambre. Elle avait besoin de se recueillir, de regarder en elle les pensées nouvelles qui l'envahissaient impérieusement depuis quelques heures.

Les projets de Mme de Saint-Gervais comme les instances du jeune Givreuille l'avaient laissée sereine

et désintéressée. Elle avait repoussé les unes et les autres avec une tranquille indifférence et sa monotone tristesse n'en avait point été troublée. Aujourd'hui, les réflexions du colonel, écoutées jadis par pure déférence, lui revenaient à l'esprit, prenaient une valeur qu'elle n'avait point encore soupçonnée. Au fond de l'âme, quelque chose lui disait qu'elle ne pourrait pas, qu'elle ne devait pas vivre ainsi toute une vie dans le regret et l'inertie; que ferait-elle le jour, peut-être prochain, où elle n'aurait plus pour but et pour appui les chers vieillards qui l'avaient élevée? Il faudrait vivre pourtant, — on ne meurt pas de chagrin, — vivre seule dans la détresse toujours croissante de son abandon, de son inutilité, puisque, pour jamais, elle avait perdu l'espoir de forcer le cœur de Jacques.

Pourtant, ce n'étaient point ces pensées raisonnables qui la jetaient dans un tel trouble. Tout au fond d'elle-même, au plus intime de son ardent amour, s'agitait confusément un sentiment d'expiation. Jacques avait tué, Jacques avait semé la désolation et la mort; il avait enlevé une mère à ses enfants. Dans la chère solidarité qu'elle voulait entre eux, ne devait-elle point, à l'autre bout du monde, payer en joie leur dette de douleur, ranimer un foyer puisqu'il en avait détruit; elle serait bonne, douce, dévouée, autant qu'il avait été inconsciemment cruel. Ce serait l'aimer encore, ce serait vivre pour lui que de donner sa vie aux orphelines.

Elle pourrait sans remords lui garder son amour. M. Lucquier ne lui demandait ni son cœur, ni ses pensées; jamais elle n'eût pu épouser un autre homme, jamais elle n'eût accepté une tendresse qu'elle était pour toujours incapable de rendre; triste, morte à elle-même, elle ne pouvait que se dévouer, donner ses heures, ses actes et sa pitié. On ne lui demandait pas davantage, pourquoi eût-elle refusé si, pour ce don d'elle-même, Dieu, un jour, devait bénir Jacques, si, de sa vie décolorée, de ses rêves brisés, de ses espoirs éteints un peu de joie pouvait encore naître pour d'autres?...

Pourtant, si Jacques avait voulu! S'il avait dit un mot d'espoir! Mais non, il ne l'aimait pas, il ne l'aimerait jamais! Il était parti insensible à ses larmes et à ses prières, sans un regret, sans un remords; il partirait encore, volontairement aveugle et sourd.

Un pas ferme et pesant résonna dans l'escalier:

— Es-tu chez toi, Suzanne? questionna le colonel.

La jeune fille ouvrit sa porte, essuyant ses yeux d'un geste rapide.

— Je venais te demander si tu as des commissions pour Château-Rouge. Je vais porter ta réponse à ce brave Lucquier. Inutile de le faire languir. Je tâcherai de raisonner les petites, du moins Lina, pour t'éviter une scène de larmes. C'est bien ton avis, n'est-ce pas ?

Suzanne resta silencieuse, hésitante et sans force devant les mots décisifs qui rejetteraient à jamais dans l'impossible son rêve mort, mais toujours cher.

Une immense pitié emplissait le cœur du colonel, pour cette enfant que, depuis trois ans, il voyait silencieusement souffrir, et souffrir par son fils.

— Veux-tu que j'attende à demain ? demanda-t-il avec bonté. Es-tu souffrante, ma petite Suzanne ? tu es si pâle et si troublée.

— Non, je ne suis pas malade, dit-elle avec effort. Mais vous allez être bien étonné, j'ai changé d'avis depuis ce matin... je crois que je voudrais épouser M. Lucquier.

Le colonel réprima un geste de surprise pour ne point augmenter l'embarras de Suzanne. Précaution inutile : l'angoisse de la jeune fille était trop profonde pour qu'elle pût ressentir un autre sentiment.

— Oui, continua-t-elle, la voix brisée ; j'ai beaucoup réfléchi, je crois vraiment que c'est ma voie. Je ne vous quitterai pas, je viendrai tous les jours à Martigny et, en même temps, je pourrai être utile à ces enfants.

— Tu es bonne, Suzanne, mais je dois te mettre en garde contre ton bon cœur. Tu penses à nous, tu penses à Lina, tu ne penses pas à toi, et, dans un mariage, c'est à *soi* surtout qu'il faut penser. Ecoute-moi, ajouta-t-il, arrêtant un geste de Suzanne, il ne faut pas se marier par dévouement, c'est une chose trop grave de se lier pour toute la vie, de murer le passé, de fermer l'avenir. Réfléchis bien, ma chère petite fille, ta pitié pour Lina ne doit pas t'entraîner... non plus que ton filial dévouement pour nous. Je n'ai pas besoin de te dire que tu es notre joie et notre consolation ; mais je veux que tu saches bien qu'avant toute chose nous plaçons ton bonheur et que ta chère présence même nous serait une souffrance si nous te sentions malheureuse. En ce moment, tu es encore affaiblie par la maladie et, par le fait même, triste, découragée ; notre intérieur n'est ni bien gai, ni bien réconfortant pour toi, chère enfant ; mais il ne faut pas perdre confiance, tu as repoussé les propositions de M. Givreuille et d'Hubert de Maxelles, je n'ai pas insisté puisqu'ils ne te plaisaient point ; d'autres occasions, que nous ne prévoyons pas

peuvent se présenter qui t'offriront une vie plus personnelle et plus heureuse, un mari plus jeune, plus gai, plus...

Suzanne l'interrompt :

— C'est précisément ce que je ne veux pas, mon oncle : je ne pourrai jamais me faire à une vie brillante et gaie ; je n'ai pas l'âme joyeuse, dit-elle avec un petit sourire douloureux, cela vient sans doute de ma maladie qui m'a transformée et vieillie, ajouta-t-elle comme une excuse : un mari jeune et plein d'entrain me serait intolérable, et je souffrirais de le rendre malheureux. J'aime la vie lente et calme de notre paisible montagne ; j'aime avoir du temps à perdre pour regarder le ciel et les nuages ; j'aime les heures silencieuses. La vie mondaine des Montveillon ou des d'Arvennes me ferait horreur : elle serait au-dessus de mes forces.

— Tu l'aimais pourtant, il y a trois ans, objecta le colonel.

— Ah ! oui, acquiesça-t-elle, pendant un mois, avec Jacques ! C'est vrai, je m'étais amusée... Mes goûts ont changé depuis. Je vous le dis, mon cher oncle, j'ai vieilli, je ne puis plus sentir comme autrefois, il ne faut pas m'en vouloir !

Il y avait tant d'angoisse dans son sourire, une si poignante détresse dans ses doux yeux humides que le colonel n'osa plus insister. Qu'aurait-il pu lui dire, du reste, quel encouragement lui donner, quel espoir faire luire à son cœur désolé, quand jamais il n'avait pu obtenir de Jacques le moindre engagement ? Pouvait-il la faire attendre des années encore, consumer sa jeunesse dans de vaines et cruelles espérances ? Ce triste mariage lui-même ne valait-il pas mieux pour la jeune fille ? Pendant trois ans, elle s'était vainement gardée pour Jacques, et Jacques, insensible et distrait, n'avait point voulu du trésor qui s'offrait à lui. Pouvait-il, lui, le père, prolonger encore pour Suzanne cet inutile supplice d'un amour dédaigné et ne valait-il pas mieux en finir, plonger résolument la jeune fille en plein devoir austère et absorbant ?

— Ma chère petite, je ne veux que ton bonheur, si tu crois le trouver ici...

— Je crois que c'est ma destinée, reprit Suzanne la voix affirmée. Il faut donc la suivre. Les avantages apparents d'autres unions seraient des inconvénients à mes yeux, tandis qu'à celle-ci j'en trouve d'exceptionnels. Je ne vous quitte presque pas d'abord, je change à peine ma vie... et puis d'autres encore...

— Pourtant, mon enfant, répliqua M. Pontchanin

vaguement inquiet, tu comprends que le mariage, quel qu'il soit, entraîne des devoirs graves et constants, auxquels une honnête femme ne peut jamais tenter de se soustraire. Tu sais qu'en épousant M. Lucquier, ce n'est pas seulement à Lina et à ses sœurs que tu donneras ta vie et ton dévouement, c'est avant tout et surtout à ton mari.

— Oui, je le sais, murmura la jeune fille ; mais c'est pour Lina qu'il désire m'épouser, c'est pour elle, plus que pour lui, qu'il souhaite ma présence et mes soins.

— Oui, oui, cependant ne t'y trompe pas, il les voudra aussi pour lui, insista-t-il.

— Je ne les lui refuserai pas, dit simplement Suzanne.

— Enfin, conclut le colonel à demi tranquilisé, réfléchis encore ; je n'irai que demain à Château-Rouge ; réservons au moins cette nuit pour mûrir ta décision. Si demain elle n'a pas changé, tu me le diras, et alors je porterai ta réponse à M. Lucquier, mais je n'agirai pas sans que tu me reparles. Que cette conversation ne t'engage donc nullement envers toi-même. Il y a tant d'aspects à une même question qu'il est naturel de n'en point tirer toujours la même conclusion.

Il se leva, serra Suzanne dans ses bras et posa sur ses cheveux un long baiser paternel.

— Que Dieu t'éclaire, ma chère fille, et te conduise où il te veut, pour ton bonheur et pour ton bien !

Il sortit et Suzanne, frémissante, se jeta à genoux.

— Non, pas pour mon bonheur, supplia-t-elle dans un élan de ferveur désespérée, mais pour le bonheur et pour le bien de Jacques ! C'est pour lui, pour lui seul, ô mon Dieu ! que, dans ce mariage, je sacrifie ma vie...

## III

Bien qu'elle eût largement contribué à exalter le mysticisme ardent et tendre qui pesait aujourd'hui d'un si grand poids sur la destinée de Suzanne, Mme Pontchanin ne connaissait pas l'âme de son enfant.

Elle n'avait point vu grandir et se développer insensiblement sa personnalité.

Pour elle, Suzanne restait toujours la fillette docile et confiante des premières années ; parce qu'elle était demeurée la maîtresse de ses actes, elle se croyait aussi maîtresse de ses pensées. Il ne lui venait pas à l'esprit que Suzanne, si douce et si soumise, pût avoir un jugement propre, une volonté personnelle. Elle ne s'était jamais demandé quelle conception de la vie hantait ce jeune cerveau, quels désirs, quels espoirs peut-être habitaient ce cœur de vingt-trois ans.

Une seule chose lui paraissait certaine, dominant et réglant toutes les autres : Suzanne aimait Jacques, — comment eût-il pu en être autrement ? — et consacrait sa vie à ce culte idéal. A travers le refus péremptoire opposé à Georges Givreuille, Mme Pontchanin avait clairement vu un aveu et un engagement. Dans son aveugle tendresse maternelle, elle admettait très bien que Suzanne emplît son existence entière de cet amour sans réponse.

D'ailleurs, quel homme était comparable à Jacques ? et comment, après avoir connu le brillant officier, après lui avoir donné son cœur, pourrait-on jamais le reprendre ?

Aussi, sa surprise fut-elle très proche de l'indignation lorsque le colonel lui parla des nouveaux projets de Suzanne. Si le mot de trahison ne franchit pas ses lèvres, il effleura son esprit et tout son attendrissement alla vers son grand fils si lâchement abandonné. Peu à peu, cependant, une plus juste vision des choses lui vint, en écoutant parler le colonel. Son indignation tomba, mais non son étonnement.

La résolution de Suzanne lui paraissait inexplicable, déroutante, un véritable acte de folie. Si encore elle avait accepté Georges Givreuille, c'eût été compréhensible. Il était jeune, « bien de sa personne », très riche, très amoureux ! Et Suzanne avait passé, sans détourner la tête pour voir ce qu'elle repoussait. De

même pour Hubert de Maxelles, jeune aussi, moins riche, mais avec un beau nom, une brillante position... Elle avait répondu un *non* indifférent... Et c'était pour aboutir à ce mariage insensé et déplorable! Non, vraiment, cela n'avait pas le sens commun...

— Mais que fera-t-elle, mon ami, que fera-t-elle de sa vie entière enfermée à Château-Rouge, entre une enfant malade et un mari désenchanté? s'écria Mme Pontchanin avec une véhémence inaccoutumée. Nous ne devons pas lui laisser commettre une pareille sottise!

— Et quelui offrirons-nous? répliqua tristement le colonel. La vie de Martigny remplira-t-elle son existence mieux que celle de Château-Rouge? Nous avons fait un beau rêve; est-ce la faute de Suzanne s'il ne s'est point réalisé, et pouvons-nous exiger qu'elle y soit éternellement fidèle? Non, mieux vaut, au contraire, qu'elle réagisse et cherche un intérêt nouveau. Peut-être, j'y songeais tout à l'heure en l'écoutant, l'avons-nous mal préparée à la vie... elle ne connaît que notre existence, à nous, notre vie triste et désabusée. Nous n'avons pas développé son énergie, sa vigueur physique et morale. Jeune, elle a toujours vécu dans l'ombre de notre passé, de nos souvenirs et, à présent, elle ne peut pas, elle me l'a dit, regarder en face la pleine vie ardente avec ses grandes joies et ses grandes douleurs. Ce qui la tente, à Château-Rouge, c'est précisément d'y continuer notre vie lente et monotone, vide d'action, pleine de rêves. Elle se trompe. Heureusement, sous une apparence uniforme, son existence là-bas serait toute différente de celle-ci. Les mille devoirs quotidiens rempliraient ses journées, je me fie, pour cela, aux trois enfants. Maintenant, quel mari Lucquier serait-il pour elle? Très bon, je n'en doute pas, très reconnaissant...

— Il n'aurait, j'en suis sûre, aucun autre sentiment plus vif, affirma Mme Pontchanin.

— Suzanne s'en rend compte et ne désire rien de plus.

— Tristes conditions pour se marier.

— Je l'ai pensé comme vous, mon amie. Mais, en conscience, je ne puis contrarier Suzanne. Elle n'est pas une enfant capricieuse et étourdie, elle est ignorante de la vie, parfois romanesque et chimérique; pourtant elle raisonne sa résolution, et peut-être voit-elle juste quand elle découvre là sa destinée. Je lui ai demandé de réfléchir encore. Nous pouvons lui faire ajourner sa décision. Nous ne devons pas la combattre.

Un peu à contre-cœur, Mme Pontchanin se rangea à l'opinion de son mari, et il fut convenu qu'on demanderait à Suzanne huit jours de réflexion, pendant lesquels le colonel alla lui-même à Dijon recueillir sur place des renseignements précis. Ils confirmèrent, avec quelques détails, ce qu'il savait déjà.

René Lucquier était le fils d'un riche notaire de Dijon. Orphelin de père à douze ans, il avait été élevé par sa mère, une maîtresse femme, intelligente et volontaire, qui avait conservé la haute main sur l'étude et mené à la baguette tout son personnel. Bien que René eût un goût prononcé pour les arts et la littérature, et une insurmontable aversion pour le papier timbré, les actes et la procédure, Mme Lucquier n'avait admis ni protestations ni faux-fuyants, et s'était crue la meilleure des mères le jour où, bon gré mal gré, elle avait intronisé son fils dans le cabinet paternel. Las et découragé de ses luttes impuissantes, convaincu désormais de l'inutilité de toute résistance, René s'était courbé, résigné, sous cette implacable volonté maternelle. Il conformait docilement ses actes extérieurs aux ordres impérieux de Mme Lucquier, allait, venait, agissait avec une enfantine obéissance qui le faisait citer à Dijon, non sans quelque ironie, comme le meilleur des fils. Mais son âme s'évadait de cette étroite contrainte, il restait, malgré tout, le rêveur, l'artiste, le poète, et, de tous ces dons refoulés jalousement, naissait en lui une timidité inquiète et douloureuse.

A vingt-quatre ans, sa mère lui avait fait épouser une des plus jolies filles de Dijon, Mlle Louise Le Mortier. Elle n'avait pas une dot en rapport avec la grosse fortune de René, mais Mme Lucquier avait, avant tout, recherché pour son fils dont elle déplorait, en l'exploitant, la faiblesse de caractère, une femme énergique et tenace qui fût capable, — elle-même disparaissant, — de conduire le ménage d'une main ferme.

Elle s'était d'ailleurs singulièrement trompée en croyant se donner en Louise un auxiliaire et un successeur. A peine mariée depuis deux ans, la jeune femme, à qui ne suffisaient plus les succès de province, exigea que son mari se présentât à la députation. Il fut élu, et, pendant huit ans, vécut à Paris la plus triste partie de son existence. Également incapable de résister à sa femme et de s'aveugler sur l'abîme où elle les entraînait, il assista, impuissant, à la perte lente de sa fortune et à celle autrement cruelle de la santé de Lina.

Tardivement, la mère de René avait reconnu son

erreur et cherché à la réparer. Avec son énergie coutumière, elle avait voulu défendre la fortune familiale, s'emparer des enfants mal soignés et mal aimés. Mais elle s'était heurtée, cette fois, à une volonté plus raide encore que la sienne, parce qu'elle était plus déraisonnable et plus égoïste ; et, après des scènes violentes dont René avait été la pire victime, elle avait dû revenir à Dijon, à demi brouillée avec le jeune ménage. Elle était morte presque en même temps que sa belle-fille, laissant à René les trois cent mille francs qui constituaient maintenant toute sa fortune.

Le colonel n'avait eu nulle peine à recueillir ainsi entière l'histoire du père de Lina. La haute honorabilité, la puissante fortune des Lucquier et aussi la finesse élégante de René, le despotisme de sa mère, avaient fait de lui, pendant quelques années, sans même qu'il s'en doutât, l'homme le plus en vue et le plus intéressant de la vieille cité bourguignonne. Son mariage avec Mlle Le Mortier avait ruiné bien des espérances, sans pourtant lui attirer des rancunes ; et d'universelles sympathies avaient compensé à sa ruine et à ses malheurs.

Le docteur Gaspard avait donc raison en affirmant qu'il était moins coupable que malheureux et qu'il valait mieux que sa destinée.

Ce récit, en remplissant de pitié le cœur tendre de Suzanne, eût achevé de la décider s'il en eût été besoin. Mais, pendant cette semaine d'attente, où chaque jour Mme Pontchanin lui représentait les inconvénients indéniables d'un tel mariage, sa résolution n'avait cessé de s'affermir. Elle voyait dans cette abnégation, dans ce don d'elle-même, une idéale union avec l'âme de Jacques. Son mysticisme s'exaltait à cette pensée de faire reflourir sur la terre le bonheur que, là-bas, il avait détruit. La grande idée chrétienne d'échange et de réparation s'était emparée d'elle et la transportait d'une ivresse de dévouement et de sacrifice. Elle avait enfin découvert un but, un motif à son existence, et un immense soulagement lui en était venu.

A son retour, le colonel la trouva donc moins abattue que de coutume. Son pâle visage s'illuminait du rayonnement douloureux des martyrs ; un petit sourire recueilli errait sur ses lèvres. Elle paraissait calme et résolue, prête à accomplir ce qu'elle avait décidé. Même, en apprenant les tristesses de M. Lucquier, elle sentit croître pour lui sa sympathie.

— C'est bien décidément ce qu'il me faut, dit-elle

à son oncle, et j'espère qu'avec moi, au moins, il ne sera pas malheureux.

Bien qu'un peu étonné de ne recevoir aucune réponse officielle à sa demande, M. Lucquier n'avait point osé en réclamer. Il avait accepté, sans objection, le prétexte d'une indisposition quelconque empêchant, pour quelques jours, Suzanne d'aller à Château-Rouge. Dans sa défiance naturelle, il redoutait vaguement que sa demande n'eût été jugée présomptueuse et déplacée et ne le privât, lui et ses filles, de la chère amitié qui faisait tout leur bonheur.

Aussi eut-il un grand battement de cœur quand, un soir, la voix de Georgette cria dans l'escalier :

— Papa, venez vite, voici Suzie et le colonel.

Il se pencha à la fenêtre.

Mme Pontchanin aussi accompagnait la jeune fille. C'était une visite solennelle qui émotionnait profondément M. Lucquier, sans rien lui présager de bon ; on ne vient pas ainsi apporter en famille une réponse favorable ; c'était sans doute par bonté d'âme, pour lui témoigner que rien ne serait changé entre eux, qu'affectant d'oublier sa maladroitement demandée, les châtelains de Martigny venaient ensemble lui faire une visite de bon voisinage.

Il descendit au salon et tout de suite il vit Suzanne entourée des enfants comme ce premier soir d'hiver où elle lui était apparue, douce et triste déjà, et pourtant souriante, le doigt levé, disant : « Georgette vole !... » Son cœur se serra... Ce ne serait donc jamais pour lui le bonheur !

Il s'avança vers Mme Pontchanin. Mais le colonel, brusquant la situation, coupa court à d'embarrassants préambules.

— Mon cher ami, dit-il en lui tendant la main, nous vous amenons une maman pour vos petites filles...

Un cri de joie traversa la pièce, et Lina, d'un bond, fut au cou de sa grande amie.

— Oh ! peu m'importe d'être malade maintenant ; je vous ai, je vous aurai toujours, ma bien-aimée Suzie, murmurait-elle au milieu de ses baisers.

Georgette et Annie s'associaient à cette joie sans très bien la comprendre.

Un éclair de bonheur avait soudain transfiguré M. Lucquier, effaçant le pli désabusé des lèvres, les fines petites rides, rayonnant au fond des yeux bleus. Il ne trouvait rien à répondre, immobile et gauche, comme frappé de stupeur par cette félicité imprévue qui, enfin, venait à lui.

— Merci, merci, répondit-il s'adressant tour à tour au colonel et à Mme Pontchanin sans oser regarder Suzanne. Vous voyez, je suis sans paroles, je n'aurais jamais osé espérer...

Il s'approcha pourtant de la jeune fille, et baisant la petite main qu'elle lui tendait :

— Mademoiselle, comment jamais vous témoigner ma reconnaissance ?...

— En étant heureux, vous et les petites, répondit-elle avec un grave sourire.

Déjà s'éteignait le grand feu de joie qui flambait au cœur de René Lucquier : de son bonheur à elle, elle n'avait point parlé.

## IV

Ce fut un *tolle* général lorsque, dans le petit cercle jurassien, on apprit le mariage de Suzanne. On refusa d'abord d'y croire, mais comment douter quand le colonel lui-même annonçait la nouvelle ? Mme d'Arvennes accourut avec ses filles, indignée et curieuse, ne pouvant admettre une aussi inconcevable mésalliance que n'excusaient ni la fortune, ni la situation, ni la séduction personnelle du prétendant. Elle ne cachait pas sa consternation et donnait à ses félicitations les allures discrètes et plaintives des plus douloureuses condoléances. Scandalisées et surprises, Marguerite et Jeanne n'adressaient à leur amie que des paroles contraintes, un peu pincées, sur le ton de personnes qui ne comprennent pas et ne peuvent comprendre des décisions tellement en dehors des usages et des convenances.

Mme Montveillon, avertie par Marguerite, lui répondit courrier par courrier, six pages indignées. Quant à la baronne de Saint-Gervais, elle voulut absolument entretenir Suzanne seule à seule pour lui faire toucher du doigt la folie d'un tel mariage. Il fallait que cette enfant eût perdu la raison pour préférer ce fils de tabellion, ce veuf ruiné, à son neveu à elle, au séduisant Hubert de Maxelles...

— Comment peux-tu épouser un homme qui n'est ni de ton monde, ni de ton âge, ni de ta situation ? protestait-elle avec véhémence.

— Mais si, répliquait calmement Suzanne, il est tout à fait de ma situation. Nous avons les mêmes goûts paisibles, je ne changerai, en somme, ni de vie, ni d'affections. Aucun mariage n'eût pu être mieux assorti, au contraire.

— C'est de la folie... de la folie, répétait la vieille dame très excitée. Mlle de Chagny épouser un vieux notaire ruiné ! Il est inouï que ton oncle te laisse commettre une pareille insanité.

— Mon oncle comprend ce qui me convient : j'aurais été très malheureuse avec M. Givreuille et même avec votre neveu.

— Qu'en sais-tu ? C'eût été en tout cas une union fort convenable. Même en épousant le jeune Givreuille, tu eusses trouvé, dans son énorme fortune,

quelque excuse à ta mésalliance... Mais épouser M. Lucquier, non, vraiment, Suzanne, c'est inqualifiable.

La jeune fille se redressa.

— Je préfère cependant n'avoir pas, pour ma défense, cette excuse d'argent que vous eussiez admise.

Devant l'inébranlable fermeté de Suzanne, il avait bien fallu se rendre. Seul, le curé l'avait hautement approuvée, se félicitant de ne point perdre une si précieuse et dévouée paroissienne, qui catéchisait les enfants, visitait les malades, chantait au mois de Marie et lui était, en maintes circonstances, plus utile qu'un vicaire, déclarait-il en souriant. Il se réjouissait surtout du grand bonheur que serait pour les petites orphelines la constante présence de Suzanne. Quant au docteur Gaspard, il avait félicité la fiancée et s'était abstenu de toute réflexion.

Bien qu'on ne fût qu'à la fin de juin, le mariage avait été fixé par Suzanne au mois d'octobre. Sans l'avouer, elle tenait à connaître l'impression de Jacques avant de se lier irrévocablement. M. et Mme Pontchanin trouvaient ce délai un peu éloigné, mais ils n'insistèrent pas devant sa répugnance à presser le mariage.

Le premier moment d'émoi passé, René Lucquier avait repris sa politesse froide et courtoise. Deux ou trois fois par semaine, il venait à Martigny, tantôt seul, tantôt accompagné de ses filles. Il avait offert à Suzanne une bague ancienne fort belle qui avait un peu modifié à son égard l'opinion des d'Arvennes.

Elles venaient souvent à Martigny, curieuses d'observer les fiancés, de respirer cette atmosphère d'agitation et de joie qu'elles brûlaient de connaître un jour personnellement. Mais elles furent bien déçues dans leur romanesque attente. Elles ne purent découvrir aucun trouble, aucune contrainte, aucun empressement spécial entre Suzanne et M. Lucquier. Rien ne semblait changé dans l'amicale et correcte cordialité de leurs rapports passés. Ni l'un ni l'autre ne recherchaient les tête-à-tête. De temps en temps, le père de Lina apportait à sa fiancée une gerbe de roses blanches; elle le remerciait simplement et disposait les fleurs dans les vases du salon.

— C'est à n'y rien comprendre, disait Marguerite à sa sœur, ils n'ont pas même l'air de s'aimer.

Mme Pontchanin s'occupait du trousseau. Le colonel préparait le contrat. Sans être riche, le ménage pourrait aisément se tirer d'affaire, la vie simple

de Château-Rouge n'exigeant pas de gros revenus. Suzanne apportait une petite dot. Comme cadeau de mariage, son oncle lui offrait ses frais d'installation, frais légers à la vérité, car les quelques bijoux qu'elle avait hérités de sa mère suffisaient amplement à ses besoins. Elle possédait aussi des meubles de famille précieusement conservés qui prirent un jour le chemin de Château-Rouge. M. Lucquier lui avait fait visiter la grande demeure en partie délabrée, la priant de choisir son appartement, de décider elle-même les réparations à faire, les aménagements à combiner. Suzanne avait demandé une chambre voisine de l'appartement des enfants, et, ce seul désir exprimé, s'en était remise, pour tout le reste, au goût de son fiancé.

— Vous vous y entendez sûrement mieux que moi, avait-elle dit ; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire de trop belles choses ; je suis une personne simple qui ne tient pas au luxe.

En dépit de cette recommandation, M. Lucquier avait créé pour Suzanne un nid délicieux. Dans un petit salon, il avait rassemblé tous les meubles venus de Martigny, lui préparant ainsi un centre de souvenirs. Mais il avait voulu lui offrir au moins sa chambre de jeune femme. Ne reculant devant aucune difficulté, il avait fait élargir les fenêtres, ouvrir des portes, exhausser le plafond à poutrelles ; il avait choisi les tentures de satin vert pâle où couraient de grands chrysanthèmes roses, découvert les meubles vieillots, appelé de Lyon peintres et tapissiers. Lina suivait avec ravissement tous ces préparatifs. Rien ne lui paraissait assez beau pour fêter Suzanne. Chaque soir, elle rayait un jour sur son petit calendrier, et certes, plus impatiemment que personne, elle désirait le mariage.

A mesure que les mois s'écoulaient, un énervement gagnait Suzanne. De jour en jour, elle attendait la lettre de Jacques répondant à l'annonce de son mariage. S'il allait protester, pourtant ; s'il allait réclamer pour lui ce cœur jusqu'ici dédaigné ? Si invraisemblable que fût cette supposition, elle bouleversait la jeune fille. Deux fois déjà, elle avait fait retarder la date fixée par elle. Elle ne pouvait sans explications plus plausibles l'ajourner de nouveau.

Le courrier tant attendu arriva enfin.

Suzanne, pâle d'émotion, les lèvres serrées, déplia en tremblant la feuille que lui tendait sa tante. Jacques, affectueux et gai, racontait son existence, ses déplacements, mille détails émouvants et humoristiques. Il réclamait des nouvelles et des anecdotes,

parlait même de Lina, mais du mariage, pas un mot. Evidemment, il n'en savait rien encore.

Une immense déception accabla la jeune fille. Il était trop tard, maintenant, pour reculer, pour attendre encore... Attendre quoi, du reste ? Le souhait de bonheur banal et tranquille qui, seul, lui arriverait un mois plus tard des bords de l'Oubanghi.

Qu'importait, après tout, cette déconvenue ! Quelle espérance inavouée se glissait sous sa résolution de courageux sacrifice ? Jacques ne l'aimait pas d'amour, il l'avait cent fois dit et prouvé. Mieux valait, résolument et sans tarder, embrasser la vie qu'elle choisissait en pensant à lui. Ce soir-là, avec une ferveur nouvelle, les yeux fixés sur la photographie de l'absent, elle répéta sa prière quotidienne :

— Mon Dieu, je vous donne ma vie pour le bonheur de Jacques. Que le bien que je pourrai faire retombe sur lui en bénédictions.

A quelques jours de là, toute blanche sous son voile, Suzanne, au bras du colonel, entra dans la vieille église, et, solennellement, engageait sa vie à René Lucquier. Mais, tout bas, elle envoyait son souvenir au lointain officier qui n'avait pas voulu du bonheur auprès d'elle.

## V

Dans sa jolie chambre fleurie où brillait un feu clair, Suzanne, un peu lasse, rêvait, étendue sur la chaise longue. Depuis deux jours, Annie était malade ; une petite fièvre éruptive sans importance, disait le docteur Gaspard, et qui ne demandait qu'à suivre son cours normal. Mais Annie était difficile : elle ne voulait, ni jour ni nuit, quitter sa chère maman Suzie. Aussi la jeune femme avait fait glisser chez elle le petit lit blanc, et, s'enfermant avec la fillette, s'occupait uniquement à préparer des tisanes et à raconter des histoires. Enfin, vers cinq heures, l'enfant s'était endormie, et Suzanne, qui ne s'était guère reposée les nuits précédentes, cédant à la fatigue, commençait à s'engourdir, lorsque, ouvrant doucement la porte, René entra.

D'un geste vif, elle fut sur pieds.

— Qu'est-il arrivé, mon ami ? vous ne deviez pas commettre l'imprudencence d'entrer dans cette chambre. Sortez vite, s'écria-t-elle.

— Non, je ne sortirai plus, répliqua René d'un ton joyeux et résolu. Il était inadmissible que vous restiez ainsi seule à soigner Annie. Je viens vous aider, sinon vous remplacer.

— Pour porter ensuite la contagion à Lina, vous n'y songez pas !

— J'y songe très bien, au contraire ; aussi, acceptant l'invitation de votre oncle, je viens d'envoyer nos filles à Martigny. Elles y seront parfaitement bien, et... vous ne me renverrez plus ; ces deux jours ont dû vous être longs et pénibles, ma chère Suzanne. Laissez-moi vous relayer, allez prendre l'air. Que deviendrais-je, que deviendrions-nous tous, si vous étiez malade ? Vous devez être bien fatiguée.

— Non, je vous assure. Annie n'est pas exigeante ; pourvu que je lui raconte des histoires, elle est d'une admirable docilité, boit toutes les tisanes et reste très tranquille dans son lit.

— Soignée par vous, elle n'est pas bien à plaindre, murmura René.

Comme Suzanne ne répondait pas, il fit quelques pas dans la chambre, jeta une bûche dans la cheminée, tira les rideaux, car il faisait nuit, mainte-

nant, et, roulant la chaise longue auprès du feu, voulut aider Suzanne à s'y étendre.

— Je suis bien égoïste, dit-il, en glissant un coussin sous la tête de la jeune femme; je devrais vous renvoyer, et je vous garde dans cette chambre que vous ne quittez pas depuis quarante-huit heures.

— Mais il ne me tarde nullement d'en sortir, répondit Suzanne, surtout puisque je sais Lina et Georgette à Martigny. Étaient-elles contentes de partir? Lina ne souffrait-elle pas?

La petite infirme était devenue la grande préoccupation de Suzanne; c'était d'elle presque uniquement qu'elle s'entretenait avec René lorsqu'ils se trouvaient tous deux seuls. Et si le père était profondément touché de la grande affection vouée à sa fille préférée, le mari souffrait en silence de n'avoir point encore su pénétrer dans le cœur fermé de Suzanne.

Très discret, toujours maître de lui, constamment poursuivi par la crainte d'être importun, il se bornait à témoigner, en toute circonstance, à sa jeune femme, une déférence et une reconnaissance qui se traduisaient par les soins les plus attentifs. Il s'efforçait de prévenir ses moindres désirs, et, dès le premier jour, lui avait sacrifié ses plus légitimes préférences.

Dans la désespérante froideur des fiançailles, il comptait sur le tête-à-tête forcé du voyage de noces, si court fût-il, pour gagner la confiance de Suzanne, franchir cette limite de sympathie banale où elle le maintenait en souriant et qui lui était si cruelle. Il se reprochait amèrement de n'avoir pas osé montrer son amour, ce grand sentiment d'adoration reconnaissante et passionnée qui, dès la première rencontre, avait galvanisé son cœur. Habitué depuis trop longtemps à emprisonner son âme, rien n'avait trahi son cher secret. Suzanne ne le soupçonnait pas; le soupçonnerait-elle jamais?

En l'étudiant, René avait compris l'incurable indifférence dont était faite sa bonté. Sans tout à fait deviner la vérité, il sentait bien qu'elle était loin de lui, et que le meilleur d'elle-même ne s'était point donné. Il maudissait la sotte fausse honte qui lui avait fait, en quelque sorte, renier son propre cœur et abriter derrière sa sollicitude pour ses filles, un sentiment autrement ardent et personnel. Il était bien tard maintenant pour dissiper le cruel malentendu. Suzanne l'avait pris au mot; elle était pour Lina et ses sœurs une mère parfaite, trop parfaite même et trop dévouée, puisque, le jour même du

mariage, il avait suffi d'un léger accident arrivé à Georgette pour lui faire ajourner le voyage projeté.

— Ce sera pour un peu plus tard, il vaut mieux ne pas quitter les enfants en ce moment; elles sont si excitées et si étourdies que nous ne serions pas tranquilles loin d'elles, avait-elle déclaré calmement, convaincue que, pas plus qu'elle, René ne tenait à s'isoler.

Et il n'avait point osé protester. Sans fracas, comme s'il en avait toujours été ainsi, il avait emmené Suzanne et les petites, et tout de suite la vie nouvelle avait commencé, simple, calme, régulière. Suzanne s'occupait de la maison, des enfants; chaque jour, elle allait à Martigny; René avait espéré, en la conduisant lui-même, se réserver au moins ces courts moments de tête-à-tête; mais, presque toujours, les enfants demandaient à les accompagner, et jamais Suzanne ne semblait trouver leur présence importune. N'était-ce point pour elles qu'elle s'était mariée?

Toujours douce et souriante, elle désespérait René par sa perfection même. Impeccable et indifférente, sans un caprice ni un désir, elle le faisait parfois songer avec envie aux femmes dont le despotisme et les emportements l'avaient jadis tant fait souffrir.

A Suzanne, il eût sacrifié avec ivresse ses goûts, sa fortune et sa vie, et elle ne lui demandait même pas son cœur, elle ne voyait pas son amour. Il eût préféré de la haine à cette implacable sérénité, il eût du moins pu se plaindre, crier sa peine et sa passion. Mais

*Elle allait son chemin, distraite, sans entendre  
Le murmure d'amour élevé sous ses pas.*

Ainsi qu'elle se l'était juré, toute sa vie appartenait à ses nouveaux devoirs, mais l'intime de son cœur était toujours à Jacques.

Dans la jolie chambre élégante et claire préparée avec tant d'amour par René, elle avait suspendu les portraits des êtres chers, son père, sa mère, le colonel, Mme Pontchanin; et, sur son bureau, dans un cadre de vieil argent, la photographie du jeune officier en uniforme, le képi sur la tête, le petit ruban rouge sur la poitrine. Très rarement elle parlait de lui à son mari qui le connaissait peu, mais à Martigny c'était toujours le sujet cher entre tous, et, pas un jour, Mme Pontchanin n'eût omis de s'y attarder complaisamment avec Suzanne.

Un mois environ après son mariage, elle avait reçu une courte lettre de son cousin. Bien des fois elle l'avait relue, scrutant chaque mot, étudiant, interprétant, discutant en elle-même à perte de vue sur le sens caché des phrases banales. En termes brefs, Jacques la félicitait de son mariage et lui adressait ses souhaits de bonheur.

« Du moment, disait-il, que ton choix s'est fixé sur M. Lucquier, c'est que tu le crois seul capable de te rendre heureuse; tu es assurément le meilleur juge à cet égard. Pour tardifs que soient mes vœux, je te prie de les croire bien ardents et de les partager avec lui. C'est un grand bonheur pour mes parents de ne point te perdre et une douce sécurité pour moi de te sentir toujours près d'eux. »

Evidemment il accueillait sans enthousiasme le fait accompli, mais quels motifs inspiraient ce blâme silencieux, et très clair cependant? Trouvait-il simplement, comme Mme de Saint-Gervais, les d'Arvennes et les Montveillon, qu'elle était absurde en préférant René aux brillants partis repoussés l'année précédente? Ce devait être cela, car pas un cri du cœur ne trahissait une souffrance intime. C'était en frère, non en amoureux, qu'il regrettait son mariage. M. et Mme Pontchanin s'étaient montrés à ce sujet d'une extrême réserve; le colonel avait lu à Suzanne une longue lettre de l'officier et ne la lui avait point confiée; il n'avait même pas dissimulé qu'il ne la lisait pas tout entière, supprimant sans doute les passages qui concernaient la jeune femme. Si vive que fût sa curiosité, elle n'avait pas osé les réclamer.

Plusieurs jours après seulement, Mme Pontchanin laissa échapper la phrase attendue :

— Oui, Jacques a été étonné de ta décision, il croyait que tu ne voulais pas te marier. Ce sont tes refus de l'année passée qui lui avaient donné cette conviction. Le fait est qu'à première vue Georges Givreuille ou le jeune Maxelles semblaient devoir mieux te convenir! Mais ce n'est pas moi, ma chère fille, ajouta-t-elle vivement, regrettant déjà sa phrase inopportune, qui me plaindrai de ton choix! Pour nous personnellement, aucun ne pouvait être aussi doux, car nous ne t'avons pas perdue. René est bien bon de te laisser venir chaque jour, et nous lui en sommes, ton oncle et moi, très reconnaissants. Chère petite, ici comme à Château-Rouge, tu es la consolation et la joie. Dieu te bénira : la plus grande vertu, c'est d'adoucir le sort des autres. C'est aussi bien souvent le meilleur moyen d'être heureux.

Si elle n'était pas heureuse, Suzanne trouvait cependant une austère satisfaction à l'accomplissement des devoirs sans éclat, mais très précis, qu'elle s'était choisis. Elle avait enfin déposé le lourd fardeau de sa vie inutile; chacune de ses journées, elle s'en rendait compte, apportait maintenant un peu de joie autour d'elle, un peu de bien. Elle était, dans son cercle étroit, la dispensatrice de bonheur; trois petites vies enfantines étaient suspendues à la sienne et il lui semblait qu'à travers tous les obstacles et toutes les séparations, d'elle aussi dépendait le bonheur de Jacques. Ses tristesses et ses souffrances, ses lourdes heures de mélancolie n'étaient plus des douleurs oisives; dans le monde mystérieux des âmes, elles devenaient la rançon, le trésor, le don royal que son amour offrait à Dieu pour le vagabond.

René, il est vrai, ne tenait dans sa pensée qu'une place très secondaire, et Suzanne en éprouvait parfois comme un vague remords; mais à s'examiner de plus près, sa conscience se rassurait. Elle avait pour son mari une affection sincère, sinon ardente, et si elle reportait surtout sur les enfants ses attentions et ses soins, n'était-ce pas la meilleure façon de répondre à ce qu'il attendait d'elle? Il ne lui avait jamais parlé d'amour, et de pouvoir, sans cruauté ni ingratitude, rester maîtresse de son cœur, était pour Suzanne d'un prix inestimable. Son attachement pour son mari s'accroissait de cette liberté d'âme, elle lui était reconnaissante de ne point l'aimer plus qu'elle-même ne pouvait le faire. Aussi leurs relations lui semblaient-elles cordiales, aisées, très amicales: Suzanne aidait René de bonne grâce dans ses efforts d'aménagement et d'amélioration; elle s'intéressait à ce qui l'occupait, classement de bibliothèque ou manipulations photographiques; elle lui tenait fidèle compagnie dans les longues soirées d'hiver, et ne se lassait jamais de rêver avec lui l'impossible guérison de Lina.

Ainsi s'écoulèrent les premiers mois de cette étrange union, sans secousse, sans grande joie, sinon pour les enfants dont la vie était transfigurée sous la douce autorité de Suzanne. Au printemps, René, inquiet pour sa jeune femme, de la monotonie de cette existence cloîtrée, avait reparlé d'un voyage en Suisse. Mais à qui confier les enfants? Mme Pontchanin se remettait mal d'une grave bronchite, le colonel avait la goutte, impossible de les charger des petites filles, et la courtée échappée tant souhaitée par René avait encore été ajournée.

Il avait alors offert à Suzanne un gentil attelage, un panier avec sa ponette qu'elle pouvait conduire elle-même. La voiture, très légère, était assez grande cependant pour contenir toute la famille. Ce cadeau imprévu avait amené un rayon dans les yeux de la jeune femme ; d'un geste spontané, qu'il ne lui connaissait pas, elle lui avait tendu la main, et souriante s'était écriée :

— Que vous êtes bon ! Vous avez deviné un désir que je ne m'avouais pas à moi-même. Mais c'est déraisonnable... il ne fallait pas...

— Je suis trop heureux de vous faire plaisir ; je voudrais tant, Suzanne, que votre vie fût douce auprès de moi.

Il parlait à voix basse, serrant toujours dans la sienne la main qu'elle lui avait donnée, troublé d'une émotion intense, le cœur prêt à laisser échapper son aveu.

Mais elle le regarda, gracieuse, calme, à peine surprise. Elle ne devina pas son angoisse et, lui tendant son front pour un baiser, répondit presque gaiment :

— Je suis enchantée, ce me sera si commode maintenant d'aller à Martigny sans déranger personne ! J'étais confuse, mon pauvre ami, de mettre si souvent votre obligeance à contribution.

Il s'éloigna, le cœur serré : non, il ne fallait rien dire... elle ne le comprendrait pas.

L'été ramena quelque diversion à Château-Rouge avec le retour des d'Arvennes et des Montveillon. Germaine Givreuille, aujourd'hui comtesse Grandyccé, reprenait avec son mari le fameux projet des chutes d'eau et en remuait tout le pays. Suzanne reçut quelques visites, accepta et rendit deux ou trois diners. Mme Montveillon chercha à l'entraîner dans son tourbillon, mais la jeune femme s'y refusa résolument et pria son mari de la soutenir dans sa résistance.

— Je déteste le monde, lui dit-elle, et à moins que vous n'y teniez, je préfère à tout, pour mon compte, cette calme vie entre vous, nos enfants et mes parents.

— Vous n'avez pas d'autres désirs, d'autres rêves, petite Suzanne ? demanda-t-il avec tendresse.

— Non, point d'autre, répondit-elle.

— Vous êtes heureuse ? questionna-t-il la voix tremblante.

Elle hésita une seconde.

— Oui, René, je suis heureuse, j'ai trouvé ici tout ce que je souhaitais, tout ce que j'espérais.

Mais aucune joie n'éclatait dans ses paroles graves,

et ses lèvres étaient si pâles que René ne se sentit plus la force de l'interroger.

La vérité lui apparaissait bien claire maintenant. Il n'avait pu vivre une année entière aux côtés de Suzanne, toute son âme avide d'amour tendue vers son âme à elle, insensible et distraite, sans entrevoir enfin l'abîme qui les séparait. Que de fois il avait surpris son regard rêveur fixé sur le portrait de Jacques ! Que de fois il l'avait vue rougir et se troubler au seul nom de l'officier ! Et ses mains trembler, et ses yeux si calmes étinceler quand arrivait une lettre d'Afrique ! Ces jours-là, elle était si différente d'elle-même ; la voix vibrante, le geste vif, transformée, rayonnante ! René, le cœur déchiré de jalousie, entrevoyait dans un éclair une Suzanne qu'il ne connaissait pas, une Suzanne frémissante et passionnée qui le bouleversait de désespoir et d'amour.

## VI

Dans la cour sablée de Château-Rouge, Suzanne, d'une main fébrile, bouclait elle-même le harnais de sa ponette, incapable d'assister inactive aux lents mouvements du jeune jardinier.

— Allez chercher le fouet, commanda-t-elle en s'élançant dans la voiture. Vous me le donnerez à travers la grille, quand je passerai vers les communs.

Déjà elle rendait les rênes, lorsque Annie apparut.

— Où allez-vous, maman Suzie ? Il ne faut pas partir. Papa vous cherche ! Georgette aussi...

— Allons, bon ! murmura Suzanne, et, jetant les rênes avec impatience, elle sauta à bas de la voiture. Reste tranquille, ma pauvre Eldor, nous ne sommes pas encore parties...

Repoussant brusquement Annie, peu habituée à un pareil accueil, elle entra dans la maison :

— Eh bien ! appela-t-elle nerveusement, Georgette, René, de quoi s'agit-il ? Pourquoi me cherchez-vous ? Est-il arrivé quelque catastrophe ?

Sa voix était brève, presque hostile, tellement éloignée de son habituelle douceur, que Georgette s'arrêta, interdite, dans l'escalier.

— Mais non, balbutia-t-elle, hésitant à avouer le futile objet de ses désirs.

René apparut à son tour.

— Vous avez à me parler ? demanda la jeune femme sans changer de ton. Annie m'a dit que vous me demandiez.

— Annie s'est trompée, répondit-il, sans paraître remarquer l'agitation de sa femme, je regrette qu'elle vous ait dérangée. Georgette me demandait un ruban pour nouer le bouquet qu'elle destine à Lina. Je vous l'avais adressée, voilà tout. Si j'avais su que vous sortiez ce matin, je lui aurais dit d'attendre... Je regrette...

— Moi aussi... je regrette... Ce n'était vraiment pas la peine... pour un ruban...

Sans achever sa phrase entrecoupée, sans un mot d'explication ni d'adieu, elle regagna vivement la voiture et disparut dans l'allée. Sans souci des brusques tournants, des côtes raides, elle allongeait à Eldor de grands coups de fouet, et le léger véhicule filait à toute allure sur la route de Martigny. Peu à peu, cependant, son irritation s'apaisait et, honteuse,

elle regretta ce mouvement de colère, le premier depuis son mariage. Qu'avait dû penser René ? Et les petites ? A quelle surexcitation mauvaise avait-elle donc cédé pour être ainsi brusque et violente ? La seule attente de Jacques la bouleversait-elle à ce point que plus rien ne subsistât en elle de ses habitudes, de ses résolutions, de ses tendresses... Car, pourtant, elle aimait son mari et ses enfants, et se reprochait amèrement cette première peine qu'elle venait de leur causer.

C'est qu'aussi ses nerfs étaient tendus à l'excès, ce matin. Depuis quelques jours, on attendait d'heure en heure, à Martigny, la bienheureuse dépêche annonçant enfin l'arrivée de Jacques. Et hier, précisément, elle n'avait pu faire à sa tante la chère visite quotidienne. Elle avait dû accompagner son mari à Pontarlier, faire avec lui quelques emplettes à l'intention de Lina, dont c'était aujourd'hui le quinzième anniversaire. Elle avait vaillamment dompté sa contrariété et son agitation : elle avait suivi son mari dans les magasins, choisi avec lui une boîte de couleurs anglaises, un album et des friandises, combiné sérieusement le menu du lendemain, car les Pontchanin, les d'Arvennes et Mme de Saint-Gervais voulaient aussi venir fêter la petite infirme.

Mais sa déception avait été grande en rentrant chez elle, le soir, de n'y trouver aucune nouvelle de Martigny. Elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit, et s'était levée de bonne heure pour courir en chercher. Dix fois elle avait été retenue : c'était la cuisinière qui se brûlait la main, il fallait d'abord la panser ; puis Georgette qui voulait des fleurs et n'osait en choisir sans permission ; puis Lina, dont le cahier était terminé ; Annie qui renversait de l'encre sur sa robe ; la femme de chambre qui demandait de l'ouvrage ; René lui-même qui réclamait son avis sur le choix des vins...

Avec de grands efforts, elle avait dominé son énervement croissant. Mais dix heures sonnaient. Si elle ne partait pas tout de suite, il faudrait attendre après déjeuner ; il faudrait même attendre jusqu'au soir que les Pontchanin apportassent eux-mêmes des nouvelles. C'était intolérable ; elle ne pouvait plus supporter cette anxiété. Se dire que peut-être Jacques était là déjà, tout près d'elle, à quelques kilomètres, que *les siens*, ceux qu'elle avait toujours aimés, se réjouissaient, émus de cette grande joie de la réunion dont elle avait sa part autrefois, et dont aujourd'hui elle était exclue...

Enfin, elle approchait. La grille était ouverte, elle enfila l'avenue de tilleuls, interrogeant la vieille façade grise, les fenêtres ouvertes qui d'instant en instant se rapprochaient.

Soudain, derrière elle, une voix jeune cria :

— Suzanne!

Elle se retourna, pâle et frémissante :

— Jacques!

Débouchant d'une allée voisine, l'officier était devant elle, hâlé, bruni, mais toujours beau et de fière allure.

— Excuse-moi, cria-t-il, en montrant Mme Pontchanin appuyée à son bras, tandis que la jeune femme, les mouvements soudain ralentis, descendait de voiture.

Ce fut le colonel qui lui tendit la main. Il sembla à Suzanne qu'il la pressait plus longuement que de coutume. Tremblante et embarrassée, elle n'osait maintenant se rapprocher de Jacques. S'embrasseraient-ils comme autrefois? N'éprouverait-il rien, lui, en retrouvant sa petite compagne devenue la femme d'un autre? D'un geste, Mme Pontchanin rendait à Jacques sa liberté. Il s'avança vivement vers Suzanne, les yeux brillants, la main tendue, et la voyant immobile et indécise, il demanda en souriant :

— Ne veux-tu plus m'embrasser?

Elle lui présenta sa joue pâle :

— Mais si, Jacques, je t'aime toujours, comme autrefois, murmura-t-elle.

Il répliqua, sans voir son émotion :

— J'y compte bien! que tu es gentille d'être venue ce matin! Précisément nous remarquions combien tu nous manquais, hier à mon arrivée! C'était triste, ta place vide! ce n'est plus tout à fait *la maison* à présent que tu n'y es plus...

— Ne nous plaignons pas, dit le colonel, elle y est très souvent, au contraire; René est un vrai fils pour nous, en nous laissant ainsi notre chère fille.

— Il va bien? Et les enfants aussi? demanda Jacques, sans chaleur.

— Oui, très bien, merci.

— Tu les verras ce soir, Jacques, dit Mme Pontchanin, je pense que Suzanne ne refusera pas ce convive imprévu. Nous dinons à Château-Rouge, expliqua-t-elle à son fils, en l'honneur des quinze ans de Lina.

La vieille dame reprit le bras de son grand fils, moins encore pour s'appuyer, que pour le garder, le tenir, avoir tout à elle ce cher vagabond qui toujours lui échappait. Elle lui parla tout bas, le contraignant

à baisser vers elle sa haute taille, à lui donner tout son regard, tout son sourire.

Mais Suzanne aussi en était avide.

— C'est ce matin que tu es arrivé, Jacques ? demanda-t-elle.

— Non, hier soir, à sept heures.

— Si je l'avais su, je t'aurais attendu à la gare, nous sommes précisément revenus de Pontarlier par le train de six heures et demie.

— Nous ne pouvions pas te prévenir, mon enfant, expliqua le colonel, la dépêche nous est arrivée après midi et tu n'étais plus chez toi.

— Si tu n'étais pas venue ce matin, ajouta Mme Pontchanin, je t'aurais envoyé un mot pour te faire prévenir que Jacques serait des vôtres ce soir.

— Pourrons-nous fêter ton troisième galon ? demanda la jeune femme à son cousin.

— Mais non, pas encore, répondit vivement Mme Pontchanin, c'est pour le 14 juillet, à la promesse formelle du général Lanson. Tu n'es pas au courant, je te raconterai cela plus tard.

Surmontant l'impression pénible qui l'envahissait, Suzanne posa encore quelques questions à Jacques. Presque toujours, avec une impatience légère, sensible cependant, Mme Pontchanin répondait pour lui, brièvement, sans détail, en femme qui sait déjà et qu'encombrent ces questions désormais sans intérêt. Elle avait tant d'autres choses à demander à Jacques, tant aussi à lui confier !

Entre la mère et le fils l'aparté recommençait. Sans s'occuper davantage de la jeune femme, ils s'engageaient les premiers dans une allée étroite, reprenant leur inspection interrompue. Alors Suzanne promena autour d'elle, sur Jacques qui ne la voyait point, sur Mme Pontchanin absorbée et heureuse, sur cette maison qui n'était plus la sienne, sur les massifs, sur les pelouses, sur les allées ensoleillées qu'elle traversait en étrangère, un long regard d'indicible mélancolie.

— Je ne suis plus d'ici, pensa-t-elle tristement. Mieux vaut m'en aller...

Elle se rapprocha de la petite voiture.

— Tu pars déjà ? demanda le colonel demeuré auprès d'elle. Tu ne veux pas déjeuner avec nous ?

Elle secoua la tête, reconnaissante pourtant de cette bonne parole.

— Non, mon oncle, merci, on m'attend à Château-Rouge. A ce soir, n'est-ce pas ?

Elle s'enfuit sans retourner la tête, sans répondre à l'exclamation de Jacques, stupéfait d'un si prompt

départ. Toute sa fièvre de joie était tombée; une immense désillusion, un sentiment profond de désespérance et d'abandon succédaient à la surexcitation ardente des jours précédents.

Elle revenait de cette entrevue tant désirée, tant attendue, tant redoutée aussi; elle avait vécu cette minute que, dans l'ardeur de son amour, elle appelait depuis des mois comme le point culminant et décisif de son existence. Meurtrie, désenchantée, elle retombait de son rêve imprécis avec une blessure nouvelle au cœur. En vain essayait-elle de raisonner sa peine, elle se répétait les courtes phrases échangées avec Jacques, elle évoquait l'insignifiante douceur de son baiser, la joyeuse cordialité de son accueil. Qu'espérait-elle donc de plus? Pourtant, de tous ses mots, de tous ses gestes, de son regard même et de son étreinte, ne lui était venue qu'une insurmontable souffrance.

Un lien encore s'était brisé entre eux : non, elle n'était plus à Martigny, ni la fille, ni la sœur; ces doux titres auxquels, pendant si longtemps, elle avait cru pouvoir prétendre, ni son dévouement, ni son amour n'avaient pu les lui conserver. Elle avait pu se méprendre autrefois. Jacques lui-même et ses parents l'avaient vraiment crue leur sœur et leur enfant, tant qu'elle était là, constamment, partageant tous leurs actes comme toutes leurs pensées. Mais à présent, elle n'était plus pour eux qu'une amie étrangère : Jeannette même et le vieil Antoine, bien plus qu'elle, aujourd'hui, étaient de la famille.

Suzanne tressaillit, arrêtant sa pensée. Ne devenait-elle pas injuste à son tour? N'exagérait-elle pas le froissement et la blessure? Un mot du docteur Gaspard revint à sa mémoire : « Ma petite Suzanne, vous avez trop d'aptitude pour la souffrance. » C'était vrai, tout était douleur pour son cœur endolori, que le plus léger effleurement, une caresse même, faisait saigner.

En y songeant bien, Jacques avait été affectueux et bon autant qu'il pouvait l'être; c'était d'elle seule que venait la froide contrainte qui la désespérait. Elle était accourue d'un grand élan vers lui, mais quelles paroles s'étaient échappées de son cœur plein d'amour? Avec plus de raison qu'elle, Jacques aurait pu se plaindre! Elle n'était plus la Suzanne de jadis!

Pour la première fois, un doute découragé effleura son esprit. Sur la route déserte, brûlée par le soleil, dans cette solitude ardente et désolée, une lente révolution commença dans Suzanne. Elle se demanda

si elle n'avait point tenté un impossible rêve, en voulant disjoindre son cœur et sa vie, si tout son amour ne resterait pas à jamais une vaine offrande incomprise, du moment qu'ailleurs elle avait donné son existence. Elle s'était trompée. On ne peut faire deux parts de soi-même : jamais Jacques ne comprendrait, ne soupçonnerait même qu'en donnant sa vie à René, c'était lui seul qu'elle aimait.

Dès les premières phrases, doucement, poliment on l'avait rejetée à sa nouvelle famille, on lui avait parlé de mari et d'enfants, à l'heure même où elle les sacrifiait à l'ancienne tendresse ! Et maintenant elle était seule, dans l'abandon et le délaissement...

Les roues grincèrent sur le gravier. D'elle-même Eldor arrondit une courbe harmonieuse et s'arrêta devant les trois larges marches du perron.

D'un grand effort, Suzanne repoussa sa tristesse : ici, du moins, on l'attendait, on l'accueillait avec joie. Georgette et Annie accouraient les bras tendus, les yeux implorant le pardon de la faute ignorée qui avait rendu maman Suzie si sévère. La jeune femme eut un remords. Avec une ardeur nouvelle, elle embrassa les petites filles.

— J'ai peur d'être en retard, mes chéries, il est midi sonné, je crois, allez vite à table, je vous rejoins, il ne faut pas faire attendre votre père.

Elle entra dans le grand vestibule dallé, frais et sombre avec ses persiennes closes, et n'aperçut pas d'abord René qui s'avancait vers elle. D'un geste las, elle posa son chapeau, jeta ses gants, passa la main sur ses yeux encore humides, et se dirigea vers la salle à manger. Il l'arrêta, devinant qu'elle souffrait.

— Vous avez trop chaud, ma petite Suzanne, dit-il doucement ! Il faut vous reposer au moins quelques minutes. Ce soleil est brûlant. Venez ici.

Il lui ouvrait la porte du petit salon créé pour elle, rempli des meubles qu'elle aimait, et pour la faire passer devant lui il entoura de son bras les épaules de la jeune femme.

Si brève qu'eût été cette discrète caresse, Suzanne en ressentit une étrange douceur.

— Merci, dit-elle à demi-voix.

« Celui-là, pensait-elle, aurait su aimer. »

Toujours hanté par la crainte d'être importun, René sortait déjà.

— Je vous laisse, ne vous pressez pas.

Mais elle le rappela, cédant à une impulsion soudaine.

— Mon cher René, ce soir nous serons occupés

par nos invités. Jacques est arrivé, ce sera sa fête à lui, plus que celle de notre Lina. Alors je pensais, si vous vouliez, que nous pourrions la fêter ce matin, tout seuls, entre nous : ce serait meilleur, cette intimité, ne croyez-vous pas ?

— Oh ! oui, ma Suzanne.

Il mit dans ces simples mots une si profonde tendresse, qu'elle leva vers lui un regard troublé. Une émotion intense la secoua tout entière : dans les yeux bleus fixés sur elle brillait l'éclair d'amour vainement cherché sur les traits souriants de Jacques.

— Je vais avertir Georgette et Annie, reprit René hâtivement, confus et craignant d'avoir dépassé, par son accent, la réserve qu'il s'était imposée.

Il est sorti, et Suzanne maintenant sent se dissiper son hallucination. Est-elle donc si avide d'amour, que partout elle croit le voir ? Quelle folie ! René lui a donné bien plus qu'il n'avait promis, bien plus qu'elle ne lui donne. Sa bonté à lui est faite de tendresse attentive et clairvoyante. Avec quelle indulgence il l'a accueillie, sans un reproche, sans même une question : il a deviné son besoin d'être seule encore ; il a su, sans un mot indiscret, la secourir dans sa tristesse, l'entourer dans son abandon.

— Oui, répète-t-elle, il aurait su aimer, lui !

Un vague regret lui vient de ce qui aurait pu être.

— Pourquoi n'est-ce pas lui que j'ai aimé ? Pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés plus tôt. Quand nos cœurs étaient neufs et pouvaient se donner ? Nous aurions été heureux... Il est trop tard...

Pourtant elles se sent moins triste qu'à Martigny, et c'est sans effort que, quelques minutes plus tard, ses lèvres sourient en embrassant Lina.

## VII

La journée s'est achevée mieux que ne l'espérait Suzanne. La réunion cordiale et animée, la gaieté des enfants, l'entrain inaccoutumé de Mme Pontchanin, la vivacité de la baronne de Saint-Gervais et jusqu'au fastidieux babillage des d'Arvennes, tout a contribué à lui faire traverser sans trop de peine ces heures qu'elle redoutait. Ainsi qu'elle l'avait prévu, Jacques a été le héros de la fête, mais il s'est montré bon prince. Aimable, charmant comme il savait l'être, empressé, courtois, séduisant : arrêtant ses récits personnels pour faire causer les autres, soulignant un compliment, mettant en relief tout ce qui pouvait flatter les maîtres de la maison.

Il avait réclamé le tour du propriétaire, admiré les réparations et les aménagements, dûment félicité René et Suzanne du goût parfait de leur installation. Mais surtout, il s'était laissé accaparer par les fillettes, au léger déplaisir de Mme Pontchanin qui trouvait qu'elles en prenaient vraiment bien à leur aise avec le brillant officier. Suzanne avait surpris cette rapide impression, mais loin de retenir ses filles, elles les avait défendues.

— C'est la fête de Lina, déclarait-elle, c'est à elle que revient le héros du jour.

Jacques était d'ailleurs arrivé les mains pleines de cadeaux et de bibelots exotiques.

— Il s'agit de me faire bien voir de mes nièces, avait-il dit gaiement, je tiens beaucoup à gagner leurs jeunes cœurs.

— Il n'était pas besoin, pour cela, de tant de cadeaux, riposta vivement Suzanne. Il suffit d'aimer pour se faire aimer... du moins des enfants.

Personne ne releva sa phrase ; personne, sans doute, n'en comprit tout le sens, tout l'amer regret, et cela valait mieux ainsi.

Plusieurs, fois, dans cette journée si longue, la jeune femme avait senti peser sur elle le regard grave de René : pourquoi l'observait-il ainsi ? Cherchait-il à déchiffrer son âme ? Ou remarquait-elle seulement, ce soir-là, une attitude coutumière ? Était-elle ancienne cette tendresse active et vigilante dont, aujourd'hui seulement, elle éprouvait la douceur ? Constamment, depuis son retour de Martigny, à travers les insignifiants détails matériels qui

avaient rempli ces dernières heures, elle l'avait senti près d'elle, prompt à la comprendre, à l'encourager. Elle l'avait deviné inquiet de ses silences, épiait son moindre désir. Il avait été le soutien discret et fidèle, trop discret même, puisque, deux fois, il avait brusquement détourné la tête comme pris en faute quand leurs regards s'étaient rencontrés.

Accoudée à sa fenêtre ouverte, Suzanne pensait à toutes ces choses dans le silence de cette nuit d'été. Elle était seule, libre de toute contrainte. D'ordinaire, elle aimait cette heure paisible, où elle vivait pour elle, déchargée de tous ses devoirs. Ce soir encore, elle prit entre ses mains la chère image si souvent contemplée ; elle posa sur les yeux décevants le long et douloureux baiser qui ne lui serait jamais rendu, puis, poussée par un irrésistible besoin de tendresse, sans bruit elle ouvrit la porte. Lina, très excitée par la journée de fête, ne devait pas dormir encore, elle allait lui donner une dernière caresse. Une veilleuse éclairait faiblement la chambre virginale, le petit bureau, la chapelle, les meubles blancs laqués... Suzanne s'approcha du lit, écarta les rideaux de mousseline.

— Dors-tu, Lina ? demanda-t-elle à voix basse.

L'enfant tressaillit, mais ne répondit pas, la tête tournée contre le mur.

— Lina, c'est moi, Suzie. Tu ne me réponds pas... tu pleures ?

Elle se pencha sur la petite infirme, et doucement la força à montrer son visage.

— Oui, tu pleures, tu as du chagrin, ma chérie, ma petite Lina... Souffres-tu ? t'a-t-on fait de la peine ? Dis-moi ce que tu as, mon enfant ?

Agenouillée près du lit, elle entourait de ses bras la tête malade, cherchait à lire dans les yeux pleins de larmes que l'enfant ne lui cachait plus.

— Pardonnez-moi, maman Suzie, c'est mal à moi d'avoir du chagrin. Je devrais être bien heureuse, au contraire... Vous êtes si bonne, si bonne pour moi, vous m'aimez tant, papa aussi... Je me dis bien quelquefois que vous m'aimeriez moins peut-être si je ne vous faisais pas pitié, que je devrais bénir le mal qui me vaut tant de tendresse. Mais il y a des jours où je ne puis pas, où je me sens malheureuse, horriblement... Je vois bien à présent que je ne guérirai jamais, que je ne serai jamais comme les autres, et c'est affreux, voyez-vous, maman Suzie, de penser cela, de se sentir une intelligence, un cœur, une âme enfermés dans ce pauvre corps, tous les jours plus difforme. Je le sais bien, allez, continua-t-elle en rendant à Suzanne un triste baiser. Vous faites

tout ce qui est possible pour me cacher ma misère, mais rien au monde, pas même votre amour, ne peut me la dissimuler. Je suis trop grande à présent, je vois et je comprends. Ah ! Suzie, Suzie, si j'avais pu mourir petite, alors que je me croyais heureuse, s'écria-t-elle tout à coup en se jetant dans ses bras avec une explosion de chagrin.

— Ma chérie, ma petite Lina bien-aimée, répétait Suzanne bouleversée devant cette douleur qu'elle n'avait point soupçonnée... calme-toi, tu te trompes, il faut toujours espérer.

— Non, il ne faut plus me parler ainsi, à présent. Vous savez bien que c'est fini pour moi, papa lui-même n'espère plus rien. L'année dernière encore, le docteur était très sévère, il voulait que je m'étende, il cherchait à me redresser : je puis bien faire ce que je veux à présent, il ne m'ordonne ni ne me défend plus rien ! il m'abandonne. Tout est inutile... Et je vais vivre comme cela dix ans, vingt ans, cinquante ans peut-être. Je ne puis pas, je ne puis pas...

— Ma Lina, mon enfant chérie ! répétait toujours Suzanne, pleurant avec elle, impuissante à trouver des mots consolateurs.

— Comprenez-vous la raison d'une vie comme la mienne ? reprit lentement l'enfant. Je suis un désespoir pour vous qui m'aimez, autant que pour moi-même. Vous souriez toujours et pourtant vous êtes triste, je le vois bien ; papa aussi a du chagrin, ses cheveux ont blanchi. C'est à cause de moi que personne n'est heureux...

— Ce n'est pas vrai, protesta Suzanne, tu es notre amour et notre joie, tu es notre ange protecteur : je puis bien te le dire, ma chérie, c'est pour toi, pour toi seule, pour être ta maman et ne jamais te quitter que j'ai épousé ton père... Je le connaissais bien peu alors et ne pouvais l'aimer comme aujourd'hui. Mais toi, je t'ai toujours aimée...

L'enfant se blottit plus étroitement contre elle.

— Vous êtes bonne, maman Suzie, et moi je suis ingrate et mauvaise. J'avais pourtant promis au bon Dieu de ne jamais me plaindre s'il me faisait votre enfant. J'ai été bien lâche, bien égoïste, je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi, ma chère petite maman, oubliez ce que je vous ai dit, c'était de l'enfantillage, voyez-vous, je suis déjà consolée... Je crois que j'avais bu un peu trop de champagne ce soir, et qu'il m'est monté au cerveau... Vous n'allez pas prendre ma sottise au sérieux, n'est-ce pas ?... vous n'en direz rien à papa ?... C'est tout à fait passé maintenant, je ne comprends même pas que j'aie pu

vous raconter toutes ces folies... je ne savais pas ce que je disais, il faut les oublier ; vous aussi... vous me le promettez ?...

Les yeux brillants à travers les larmes, elle souriait, accablait Suzanne de caresses passionnées comme si c'était la jeune femme qui avait besoin de consolation et d'encouragement.

— Maintenant, reprit-elle, en se dégageant des bras maternels pour s'étendre dans son lit, vous serez bien bonne de me laisser dormir, j'ai tellement sommeil... encore l'effet du champagne ! Heureusement que je n'ai pas tous les jours quinze ans, vous ne sauriez plus que faire de votre grande fille. Bonsoir, maman...

Suzanne embrassa longuement le doux visage qui se tendait vers elle, rayonnant d'humble héroïsme, elle caressa les cheveux bruns, traça, ainsi qu'une bénédiction et une prière, un lent signe de croix sur le front de l'enfant et attirant sur elle les rideaux blancs :

— Dors bien, ma chérie, dit-elle, et que Dieu te protège !

Reentrée chez elle, longtemps elle demeura immobile contre la porte, épiant un appel ou un sanglot, et ce ne fut que très tard dans la nuit, après avoir enfin surpris le souffle calme et régulier de l'enfant endormie, qu'elle-même se jeta tout habillée sur son lit. Un remords cruel lui mordait le cœur. Comment avait-elle pu s'absorber dans son stérile amour, au point d'assister, aveugle et inutile, au désespoir muet de l'enfant qu'elle chérissait ? Comment avait-elle pu la croire résignée et heureuse ? Comment n'avait-elle pas compris l'affreux chagrin qui torturerait René ? Non, elle avait tranquillement accepté pour les autres l'inexorable arrêt du fait accompli, réservant pour elle seule ses larmes et ses regrets...

Elle n'avait pas même eu la force de Lina, le courage de sa tendresse ; elle n'avait pas su dissimuler sa peine, elle usurpait la reconnaissance de l'enfant qui se croyait seule cause de sa tristesse. Elle pouvait donc, elle aussi, ignorer les âmes auprès d'elle ? Qu'avait-elle tenté pour arracher Lina à son destin cruel ? N'y aurait-il eu, n'y avait-il vraiment plus rien à faire ? Le docteur Gaspard pouvait se tromper. Les médecins de Lyon, de Lausanne n'étaient pas infailibles. On avait vu des cures si merveilleuses. Il faudrait essayer encore à Paris, à Berlin, partout !

Elle eût voulu courir sur l'heure auprès de René, lui dire son insupportable peine, la douleur de leur enfant, sa volonté passionnée de la sauver envers

et contre tout, de lutter contre l'impossible. Mais il était cinq heures seulement, René devait dormir. Assez tôt elle lui causerait cette peine nouvelle de savoir Lina malheureuse. Elle attendit encore impatiente, fiévreuse, tourmentée, incapable de rester cinq minutes immobile, tantôt se jetant à genoux pour une ardente prière, tantôt baignant à la fenêtre son front brûlant dans l'air frais du matin.

Enfin, elle entendit du bruit dans la maison, des volets ouverts claquaient contre les murs, les pas amortis des domestiques glissaient derrière les portes, on parlait à voix basse le long des corridors.

Dans une glace, Suzanne aperçut ses cheveux défaits, son visage décomposé, le large cercle bleuâtre agrandissant démesurément ses yeux. Hâtivement elle plongea sa figure dans l'eau froide, rattacha ses cheveux dénoués et se rendit chez son mari. René achevait sa toilette ; il avait mal dormi, lui aussi, préoccupé des incidents de la veille.

Au coup rapide frappé à sa porte, il se retourna, étonné qu'on ouvrit sans attendre sa réponse, mais il eut un sursaut en voyant la jeune femme.

— Mon Dieu, Suzanne, qu'est-il arrivé ? s'écria-t-il, non moins effrayé de son entrée soudaine que de l'altération de ses traits. Etes-vous malade ? Vous êtes si pâle. Parlez, répondez-moi ?...

Il lui avait pris les deux mains et plongeait dans les yeux de sa femme un regard anxieux.

— Non, non, je ne suis pas malade, répondit-elle, j'ai passé une mauvaise nuit, simplement.

— Je le vois bien ! pourquoi ne m'avoir pas appelé, Suzanne ?

Eile sentit le doux reproche.

— Ah ! mon ami, assez tôt vous apprendrez ce que je ne sais moi-même que depuis quelques heures. Lina est malheureuse.

— Hélas ! fit tristement René.

— Oui, elle a pris conscience de sa disgrâce et de son malheur, accentua Suzanne, croyant ne s'être pas fait comprendre.

René la regarda avec surprise.

— Vous ne le saviez donc pas ? questionna-t-il à son tour. Vous aviez cru à sa gaieté factice ? Moi aussi, je m'y suis longtemps trompé, ajouta-t-il vivement pour corriger le léger reproche qu'elle eût pu voir dans son étonnement. Mais, depuis quelques mois, je l'ai bien observée. Devant nous, elle est calme et joyeuse, elle rit et s'amuse ; mais, dès qu'elle se croit seule, le masque tombe, et bien souvent je l'ai vue pleurer, sans oser m'approcher d'elle

pour la prendre dans mes bras et essuyer ses larmes. A quoi bon amollir son courage quand je ne puis adoucir sa peine, quand je n'ai su ni la prévenir ni la conjurer, moi, le gardien infidèle et imprévoyant ?

— Ne vous accusez pas, René, ne soyez pas injuste envers vous-même, protesta Suzanne effrayée par cette douleur d'homme, qui, pour la première fois, se découvrait tout entière à ses yeux : tout ce qui était possible pour la guérir, vous l'avez fait. Nous tenterons l'impossible maintenant et nous la sauverons.

Il secoua tristement la tête :

— Comment ferons-nous, ma pauvre enfant ? C'était au début qu'il fallait enrayer le mal, il y a dix ans, alors que personne ne s'en occupait. Il est trop tard maintenant. Le docteur Gaspard me l'a répété vingt fois, il est inutile de la torturer par des traitements impuissants, la croissance ne fait que précipiter et aggraver son mal ; notre Lina sera toujours difforme et ce « toujours » ne sera peut-être pas bien long...

— Mon Dieu, René, que voulez-vous dire ?

— Qu'on ne vit pas longtemps dans un pareil état, et... cela vaut peut-être mieux, acheva-t-il la voix brisée.

Un grand élan de pitié jeta Suzanne dans les bras de son mari.

— René, René, s'écria-t-elle, comme vous souffrez pour parler ainsi !

Il la serra silencieusement sur sa poitrine.

— Mais ce n'est pas possible, reprit-elle, je ne veux pas croire à ce cruel arrêt, le docteur Gaspard n'est après tout qu'un médecin de campagne, c'est un spécialiste qu'il faut voir.

— J'en ai tant vu déjà !

— Vous ne les avez pas vus tous ; la science a fait des progrès durant ces dernières années, c'est à un chirurgien qu'il faut conduire Lina, répliqua Suzanne, s'obstinant dans son espérance. Sa santé même n'est pas mauvaise, elle n'est pas amaigrie, elle mange régulièrement, elle dort...

Le père eut un triste sourire.

— Elle est bien pâle et bien anémique.

— Toutes les jeunes filles sont anémiques, répliqua péremptoirement Suzanne. Il n'est pas surprenant que, prenant si peu d'exercice, elle n'ait pas les couleurs de Georgette. Mais regardez-la, elle n'a pas les yeux fiévreux, la figure trop longue, les bras démesurés des vrais infirmes, acheva-t-elle à voix basse, n'osant pas prononcer tout haut, en parlant de leur enfant, les mots cruels traduisant sa pensée.

Mais rien ne pouvait reconforter le père.

— Vous avez raison, dit-il, elle ne porte pas les terribles indices des malheureux condamnés dès leur naissance. Elle aurait dû être forte et vigoureuse ; en d'autres mains, elle l'eût été, et c'est là mon pire tourment.

— Eh, que pouviez-vous faire, enfin, que vous n'ayez pas fait ? Vous ne pouvez être responsable de l'accident, ni même de ses suites ! Vous les avez allégées, au contraire. Songez donc, quand vous avez amené Lina à Château-Rouge, elle ne marchait pas et sa vie même était bien fragile et bien menacée. A présent, elle va et vient dans la maison, monte les escaliers sans appui, peut même faire de petites promenades. Puisqu'à force de soins on a pu lui rendre l'élasticité de ses jambes, on pourra bien aussi la redresser. Ce n'est pas l'affaire du docteur Gaspard, voilà tout. Il faudra voir d'autres médecins.

Sans cesse elle répétait les mêmes paroles, finissant par se convaincre elle-même à force de vouloir convaincre son mari.

— Je ne demande pas mieux, accorda-t-il d'un ton découragé. Nous la conduirons où vous voudrez, on peut toujours essayer !

A présent Suzanne ne trouvait plus rien à lui dire, elle sentait bien qu'elle ne pouvait le consoler comme un enfant, le bercer avec des mots tendres et de chimériques promesses. Il avait dû si longtemps se cramponner à un suprême espoir ! Il avait dû tant de fois retourner en tous sens les plus improbables possibilités, s'attacher désespérément aux suppositions favorables. Maintenant toute sa confiance était morte. Aucune parole ne pouvait la ressusciter.

Il savait gré cependant à Suzanne de ces efforts de consolation, car il lui dit doucement en la forçant à s'asseoir :

— Vous voilà tout émue, ma pauvre amie... Quelle triste vie je vous ai offerte !...

Elle l'interrompit d'un geste brusque.

Il n'insista pas et revenant à Lina.

— Vous a-t-elle confié son chagrin ? demanda-t-il.

Suzanne alors lui raconta, en l'adoucissant un peu, la scène navrante de la nuit.

— Elle m'avait bien priée de ne rien vous en dire, conclut-elle en terminant, mais c'était impossible, vous aviez le droit de tout savoir de votre enfant, et j'avais la sottise de vous croire aussi aveugle que moi. Et puis il fallait bien nous entendre pour tenter encore quelque chose, n'est-ce pas ?...

— Vous avez raison, il faut encore essayer, répéta René sans conviction.

## VIII

Depuis quelques jours la température avait brusquement monté. Des buées de chaleur s'élevaient en plein midi des champs de blé dorés, l'odeur forte des foins coupés montait par bouffées jusqu'aux appartements de Château-Rouge. Pour trouver un peu de fraîcheur, il fallait se réfugier dans la forêt impénétrable aux rayons du soleil, où tremblait de loin en loin, comme un tuyant fil d'or, quelque rayon brisé glissant à travers les branches.

Afin d'éviter la fatigue de la marche, Suzanne emmenait les enfants dans sa petite voiture et attachait à un arbre sa paisible ponette. On emportait des livres, des ouvrages et des jeux, un fauteuil pliant pour Suzanne, mais où toujours elle forçait Lina à s'asseoir, préférant beaucoup, disait-elle, son siège rustique d'aiguilles de pins.

René ne tardait guère à rejoindre sa femme et ses filles. Son journal à la main, distrait en apparence, il jouissait profondément de ces heures douces pour Lina, il écoutait Suzanne lire à haute voix de belles histoires qui intéressaient passionnément les fillettes. Quelquefois, rencontrant son regard, la jeune femme lui tendait le livre.

— A vous maintenant, disait-elle, je vous écouterai en prenant mon ouvrage.

D'autres fois elle organisait avec Lina une partie de dames ou de jacquet et chargeait René de sa revanche, pendant que Georgette et Annie cherchaient des framboises pour le goûter qu'on servait sur de belles assiettes de feuilles vertes. Il y avait toujours quelque surprise que, vers quatre heures, Suzanne tirait de la petite voiture : bouteille de sirop, fruits ou gâteaux. Ces petits festins en plein air faisaient le bonheur des enfants, et Lina s'écriait d'une voix sincère :

— Oh ! le bon après-midi !

Suzanne et René échangeaient alors un regard qui les unissait plus étroitement que n'avaient pu le faire des mois de vie commune !

Cependant, toujours discret et prévenant, il offrait souvent à Suzanne de la conduire à Martigny. La jeune femme, dès le lendemain du retour de Jacques, avait cessé ses visites quotidiennes. Quand René

lui avait, comme d'habitude, demandé à quelle heure il faudrait atteler, elle avait, sans hésitation, répondu qu'elle ne sortirait pas.

— Je ne pourrais pas quitter Lina aujourd'hui, expliquait-elle; d'ailleurs, ils ont Jacques à présent et n'ont plus besoin de moi.

En effet, Mme Pontchanin avait accepté sans protestation qu'elle espaçât ses visites. D'abord la jeune femme avait cru devoir s'excuser par un mot, ou, tout au moins, fournir le lendemain une explication quelconque. Mais bientôt, elle en avait senti l'inutilité : personne ne s'étonnait qu'elle demeurât chez elle et délaissât Martigny.

Le colonel pourtant, moins absorbé par son fils que Mme Pontchanin, remarquait ce changement dans l'attitude de Suzanne. Plusieurs fois, quand elle avait passé deux ou trois jours sans quitter Château-Rouge, il était venu s'informer, prendre des nouvelles, avec une sollicitude affectueuse dont la jeune femme lui savait un gré infini. Aussi fut-ce à lui seul qu'elle confia, et en le priant de n'en point parler, la nouvelle tentative à laquelle allait être soumise Lina. L'enfant même n'était pas prévenue des projets de ses parents.

— Vous comprenez, mon oncle, nous ne voulons pas lui donner à l'avance un espoir qui n'aboutira, je le crains bien, qu'à une déception nouvelle. Le docteur Gaspard n'a aucune confiance, pour lui Lina est irrémédiablement difforme : il trouve complètement inutile d'essayer encore des examens, des remèdes et des traitements forcément pénibles, mais il comprend cependant que nous voulions tenter un dernier effort. Il a écrit de divers côtés, étudié les récentes découvertes, il s'est mis en rapport avec de grands chirurgiens et, d'ici quelques jours, il attend une réponse qui nous fixera sur ce que nous devons faire. Je ne sais pas encore si nous irons à Paris ou simplement à Genève, où le docteur Schwartz a fait, paraît-il, des opérations merveilleuses ! Il faudrait d'abord être très sûr de la cause du mal : savoir si réellement c'est une maladie de la moelle épinière ou bien la rétraction des muscles, comme le croit plutôt le docteur Gaspard.

Le colonel non plus n'avait pas confiance, mais il approuvait l'effort de Suzanne et il aurait voulu le second.

— Si je puis vous être utile, dispose de moi, ma chère enfant ! dit-il.

— Merci, peut-être plus tard aurai-je recours à vous, mais, pour le moment, il n'y a rien à faire, qu'à

attendre et à prier... Quand nous emmènerons Lina, je vous demanderai, pendant notre absence, de venir quelquefois voir les petites.

— Tu nous les donneras à Martigny ?

— Non ! ce ne sont plus des bébés et d'ailleurs, je le crains, nous reviendrons bien vite, sans avoir rien pu tenter pour la guérison de Lina. Il y a des moments où je me demande si le docteur n'a pas raison, si ce n'est pas une cruauté inutile que de lui donner, de donner à René l'angoisse d'un espoir aussi désespéré. Cependant il me semble que, toute ma vie, je me reprocherais, à présent que j'ai vu leur chagrin à tous deux, de n'avoir rien tenté pour le combattre. Toujours il me resterait un doute, un remords aussi, d'avoir négligé la chance, unique entre mille, entre cent mille peut-être, de les arracher à leur désespoir. Quand tout aura été fait, alors je n'aurai plus qu'à les consoler, à porter leur croix avec eux, s'ils veulent me le permettre ! car ils sont si courageux, si braves dans leur souffrance que je n'avais, jusqu'à ce dernier mois, jamais su la comprendre. A présent je sais mieux lire dans leurs yeux et dans leurs cœurs, c'est l'âme d'une héroïne qui se cache dans le pauvre corps ployé et contrefait de ma petite Lina.

— Tu as raison, mon enfant, le véritable héroïsme, c'est de se vaincre soi-même, approuva gravement le colonel.

Ainsi que le lui avait demandé Suzanne, M. Pontchanin garda pour lui seul les confidences de sa nièce ; ni Jacques ni sa mère ne soupçonnèrent l'attente anxieuse de la jeune femme et de son mari. Jacques, bien que très recherché par les d'Arvennes et les Montveillon, venait assez souvent à Château-Rouge et presque toujours accompagné de Mme Pontchanin qui ne pouvait se priver une heure de la possession trop rare de son fils. Il ne s'était donc pas trouvé seul avec Suzanne qui, de son côté, avait toujours l'une ou l'autre de ses filles auprès d'elle. Le jeune officier en témoignait même parfois une certaine impatience, qu'elle feignait de ne point remarquer.

Ah ! si elle avait deviné, dans son regard ou dans son attitude une tendresse trop longtemps comprimée, elle se serait bien arrangée pour éloigner toute présence importune ! Si chaste était son amour, si candide son honnêteté, qu'inconsciente du danger d'une telle entrevue, elle aurait, sans un scrupule, permis à son cousin l'aveu d'une tendresse idéale comme la sienne, de regrets répondant aux

siens. Mais non, [ce n'était pas, elle le sentait, à son cœur que Jacques voulait parler : il s'étonnait seulement, et s'irritait peut-être un peu, de ne plus retrouver en elle l'attention exclusive et passionnée, le culte fervent qui la consacrait à lui dans une admiration sans bornes. A présent, elle l'interrompait quelquefois au milieu d'un récit, pour s'inquiéter de Lina, pour répondre à un signe de René ou faire une défense à Annie. Si Jacques était toujours son grand et douloureux amour, il n'était plus son unique pensée, il n'était même plus la première.

La révélation inattendue du désespoir si vaillamment dominé de son mari et de Lina, au moment même où une profonde secousse morale l'ébranlait tout entière, avait amené au plus intime de son âme une transformation dont elle ne se rendait pas compte encore, mais qui s'accroissait chaque jour davantage. La même pitié qui avait déterminé son mariage l'inclinait plus tendrement maintenant vers ceux à qui si longtemps elle avait marchandé son cœur. Elle sentait confusément qu'elle se devait à eux sans partage et que ce ne serait point trop d'elle-même tout entière, de tout son cœur, de toute son âme, pour endormir et consoler de pareilles douleurs.

Aussi s'était-elle faite plus douce et plus attentive, non seulement pour Lina, l'enfant chérie qu'elle avait de tout temps entourée de tendresse, mais pour René dont elle savait maintenant la torture secrète. Elle s'inquiétait de ses longs silences jadis inaperçus, remarquait enfin les fils d'argent qui blanchissaient aux tempes la chevelure blonde, les rides menues qui meurtrissaient les paupières. Elle s'attristait de la mélancolie résignée du sourire et quand elle devenait trop lourde [la pensée accablante, oubliant la froide correction de ses habitudes, elle s'approchait de son mari, passait d'un geste caressant la main sous son bras, et l'entraînait dans une courte promenade.

Ce changement n'échappait point à René. Mais il n'en comprenait pas toute la portée et l'attribuait uniquement [à la bonté d'âme, à la pitié compatissante dont Suzanne lui avait déjà donné, sans amour, tant de preuves. Il ne voyait pas venir lentement à lui ce cœur désemparé, parce que lui-même n'avait jamais connu la joie, parce qu'il avait un cœur

...semblable aux cœurs de femme  
Prompt à saigner, lent à guérir,

et il n'éprouvait qu'une reconnaissance émue pour le dévouement attentif de la jeune femme.

Dans les premiers jours de juillet, le docteur Gaspard partit pour Genève, avec René; ils voulaient voir le docteur Schwartz avant de lui amener Lina. Ces quarante-huit heures semblèrent à Suzanne d'une lenteur intolérable : Mme de Saint-Gervais vint cependant passer une après-midi avec elle, et les Pontchanin l'invitèrent à déjeuner pour le lendemain. A son profond étonnement, la présence même de Jacques ne parvint pas à combler le vide que laissait René. Sans doute, l'anxiété de connaître la réponse ou du moins l'impression première du célèbre praticien était la vraie cause d'une telle impatience; pourtant Suzanne ne pouvait se dissimuler que la présence silencieuse et effacée de son mari lui manquait étrangement.

Il devait revenir par le train de huit heures, et les enfants se faisaient une fête d'aller à sa rencontre. Mais, en dépit des prières et des supplications, Suzanne, pour la première fois, se montra inexorable et partit seule pour la gare.

En courant, impatiente et joyeuse, dans la fraîcheur douce de la nuit d'été, elle oubliait presque l'inquiétude qui la tenaillait depuis quinze jours, elle ne songeait plus au but du voyage qui avait éloigné René, elle ne pensait qu'à son retour, à la joie du revoir après cette première séparation.

Hélas! dès qu'elle le vit descendre de wagon, la réalité la ressaisit puissamment. Elle n'eut besoin d'aucune question... Au premier regard elle comprit l'inutilité de la démarche, et serrant tristement la main de son mari :

— Mon pauvre ami, murmura-t-elle.

Sans parler, ils montèrent dans la voiture, traversèrent Champagnole, s'engagèrent sur la route blanche qu'éclairait la lune et, insensibles à la beauté des choses, à la pureté de l'air, au calme de la nuit, ils rentrèrent à Château-Rouge.

Cependant, un pli volontaire barrait le front de Suzanne. Si longtemps soumise à l'inexorable, elle sentait surgir en elle une volonté désespérée de dompter enfin la vie.

## IX

Suzanne s'était invinciblement obstinée. Avec l'ardeur passionnée qui faisait le fond de sa nature, elle voulait, envers et malgré tout, la guérison de Lina; elle se refusait à la croire impossible et se jurait de lutter encore. Mais, témoin de la déception de son mari, elle ne lui parlait pas de ses tenaces espérances, et se bornait à les confier au colonel. Par lui, elle s'était procuré des Annales médicales, des journaux spéciaux où elle s'acharnait à découvrir des encouragements à son dessein.

En secret, elle avait adressé au docteur Schwartz une de ces lettres que la raison désapprouve, mais où le cœur sait mettre une irrésistible éloquence. Et le docteur avait répondu. Suzanne s'était retirée dans sa chambre pour relire une fois de plus les deux petites pages qui la troublaient si fort.

« Madame,

« Ainsi que vous le dites fort justement, je n'ai pu juger de l'état de la malade que par ce que m'en ont dit soit son père, soit le médecin qui l'a soignée. Des renseignements, fort détaillés et précis, que j'ai reçus, j'ai conclu, je dois le dire, que la science était malheureusement impuissante à guérir votre enfant. Le mal est ancien déjà, il a « informé » le tempérament, et l'âge même de la malade est une aggravation, elle ne présente ni la souplesse d'un enfant, ni la résistance d'une grande personne. Je ne crois donc pas, madame, devoir vous donner de trompeuses espérances. Cependant, si tel est votre désir, j'examinerai votre fille; alors seulement mon opinion pourra être absolument formelle et décisive.

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mon profond respect.

« SCHWARTZ. »

Depuis les quelques heures qu'elle possédait cette lettre, vingt fois déjà Suzanne avait été sur le point de la tendre à René, et toujours un secret instinct l'en avait empêchée. Il n'avait pas son indestructible confiance à elle, et sûrement il la blâmerait de s'obstiner ainsi; il ne la comprendrait pas, ce qui

était pire que de la blâmer, et refuserait d'exposer Lina à des fatigues et des émotions superflues.

Aussi, sans trouver encore le moyen qu'elle cherchait pour arriver au but, elle glissa de nouveau le précieux papier dans sa poche et descendit au petit salon. La chaleur accablait les enfants. Annie, couchée dans un fauteuil, s'était à moitié endormie : Georgette s'énervait visiblement sur un problème d'arithmétique que lui expliquait son père ; Lina, son ouvrage sur les genoux, laissait errer au hasard son regard triste. A l'entrée de Suzanne, elle rapela vivement le sourire sur ses lèvres pâles.

— Je vous attendais, dit-elle ; je ne sais plus comment m'en tirer, maman Suzie, je ne suis pas une habile brodeuse.

— Maman Suzie, c'est trop difficile, gémit Georgette en s'étirant les bras ; je vous en prie, dites à papa que je ne puis pas, je n'y comprends rien à ces abominables racines. N'est-ce pas que vous détestez aussi l'arithmétique ? C'est tellement ennuyeux. Voyez, Annie s'en est endormie.

Suzanne jeta un regard sur toutes les petites figures pâles et ennuyées, et une idée subite traversa son cerveau.

— Soit, Georgette, je demande grâce, dit-elle gaiement. D'ailleurs nous sommes à l'époque des vacances, il ne s'agit plus de travailler ; j'ai de bien autres projets en tête.

— Oh ! quels projets ? s'écrièrent les enfants.

— Je n'ose pas les dire avant qu'ils aient reçu l'approbation de votre père.

— Dites-les, maman Suzie, dites-les ; papa voudra bien si vous voulez... Quels projets ?

Annie s'était réveillée et, suspendue au cou de Suzanne, répétait comme ses sœurs :

— Dites vite, je vous en prie.

— Est-ce que je le dois ? demanda la jeune femme en regardant son mari.

— Georgette a raison, ma chère amie, vous savez bien que vos projets sont approuvés d'avance, répondit gracieusement René, convaincu qu'il s'agissait de quelque promenade aux environs.

— Vraiment ? fit Suzanne encore hésitante, c'est qu'ils sont considérables, mes projets. J'ai envie que nous partions tous, que nous fassions enfin ensemble le petit voyage en Suisse toujours ajourné. Nous ne circulerions pas beaucoup, naturellement ; nous irions voir un lac, nous passerions une quinzaine quelque part, à Genève, par exemple.

René s'était levé brusquement. Il s'avança vers la

jeune femme et, la forçant à le regarder, murmura tout bas d'un accent de pitié profonde :

— Ah! Suzanne, Suzanne, vous ne saurez donc jamais vous soumettre à la vie?

Elle baissa les yeux, troublée jusqu'au fond de l'âme par la forme imprécise du reproche, sans oser approfondir la pensée de René. Avait-il donc compris ses éternels regrets, l'indomptable force de sa tendresse pour Jacques?

Mais les enfants étaient là, enthousiastes et transportées, poussant des cris de joie. René les regarda, les yeux de Lina brillaient de plaisir.

Devinant son indécision sans la comprendre, Annie suppliait.

— Dites oui, papa, dites oui!

— Puisque votre maman le veut, je le veux bien aussi, accorda-t-il avec effort.

— Quel bonheur! Quand partons-nous? Bientôt, n'est-ce pas? Tout de suite!

A présent qu'elle avait, en principe, gagné sa cause, Suzanne n'essayait même plus de la défendre. Les petites filles se chargeaient d'en précipiter le triomphe. Elle se taisait, un peu honteuse d'avoir pris ainsi son mari par surprise. Toutes les raisons qu'elle se faisait valoir pour s'excuser ne parvenaient pas à détruire cette impression pénible qui l'effleurait pour la première fois.

— Ce n'est pas comme cela qu'on agit dans les ménages vraiment unis, pensait-elle.

Pourtant, elle n'osa point encore, ce jour-là, montrer à René la lettre du docteur Schwartz.

Sans une critique, ni un mot de reproche, M. Lucquier s'occupa d'organiser le petit voyage. Il fut décidé que l'on irait d'abord coucher à Lausanne; le lendemain, on visiterait Vevey, Clarens, Montroux, Chillon, puis on irait, toujours par le bateau, jusqu'à Genève ou dans une petite station avoisinante. Avec une parfaite bonne grâce, René compulsait les indicateurs, étudiait les horaires, organisait minutieusement un itinéraire. Les enfants, ivres de joie, ne parlaient plus que du voyage, s'agitaient dans des préparatifs incohérents, chantaient, riaient du matin au soir, ne tenaient plus en place.

Enfin on partit. A la gare de Champagnole, le colonel et Jacques vinrent saluer les voyageurs. En embrassant son oncle, Suzanne eut une seconde d'émotion. Lui seul connaissait le cher espoir qui l'entraînait loin de cette vallée familière, de ce petit coin de montagnes jurassiennes où toute sa vie s'était écoulée.

## X

— Ce sera pour demain matin, mardi, à neuf heures, dit René, en entrant dans la chambre d'hôtel où Suzanne l'attendait.

— Ah! vous avez vu le docteur lui-même? demanda la jeune femme.

— Oui, deux minutes seulement; il était très pressé, il repart demain, je crois, et, si je n'avais insisté, sûrement nous n'aurions pu lui conduire Lina. Il est entendu que je vous laisserai toutes deux chez lui; il faut bien, du reste, que l'un de nous garde Georgette et Annie, que nous ne pouvons laisser longtemps seules à l'hôtel. A dix heures, j'irai vous reprendre.

— Ce sera long, observa Suzanne.

— Il veut naturellement examiner à fond notre pauvre petite, l'étudier minutieusement et nous fixer ensuite de manière irrévocable.

D'un geste instinctif, Suzanne joignit les mains.

— Il ne faut pas désespérer, dit-elle avec humilité comme pour s'excuser, auprès de son mari, d'une confiance qu'elle ne parvenait pas à lui faire partager.

Ils convinrent de ne rien dire à Lina pour ne pas la troubler. Le changement d'air, le plaisir de cette vie nouvelle, les multiples distractions du voyage, avaient ramené un peu de rose à ses joues. Elle mangeait mieux, stimulée par le décor mouvant des tables d'hôte, et s'endormait plus vite, le soir, après une journée joyeuse.

Les Lucquier étaient descendus dans une de ces pensions qui bordent le lac, et, dès leur réveil, les fillettes se précipitaient au balcon pour jouir de l'animation du quai et du débarcadère, assister à l'arrivée des bateaux, au mouvement incessant du port. Elles guettaient l'apparition imminente du mont Blanc, dont le hautain profil neigeux s'adoucissait parfois, au couchant, d'un étincelant glacie rose, ou s'amusaient à voir les cygnes glisser mollement sous les ponts, aux alentours de l'île Jean-Jacques.

Mais surtout elles se promenaient! Pour éviter à Lina les marches fatigantes, on prenait le petit bateau à vapeur qui traverse le port en trois

minutes : un bateau de poupée, disait Annie, en laissant traîner ses mains dégantées dans l'eau transparente. Il y avait toujours un concert quelque part, dans un jardin, sur la promenade des Bastions, au parc des Eaux-Vives, aux Paquis : on prenait des glaces, en écoutant la musique ; puis on rentrait lentement, en s'attardant le long des magasins aux éblouissantes devantures. Et le soir, après dîner, les heures coulaient doucement à contempler, du balcon de l'hôtel, dans la féerie de la rade illuminée, le merveilleux jet d'eau, tandis que, de l'autre rive, arrivaient par bouffées les rythmes incomplets, les lambeaux de mélodies des orchestres en plein air et que, peu à peu, s'effaçait la vieille ville étagée dans l'ombre de ses montagnes, la lourde masse de Saint-Pierre et les coupoles dorées du temple russe.

Ces plaisirs étaient si nouveaux pour Suzanne elle-même qu'ils l'avaient aidée à supporter sans trop d'impatience une première déception : l'absence, pour quelques jours, du célèbre médecin.

En arrivant à Genève, elle avait bien dû expliquer, enfin, à son mari ce qu'il avait compris déjà ; elle lui avait montré la lettre du docteur Schwartz, un peu confuse de la lui avoir si longtemps cachée. Mais René ne lui avait adressé aucune observation ; il l'avait embrassée, au contraire, avec un sourire indulgent et incrédule.

— Ma pauvre chère enfant, je crains bien que vous ne couriez au-devant de beaucoup d'émotions, de fatigues et de dépenses complètement inutiles...

— Inutiles, René, quand il s'agit du bonheur de Lina, du vôtre ! s'écria Suzanne avec véhémence. Rien, pour atteindre un tel but, ne peut nous paraître trop rude ou trop difficile. Au fond, vous le pensez comme moi... Il y a évidemment la question pécuniaire que nous ne pouvons oublier, mais...

— Ah ! si j'avais la moindre raison d'espérer, je ne m'y arrêterais certes pas, vous pouvez m'en croire, interrompit vivement René.

— Mais il faut avoir confiance : d'autres que Lina ont été sauvés, que pourtant les médecins avaient condamnés comme elle.

Et, s'asseyant tout près de lui, d'une voix chaude, tour à tour volontaire ou persuasive, elle lui raconta de nouveau les cures merveilleuses qu'elle avait si souvent relues pour alimenter sa propre foi dans la science. Il l'écoutait, ranimé par l'ardeur tendre de beaux yeux bruns fixés sur lui, gagné peu à peu par cette énergique volonté. Sans parvenir lui-même à partager ses espérances, il savait confusément gré à

Suzanne de n'avoir pu se soumettre à l'implacable arrêt qui condamnait Lina. Lui, le résigné, dès longtemps assoupli par la souffrance, il trouvait, dans cette révolte superbe, une sorte de revanche; avec une surprise admirative et inquiète, il regardait sa jeune femme tenir obstinément tête à la destinée.

Que lui avait apporté, hélas! son éternelle soumission? Était-ce la vraie sagesse d'écouter toujours la raison, d'obéir toujours passivement aux circonstances? Peut-être avait-il trop souvent médité la phrase humoristique de Mme de Staël: « Il ne faut jamais se fâcher contre les choses, cela ne leur fait rien du tout! » Et il s'intéressait, avec un doute qui n'était pas encore un espoir, à cette rébellion audacieuse.

Touchant presque maintenant à l'instant décisif, il partageait la fièvre de Suzanne.

Pour tromper cette nerveuse attente, il offrit à sa femme et aux enfants une excursion à l'Ariana, le curieux musée aux portes de la ville, et tous partirent une fois de plus dans le vapeur minuscule qui faisait la joie des enfants. En observant, penché sur l'eau, le visage aminci de Lina, pour un moment insoucieuse et gaie, René sentit un léger souffle de confiance alléger son cœur, et son regard chercha le regard pensif de Suzanne pour lui offrir, en silencieux hommage, cette joie de leur enfant. Tout l'après-midi, son attention se partagea entre elles deux, sans que ni l'une ni l'autre soupçonnât l'amour et l'angoisse dont elles le troublaient.

Le lendemain, Suzanne entra à huit heures dans la chambre où s'habillaient les enfants. Elle envoya Georgette et Annie auprès de leur père, et, comme elle l'avait promis, se disposa à préparer Lina au nouvel examen qu'elle allait subir.

— Ma chérie, dit-elle en s'asseyant sur le rebord du lit où la petite infirme était encore couchée, puisque nous sommes à Genève, nous avons grande envie de te conduire au docteur Schwartz. C'est un excellent médecin et je suis sûre qu'il pourra nous indiquer un traitement qui te fortifiera, qui...

— Quoi! maman, ma chère maman Suzie, vous ne désespérez donc pas de moi? murmura Lina en appuyant sa tête sur l'épaule de Suzanne. Vous voulez encore essayer de me guérir?

— Oui, nous voulons encore essayer, mais à une condition, ma petite Lina, c'est que tu ne te tourmenteras pas, que tu ne te désespéreras pas, si l'on ne peut rien faire en ce moment pour ta guérison. Tu comprends, il est très possible, très probable

même, que le médecin veuille attendre ta pleine croissance, que tu sois en possession de toutes tes forces.

— Oui, oui, soyez tranquille, maman chérie, je n'aurai point de chagrin, seulement tant de reconnaissance pour vous qui voulez encore tenter de me sauver. Vous avez donc rendu la confiance à mon pauvre papa ?

— Je n'ai pas eu besoin de la lui rendre, Lina, il ne l'avait jamais perdue, mais il attendait le moment propice pour essayer un nouveau traitement. Habille-toi, mon enfant ; c'est ce matin que le docteur Schwartz nous a donné rendez-vous, à neuf heures ; tu n'as pas de temps à perdre.

En dépit de sa volonté, l'émotion faisait trembler les mains de Lina. Jamais, sans le secours maternel, elle n'eût fait sa toilette assez rapidement pour être exacte au rendez-vous. Et tout en lui passant sa robe, en lui mettant à la hâte son chapeau, Suzanne, prise de pitié pour le grand trouble contenu qu'elle lisait dans les yeux fiévreux, dans les gestes maladroits, dans la petite flamme rouge brûlant les pommettes, dans l'agitation involontaire et les phrases courtes et haletantes de l'enfant, se félicitait de lui avoir épargné une plus longue attente. Elle achevait à peine de l'habiller quand René entra dans la chambre. Lina s'échappa des mains de Suzanne pour courir à son père.

— Merci, s'écria-t-elle, que vous êtes bon de vouloir quand même me guérir !

Emu, il la serra longuement dans ses bras.

— Ta mère t'a dit ?

Suzanne reparaisait, son chapeau sur la tête.

— Les petites sont déjà dans la voiture, reprit René : nous allons vous conduire chez le docteur Schwartz, il habite assez loin d'ici, boulevard de Plainpalais ; je ramènerai tes sœurs et nous viendrons ensuite vous reprendre.

Il s'efforçait d'être calme, de conserver à sa voix son intonation habituelle pour ne point ajouter au trouble de sa fille. Suzanne vint à son aide ; quand ils furent tous installés dans la large voiture de place qui attendait à la porte de l'hôtel, elle donna quelques commissions à Georgette, fière de son importance, fit des projets pour l'après-midi, s'étendit en longues explications sur un choix de cartes postales. Mais, à mesure que les ponts s'enfuyaient, sous la voiture rapide, que les rues disparaissaient, que les places succédaient aux quais et aux boulevards, ses phrases devenaient plus insignifiantes et

plus brèves. Elle était aussi pâle que Lina quand la voiture s'arrêta. Pourtant, elle descendit lestement, pressée d'en finir avec cette attente anxieuse,

— A tout à l'heure, dit-elle aux enfants. Soyez gentilles avec votre père.

A quelques pas de là, l'église du Sacré-Cœur appelait les fidèles de ses larges portes ouvertes. Suzanne la montra à René :

— Allez faire une prière, dit-elle tout bas en lui serrant fortement la main.

— Ma pauvre enfant, comme il m'en coûte de ne point vous accompagner! répondit-il sur le même ton. Mais, plus que la mienne, votre présence sera utile et bienfaisante; il est neuf heures moins cinq, adieu... C'est au premier, à droite!

Il embrassa sa fille, et la regarda entrer avec Suzanne dans la grande maison blanche.

Au coup de sonnette, une femme vint ouvrir et, sans mot dire, les introduisit dans un petit salon largement éclairé.

— Je veux vous remercier encore, maman Suzie, dit tendrement Lina; quoi qu'il arrive, je vous remercie...

Elle n'acheva pas. La porte se rouvrait et un homme d'une cinquantaine d'années s'avancait vers elles. Tout le monde connaissait à Genève la mince silhouette voûtée, la tête trop grosse et les yeux perçants de l'illustre chirurgien. Il courait maintes légendes sur sa brusquerie comme sur sa pitoyable bonté; il était la terreur des femmes nerveuses, n'accordait rien à la courtoisie ni au snobisme, n'était à coup sûr ni brillant ni fat, mais n'ignorait point sa haute valeur et n'admettait pas qu'on lui volât, pour des niaiseries, des heures précieuses pour la souffrance. Mais Suzanne ne connaissait rien de son caractère, ni de ses habitudes; elle avait mis sa foi en lui, il ne s'y trompa pas.

— Madame Lucquier? dit-il en s'inclinant légèrement, et, sans attendre la réponse, il s'approcha de Lina et, l'attirant tout près de lui, la regarda profondément. D'une main sûre, il souleva un peu la pauvre tête inclinée, mais, s'arrêtant aussitôt :

— Déshabillez-vous, mon enfant, dit-il avec bonté, et ne craignez rien, je ne vous ferai aucun mal.

— Ce n'est pas la souffrance que je redoute, il ne faut pas avoir peur de me faire mal, murmura Lina avec une timide ardeur.

— Bien, bien, fit le docteur en souriant, j'aime la bravoure chez mes malades, mais je tiens plus encore au calme.

Tandis que Suzanne aidait Lina à quitter ses vêtements, il roula près de la fenêtre une chaise longue, haute et plate, leva des stores pour ménager une pleine lumière dans le petit salon, sortit un instant et rentra aussitôt avec des serviettes et des instruments brillants qui épouvantèrent la jeune femme. Il surprit son impression et répéta pour elle, la voix encourageante :

— Ne craignez pas, madame, cet examen n'a rien de douloureux.

Les lèvres pâles et le regard résolu, Lina, très ferme, semblait décidée à tout. Le savant se retourna vers elle et, sans plus s'inquiéter de Suzanne, commença son minutieux examen. Avec une lenteur extrême, il étudiait le pauvre corps difforme, faisait mouvoir les membres, répétant dix fois le même geste du bras, la même inflexion de la nuque. Tantôt il relevait doucement la tête, tantôt il pesait sur l'épaule ou suivait d'un doigt subtil les anneaux raidis de l'épine dorsale.

Enfin, il entr'ouvrit les lèvres. Et Suzanne crut qu'il allait répondre à la question de son regard. Mais non, il dit simplement à Lina :

— Etendez-vous, maintenant, mon enfant, allongez-vous le plus possible.

Alors l'auscultation commença, bientôt suivie d'expériences électriques.

Lina regardait sans terreur les piles et les tuyaux... Penché sur elle, toujours impénétrable, le docteur Schwartz l'interrogeait.

— Vous ne sentez rien ? Vous ne souffrez pas ? Il augmentait peu à peu la violence du courant.

— Ah ! ici, vous êtes sensible ? Bien... encore... encore... Cela suffit.

Interrompant le jet électrique, il recommença, comme s'il n'avait rien fait encore, son silencieux examen. Suzanne était à bout de force, quand enfin, se redressant, le docteur Schwartz dit à Lina d'un ton paternel :

— C'est très bien, vous pouvez vous rhabiller maintenant et moi je vais rassurer madame votre mère qui était plus à plaindre que vous pendant cet examen. Voulez-vous me suivre, madame ? ajouta-t-il en ouvrant la porte.

Suzanne adressa un sourire à Lina.

— Je reviens tout de suite, lui dit-elle à mi-voix en s'éloignant.

— Eh bien ! docteur ? demanda-t-elle sans pouvoir davantage cacher son anxiété, aussitôt que la porte fut fermée.

— Eh bien, madame, voici ce que je vous propose. Je pars ce soir, je vais à Paris pour un congrès scientifique où se trouveront également les deux hommes en qui j'ai la plus grande confiance. Voulez-vous m'accompagner ?

Suzanne eut un sursaut.

— Ce soir ? dit-elle.

— Oui, il n'y a pas de temps à perdre ! le congrès ne dure que trois jours, et l'un des savants dont je vous parle, pas plus que moi, du reste, ne prolongera son séjour à Paris : c'est une occasion exceptionnelle...

— Vous avez donc l'espoir de la guérir ?

La physionomie du docteur se rembrunit.

— Je n'ai rien dit de tel, madame, je ne suis plus aussi convaincu de l'impossibilité d'une guérison, voilà tout... Mais ce n'est pas votre fille ?... s'interrompit-il brusquement en dévisageant la jeune femme.

— Non, c'est la fille de mon mari, expliqua Suzanne, vous pouvez donc me dire la vérité sans ménagements, c'est encore moi qui peux le mieux l'entendre.

— Je me ferais scrupule de vous donner un faux espoir ; l'état de cette enfant est très grave et très compliqué... Il ne s'agit pas seulement des muscles, dont je pourrais me rendre maître, il y a encore l'ankylose, et le tout aggravé par un état de faiblesse trop explicable. C'est pour cela que je ne puis prendre sur moi une décision aussi grave.

— Quelle décision ? demanda Suzanne.

Il ne répondit pas à sa question.

— Madame, poursuivit-il avec une certaine solennité, dans neuf cas semblables au vôtre, j'aurais maintenu ma première impression, j'aurais dit : « Résignez-vous, adoucissez le plus possible cette existence sacrifiée, ne songez pas à la guérison. » Mais j'ai vu, chez vous d'abord, puis chez cette enfant, une telle volonté de vivre, que je veux tenter même ce qui est presque impossible, ne pas renoncer à une seule chance favorable. Réfléchissez, madame, je ne vous promets rien, je ne m'engage à rien. Peut-être de la consultation que je vous propose, ne retirerez-vous que la certitude de l'incurabilité de votre enfant.

— Peut-être aussi en sortira-t-il sa guérison ?

— C'est possible, quoique peu probable.

— Nous partirons, docteur, il faut tout essayer.

Il la regarda :

— Vous avez raison, madame ; vous ne sauriez

croire combien la confiance et l'énergie du malade peuvent seconder le médecin.

On frappait à la porte, il alla ouvrir. C'était René, il n'avait pu attendre davantage; laissant les petites dans l'escalier, il venait aux nouvelles, tremblant et anxieux, se défendant contre toute espérance.

— Où est Lina? demanda-t-il rapidement à sa femme.

— A côté, elle s'habille.

— Mme Lucquier vous expliquera mon opinion et ma proposition, monsieur, dit nettement le docteur Schwartz. En un mot, je ne crois pas la guérison de votre fille absolument impossible, je la crois extrêmement difficile et ne puis assumer la responsabilité d'une opération dont le résultat m'apparaît fort incertain, sans avoir l'opinion des plus habiles de mes confrères. Aussi, je proposais à Mme Lucquier de partir pour Paris ce soir même, en même temps que moi. Nous y retrouverions le professeur von Liecht qui s'occupe de l'ankylose, comme moi des maladies des muscles, et le docteur Ribevoix qui possède le plus merveilleux diagnostic que j'aie jamais rencontré.

— Il faut y aller, René, appuya Suzanne, voyant une hésitation sur le visage de son mari, pris au dépourvu par une si soudaine mise en demeure.

— Sans doute, mais pas ce soir, comment voulez-vous? Nous ne pouvons pourtant pas emmener les petites, ni les abandonner seules à Genève...

Le docteur insista :

— Si vous ne partez pas ce soir, il sera trop tard, les médecins dont je vous parle ne sont que pour trois jours à Paris.

René regarda Suzanne, hésitant encore, voyant tant de difficultés et d'objections pratiques à ce départ précipité.

La jeune femme n'osa pas enlever de vive force une décision aussi grave, elle ne voulut pas brusquer la volonté de René et se borna à une question.

— Nous ne sommes pas obligés de nous décider immédiatement : à quelle heure partez-vous, docteur?

Mais la fermeté de sa voix démentait l'indécision des paroles. Le savant comprit que sa présence était une entrave à l'œuvre de persuasion, il devina l'âme irrésolue et défiante de René, et, chez Suzanne, la volonté d'espoir tenace qui surmonte tous les obstacles au risque de s'y briser. Et puis, sa petite malade l'intéressait, avec son regard intel-

ligent, son énergie grave, son ardent désir de guérison. « Impossible de trouver un meilleur sujet, pensait-il, mais son cas est bien délicat. »

— Je prends le train de huit heures... madame, je ne sais plus exactement, je vais consulter l'indicateur.

Sans écouter les excuses de la jeune femme, il se leva et entra dans le petit salon où Lina achevait de s'habiller. Il n'était pas fâché de causer un peu seul avec la fillette, d'étudier son âme pour mieux ensuite deviner le mal physique qu'il voulait vaincre. Soit le docteur Gaspard, soit René, lui avaient donné, avec une extrême précision, sur Lina tous les détails physiologiques qu'il pouvait désirer. Il y avait pourtant certaines nuances qui lui échappaient encore et qu'il ne pouvait saisir que sur les lèvres ou la physionomie de l'enfant elle-même.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, Suzanne se rapprocha de son mari. Entièrement dominée par son ardent désir de guérir Lina, fascinée par le faible espoir donné par le docteur Schwartz et qu'elle regardait déjà comme une conquête, la jeune femme avait peine à comprendre que, dans un tel moment, René pût s'arrêter à des considérations d'ordre secondaire. Il devina sa pensée et la prévenant :

— Vous n'hésiteriez pas à partir, vous... je le vois bien, et je vous suis plus reconnaissant que je ne puis le dire de votre zèle à guérir notre enfant... Mais c'est si brusque, ce départ... et d'un résultat tellement douteux. C'est par acquit de conscience que le docteur vous le propose. Pourtant, je veux bien en courir le risque, mais, ce soir, ce n'est pas possible, je n'ai même pas ici l'argent nécessaire... je n'avais pu prévoir de si subites décisions. Et puis que faire de Georgette et d'Annie ?

— Si ce n'est que cela, nous pourrions télégraphier à mon oncle de venir les chercher. Elles passeraient la nuit à l'hôtel sans nous, voilà tout.

— La nuit et la matinée ; en admettant que votre oncle prenne le premier train du matin, il ne peut être ici avant onze heures. C'est difficile, je vous assure, de laisser ces enfants aussi longtemps seules ici. Et il y a bien d'autres questions ; non, je ne puis conduire Lina à Paris, sans repasser à Château-Rouge.

— Eh bien ! passez-y ; vous y laisserez les petites et nous rejoindrez à Paris, s'écria Suzanne. Je partirai, ce soir, avec Lina en même temps que le docteur Schwartz. Je ne pense pas qu'il puisse la faire examiner très sérieusement le premier jour : il faudra

d'abord qu'elle se repose et qu'il s'entendé avec les autres médecins. Vous arriverez après-demain matin à Paris, après avoir conduit les petites à Martigny et pris ce qu'il vous faut à Château-Rouge.

Un sourire traversa le visage soucieux de René.

— Comme vous arrangez les choses, petite Suzanne! J'aurais voulu consulter le docteur Gaspard... réfléchir... Tout cela est bien précipité.

— C'est une occasion unique, le docteur vous l'a dit... insista Suzanne.

— Vous le voulez? Eh bien! soit... céda tout à coup René, la voix subitement changée.

Toute hésitation disparaissait de ses traits; il se leva, redressa sa haute taille élégante et mince, et, posant ses deux mains sur les épaules de Suzanne debout aussi devant lui :

— Suzannne, mon amie très chère, pour la seconde fois je vous donne Lina. Toute la douceur de sa pauvre existence sacrifiée, c'est vous qui la lui avez donnée, elle vous appartient; de tout mon cœur et en toute confiance, je la remets entre vos mains. Vous l'aimez autant que moi, je le sais, et, mieux que moi, vous savez la protéger et la défendre. Vous avez la foi et l'énergie qui me manquent, hélas! il faut me pardonner, Suzanne, j'ai été si longtemps malheureux...

Impressionnée par cette voix grave et douloureuse, la jeune femme prenait soudain conscience de sa responsabilité. C'était à son tour de douter et de craindre : rien ne s'opposait plus à sa volonté et son désir chancelait, maintenant que tombaient les obstacles.

Le dernier mot de René lui rendit du courage. C'était vrai, le malheur, le remords incessant dont l'infirmité de Lina empoisonnait sa vie, avait usé en lui la confiance et l'énergie, il ne croyait pas au bonheur, et ne tendait même plus la main pour le saisir.

Elle eût voulu lui dire la parole d'espoir qui fortifie, le mot d'amour qui console, mais ils ne s'aimaient pas... leur sympathie, accrue par la commune douleur, n'avait jamais rempli leurs cœurs. Ils ne s'étaient unis que pour des motifs en dehors d'eux, leur tendresse calme découlait des amours plus puissants qui pesaient sur leur vie. Suzanne en éprouva une sourde douleur. « Je ne puis rien pour lui, pensa-t-elle, que d'aimer ses enfants, » et un regret aussi que son cœur, méprisé par Jacques, n'eût pu se donner de ce même grand élan que

René, peut-être, n'eût point repoussé, lui qui avait souffert...

Et, de ne pouvoir prononcer les mots qui lui montaient aux lèvres, elle resta muette en face de lui, incapable de répondre. Ah! si, dans ses yeux à lui, elle avait revu en cet instant la petite flamme qui l'avait réchauffée en un autre jour de détresse!

Il se méprit sur son silence, et, confus déjà de l'émotion qu'il n'avait pas su dominer, il changea encore d'attitude.

— J'entends la voix de Lina, dit-il, je suppose que nous pouvons entrer dans cette pièce ?

— Oui, c'est là que nous avons été reçues d'abord.

Comme René ouvrait déjà la porte, elle lui saisit la main, et l'appuyant sur son cœur :

— Combien je voudrais mériter votre confiance, murmura-t-elle.

Mais on ne rappelle pas les minutes rares où les âmes s'effleurent. René eût-il voulu répondre que, déjà, il ne le pouvait plus, pas plus qu'il ne pouvait refermer la porte entr'ouverte, ni fuir le regard ardent de Lina, ni repousser la main tendue du docteur Schwartz s'excusant de congédier ses visiteurs.

— Il faut que je sois à dix heures et demie à ma clinique... le mardi il y a toujours beaucoup de monde... des enfants surtout... il ne faut pas les faire attendre... Bonsoir, madame... monsieur... Bonsoir ou au revoir ? dit-il, certain d'avance de la réponse.

— Au revoir, à ce soir, docteur, répondit René, en passant son bras autour de la taille de Lina pour la serrer contre lui.

— Très bien, nous ferons route ensemble, n'est-ce pas, mademoiselle Lina ? dit le docteur d'une voix encourageante. Oui, oui, cela vous étonne, nous partons ce soir pour Paris.

Lina, en effet, promenait autour d'elle des regards étonnés où, tout à coup, éclata un rayonnant espoir.

— Mais alors, s'écria-t-elle, vous voulez me guérir !

## XI

Suzanne se leva avec précaution dans son compartiment, pour voiler plus étroitement la petite lampe dont un mince rayon glissait jusque sur le front de Lina. Après Bellegarde et les formalités de douane, l'enfant avait consenti à s'étendre. Suzanne lui avait fait un lit avec des coussins, elles étaient heureusement seules, et longtemps elles avaient causé ; puis, peu à peu, la fatigue avait vaincu l'agitation de la fillette, les phrases s'étaient espacées, et maintenant elle dormait. A son tour, bien qu'elle ne sentit aucun sommeil, Suzanne s'allongea sur la banquette en gardant sous sa main son petit sac de voyage. Dans l'obscurité, elle s'assura encore une fois que rien ne lui manquait : ses billets... le bulletin de bagages... un flacon de sels... son portemonnaie... et l'enveloppe cachetée où René avait enfermé deux billets bleus pour parer à toute éventualité en attendant qu'il les rejoignit.

Elle palpa encore, à travers le papier de soie, des sandwiches et des pêches qu'au dernier moment, ne pouvant la forcer à manger, son mari avait glissés dans son sac... Oui, tout y était bien... elle n'avait rien oublié. Dans le trouble de cette décision brusque, la hâte de cette dernière journée, elle n'avait pas même eu le temps de se ressaisir, toutes ses minutes prises depuis qu'elle était sortie, entre René et Lina, de chez le docteur Schwartz. Il avait fallu d'abord acheter des valises, préparer les bagages, télégraphier à Château-Rouge...

Puis des détails que, dans son émoi, Suzanne avait perdus de vue ; justement, à trois heures, ce jour-là, elle avait pris rendez-vous chez un photographe pour un groupe des trois petites. René n'avait pas voulu renoncer à cette séance, et dans l'insistance qu'il mit à y conduire ses filles, la jeune femme avait trop deviné l'appréhension inquiète, pour ne pas se rendre à son désir ; mais plus d'une heure avait été ainsi perdue.

Elle avait, en rentrant à l'hôtel, jeté hâtivement dans une valise quelques vêtements pour Lina et pour elle-même, leurs objets de toilette, deux ou trois bibelots, des photographies qui ne la quittaient pas et dont elle animait sa banale chambre d'hôtel.

Elle avait fait aussi la malle des petites, écrit un mot à Martigny...

René s'était décidé à partir presque en même temps qu'elle, afin de coucher à Pontarlier et de se réserver ainsi une journée pour ses affaires. Il tenait à voir le docteur Gaspard, à l'emmener, s'il était possible...

Bercée par le grondement sourd et continu de l'express, la jeune femme s'engourdissait, sans cesser de penser. C'était son premier grand voyage et elle l'entreprenait seule, sans appui, ignorante de tout et pourtant responsable. Les paroles de son mari lui revinrent à l'esprit : ce don grave qu'il lui avait fait de Lina; elle aussi, la chère petite, s'était confiée en elle avec un si touchant abandon. Ne leur apporterait-elle que désillusion et chagrin... ?

À la porte du couloir, la tête grise du docteur Schwartz fit une apparition.

— Elle dort, dit Suzanne, en se levant, heureuse d'interrompre le cours anxieux de ses pensées.

— Vous devriez en faire autant, répondit gravement le savant.

— Je ne puis pas, j'étouffe dans cette chaleur et cette obscurité.

— Venez dans le couloir alors, nous causerons.

Elle ne demandait pas mieux : la voix calme, le geste ferme, l'assurance tranquille du docteur Schwartz apaisaient son trouble. Il lui semblait qu'auprès de cet homme savant et fort rien n'était à redouter.

— Vous ne connaissez pas Paris, lui dit-il en s'accoudant contre la portière baissée. Je descends dans un paisible hôtel de la rive gauche, où vous serez très bien. Je connais le propriétaire.

— Serons-nous à Paris pour longtemps ? demanda Suzanne.

— Je pourrai sans doute vous répondre demain soir, mais aujourd'hui, je réserve mon opinion.

— Vous espérez pourtant ?

Il la regarda en souriant.

— Et vous, madame, vous voulez croire ?

— J'ai lu de vous des guérisons si merveilleuses ! Cette enfant paralytique, à Bale... Lina n'est pas paralytique, ce doit être moins difficile de la guérir ; et cet ouvrier difforme, lui aussi, et que tous les médecins avaient abandonné...

— Oui... oui, les muscles seulement étaient atteints, tandis qu'il y a autre chose encore pour votre belle-fille. Mais vous pouvez être certaine que tout ce qui sera faisable sera fait, et si un jour elle

guérit, elle vous devra la vie autant qu'à sa mère, plus peut-être : il est plus dur de réparer que de créer. Vous pourrez vous dire que vous avez racheté une vie.

— Mais si je la perds, docteur ! si tous mes efforts n'aboutissent qu'à rendre, après une heure d'espérance, la résignation plus difficile et le désespoir plus profond ?

Il eut un geste d'impuissance.

— Evidemment ! Vous courez à une déception possible ! On ne vous la reprochera jamais, même en pensée. Vous avez entendu ce matin le cri de cette enfant : « Il ne faut pas avoir peur de me faire mal. » Elle a raison. Que de fois, par crainte de faire mal, on ne fait pas le bien. Elle affronterait tout, joyeusement, pour tenter, entre mille, une seule chance de guérison et nous en avons plus d'une, rassurez-vous.

Suzanne le regarda, implorant un encouragement plus formel, mais il détourna la conversation.

— Il y a plusieurs années que vous êtes mariée ?

— Un an bientôt.

— Vous connaissiez la mère de ces enfants ?

— Non, elle vivait à Paris, M. Lucquier était député ; mais je connaissais les petites qui étaient venues dans le Jura, à cause de Lina à qui Paris ne convenait guère.

— Ni le genre de vie qu'elle y menait, le docteur Gaspard m'a dit cela.

— Ce n'était pas la faute de mon mari, répliqua Suzanne, légèrement froissée : il ne faisait pas ce qu'il voulait, sa femme était malade et il a dû bien souvent lui sacrifier ses goûts et sa volonté.

— Je sais, je sais : cela aussi le docteur Gaspard me l'a raconté, en m'expliquant la genèse de l'infirmité de Mlle Lina. Votre mari a beaucoup souffert, madame, il est malheureux qu'il ne vous ait pas toujours eue auprès de lui.

Indifférente au compliment, la jeune femme poussa un soupir : la science pouvait sur certains points se tromper étrangement. N'étaient-ce pas les malheurs de René, l'infirmité de Lina et plus encore la douleur désespérée de son amour à elle, qui avaient décidé la réunion de leurs misères ? René l'entourait d'attentions et de soins parce qu'il était bon, parce qu'il lui savait gré d'aimer les enfants ; il n'avait point d'amour. Elle en était autrefois satisfaite et rassurée ; cette nuit dans les ténèbres et l'angoisse, pour la première fois, lui vint la pensée fugitive qu'il ferait bon se blottir dans ses bras,

pleurer sur son cœur toutes les larmes qui entraînent la douleur, lire, dans ses yeux clairs et profonds, l'ardent aveu d'amour que jamais elle n'avait reçu.

Mais aussitôt elle rejeta loin d'elle cette involontaire impression, un flot de sang brûla ses joues. Enfin mise en face des réalités de la vie, puissamment saisie par de pressants devoirs, elle se sentait peu à peu entraînée hors de son rêve chimérique; elle commençait à soupçonner l'insoutenable paradoxe du rôle qu'elle avait assumé. Sans se l'avouer encore, elle tremblait de voir s'estomper et palir le romanesque amour auquel, ingénument, elle s'était consacrée. Mécontente, elle rentra brusquement dans son compartiment, se pencha sur Lina qui dormait toujours, le visage noyé dans ses cheveux châtain, puis elle chercha, dans son petit sac, la chère image de Jacques. Elle ne l'y trouva pas et se rappela avec un remords que, dans sa hâte, avant de partir, elle avait tout emballé dans la grande valise mise aux bagages; le portrait de Jacques devait s'y trouver, elle ne pouvait pas aujourd'hui lui adresser son adieu fidèle.

— Vous avez besoin de quelque chose, vous êtes souffrante? demanda le docteur avec son habituelle formule affirmative.

Etonné du silence, puis du brusque retrait de Suzanne, il était entré aussi dans le compartiment et s'assit à côté d'elle.

— Non, merci, je venais voir si Lina dormait toujours. Voyez comme elle est calme, pauvre chérie!

— Vous l'aimez bien!

— Oh! oui, c'est elle que j'aime le plus au monde, après...

— Après votre mari, naturellement, acheva le médecin.

Suzanne ne répondant pas, il poursuivit :

— Elle lui ressemble beaucoup, du reste, oui... ce sont les mêmes yeux gris pensifs, le même front élevé, la même forme des lèvres un peu minces. C'est une nature intéressante que cette petite. Elle est certainement très au-dessus de son âge par la réflexion et la volonté.

— C'est vrai, elle a une incroyable énergie. Vous connaissez son ardent désir de guérir et cependant, se croyant irrévocablement condamnée, jamais elle ne laissait échapper une plainte ou un regret : elle était souriante et gaie, à ce point que je la croyais heureuse jusqu'au moment où, par hasard, j'ai surpris son chagrin, et encore, à peine m'avait-elle

ouvert son cœur, que déjà elle voulait reprendre son secret.

— Comment donc ?

Poussée par le docteur, Suzanne non seulement raconta la scène émouvante qui lui avait révélé le désespoir de Lina, mais s'étendit sur la chère fillette, sur sa douceur, sa tendresse, son intelligence fine et brillante.

Le docteur Schwartz professait qu'un médecin, comme un peintre, doit tout connaître du sujet qu'il veut traiter : ses goûts, ses habitudes, ses antécédents, et jusqu'à ses opinions religieuses et politiques. Il existe des rapports si étroits entre les tendances morales et les dispositions physiques, entre le caractère et le tempérament. La jeunesse, l'inexpérience et la confiance de Suzanne le servaient admirablement. Elle répondait à ses questions et, sans même s'en douter, livrait au savant, avec la vie et l'âme de Lina, sa propre âme et sa vie.

Tout en l'écoutant, le regard du docteur allait de la tache indistincte et pâle que faisait dans l'ombre la petite figure amaigrie de Lina, au visage charmant tourné vers lui, dans tout l'éclat de la jeunesse, éclairé par les grands yeux ardents et veloutés et dont ni la fatigue, ni le chagrin, ni l'inquiétude ne pouvaient altérer la beauté.

— C'est la même âme qui les anime toutes deux, pensait-il, c'est la même ardeur contenue qui fait briller leurs yeux et trembler leur sourire. Ce n'est pas surprenant qu'elles s'aiment d'un tel amour. En sauvant l'une, je sauverai l'autre aussi peut-être. Ce sont deux vies et deux bonheurs que je tiens entre mes mains, et même trois.

Lorsqu'il sut tout ce qu'il désirait savoir, il arrêta Suzanne.

— Je vous ai fait causer bien longtemps, dit-il, maintenant il faut vous reposer, nous arrivons à Bourg, c'est le moment de dormir. Allons, étendez-vous, ordonna-t-il sans écouter les dénégations de Suzanne.

Il lui prit le poignet.

— Vous avez de la fièvre, je n'aime pas cela. C'est votre fille qui vous donne le bon exemple. Faites comme elle, dormez calmement, ne vous préoccupez de rien, je resterai devant votre porte.

Il la força à obéir, s'assura qu'elle était bien installée et resta dans le couloir en fumant et se promenant, jusqu'à ce que, la voyant immobile, il la crût endormie.

Fidèle à son rôle de guide et de protecteur, ce fut

lui encore qui déchargea les voyageuses de tout embarras à l'arrivée à Paris.

— J'ai retenu une voiture, leur dit-il, je vais vous y conduire : vous m'y attendrez pendant que j'irai retirer vos bagages.

Suzanne protesta, mais il ne voulut rien entendre.

— On ne laisse pas les jeunes filles seules ici, dit-il gaiement; allez garder la vôtre dans cet omnibus.

Assourdies par le tapage, les cris des employés, l'ébranlement des camions, le tonnerre des trains se succédant sans relâche sous l'immense hall vitré, Suzanne et Lina, serrées l'une contre l'autre, attendirent le savant sans parler, fatiguées de cette agitation qui les entourait, autant que de leur nuit en chemin de fer... Pour Suzanne, l'impression était toute nouvelle. Jamais, jusqu'à ces jours derniers, elle n'avait quitté sa paisible vallée du Jura, et de se trouver subitement jetée, presque seule, dans l'incessant mouvement de la grande ville bruyante et fiévreuse, l'ahurissait un peu.

Le docteur Shwartz ne tarda pas à revenir, suivi d'un employé qui portait les valises.

— Là, fit-il en montant dans la voiture, en route maintenant. Il donna l'adresse : hôtel des Ministres, rue de l'Université.

L'omnibus tourna sur lui-même et roula vers la ville. Au passage, le docteur jetait un nom de rue ou de monument. Lina reconnaissait les quais, la silhouette superbe de Notre-Dame, les statues de Charlemagne et d'Henri IV. Elle éprouvait un plaisir enfantin à présenter à Suzanne cette ville de Paris dont elle avait gardé un souvenir à la fois pénible et enchanté. Sur les quais, presque déserts à cette heure matinale, ils croisaient parfois une lourde voiture de maraîcher.

— Voici l'Institut, l'Académie, expliquait Lina, et ce grand palais, de l'autre côté de la Seine, c'est le Louvre; cette statue, je crois que c'est Voltaire, je ne me souviens plus très bien, il y a si longtemps que nous avons quitté Paris!

Mais la voiture quitta : la douce clarté des quais pour s'enfoncer dans les rues grises et tristes où lentement s'ouvraient les devantures.

— Nous sommes arrivés, annonça le docteur Schwartz, je vais vous faire donner une chambre, vous déjeunerez d'abord, puis vous vous coucherez pour être tout à fait reposées. Je viendrai vous voir à midi. D'ici là, ne songez qu'à vous délasser.

Elles obéirent, Lina du moins obéit strictement.

Elle ne montrait ni trouble, ni inquiétude. Jamais son regard n'avait été plus souriant et plus pur. Suzanne en était surprise et ravie, et maltraitait avec peine son intense anxiété. Si René s'était trouvé là, elle aurait éprouvé un soulagement à parler avec lui de ses espoirs et de ses craintes : en cherchant à l'encourager, elle se serait rassurée elle-même, mais elle se sentait seule et abandonnée dans cette chambre inconnue, en face du calme confiant de Lina. Elle essaya d'écrire une longue lettre à son oncle, mais, dès la seconde page, la plume lui tomba des doigts. Elle s'assit alors en face du lit blanc où s'endormait la petite infirme, et, en dépit de l'agitation et du trouble aigu de son esprit, elle sentit peu à peu un engourdissement paralyser ses membres, sceller ensemble ses mains jointes et ralentir la prière sur ses lèvres.

Il était onze heures passées quand elle se réveilla. Le docteur souriant la regardait en causant avec Lina toujours couchée.

— Vous avez fait un bon sommeil, mais, en dépit du proverbe, cela ne vous dispensera pas de déjeuner. Je vais vous faire servir ici, n'est-ce pas ? Moi, je vais retrouver des collègues. Je reviendrai à deux heures. Bon appétit. Je disais à Mlle Lina de ne pas se lever ; elle déjeunera dans son lit, je le préférais. Malgré tout, c'est fatigant pour elle une nuit de chemise de fer, et il ne faut pas qu'elle présente des yeux cernés et des lèvres pâlies aux visites que je lui amènerai.

— Quand ? demanda vivement Suzanne, en le suivant jusqu'à la porte.

— Je ne sais encore, songez que j'ai à peine entrevu mes collègues. Ne vous préoccupez donc pas, ajouta-t-il tout bas. Vous êtes moins raisonnable qu'elle... Je vois bien que vous vous affolez comme une enfant.

Il sortit, laissant ce dernier mot dans l'oreille de la jeune femme... René aussi l'appelait une enfant et mettait, dans ces mots, une grave tendresse indulgente et protectrice dont elle appréciait la douceur, à présent qu'elle en était privée. Non, vraiment, jamais elle n'aurait cru que son mari, d'un abord si froid, si réservé, si indécis, lui fût cependant un tel appui et comme la force cachée qui active toutes les énergies ; elle sentait loin de lui pourtant se fondre son courage, sa belle résolution hardie et volontaire.

Ce fut Lina qui lui vint en aide.

— Alors, nous allons faire la dinette, maman Suzie ? demanda-t-elle gaiement en se redressant contre ses coussins.

Était-ce de sa part force d'âme ou insouciance? L'une ou l'autre semblait inadmissible à la jeune femme qui enviait, en l'admirant, cette paix joyeuse. Elle fit un effort énorme pour s'y associer et se rendit compte qu'elle n'y parvenait pas; heureusement, la sérénité de Lina était inaltérable. Elle était contente de revoir Paris, rappelait ses souvenirs d'enfant, les promenades aux Champs-Élysées, au Jardin d'acclimatation, les éléphants, la voiture aux chèvres, les beaux perroquets multicolores; elle parlait, parlait, dispensant Suzanne de répondre, sans fièvre cependant, ni surexcitation.

Quand le repas fut achevé, elle s'étendit dans son lit, de nouveau, en disant :

— Maintenant, je crois que je vais dormir encore. Voulez-vous m'embrasser, ma bien-aimée maman?

Et, à la chaleur de son étreinte, Suzanne comprit qu'elle n'était ni insouciance ni distraite.

## XII

Depuis plus d'une heure, les yeux fixés sur la pendule, toute son âme suspendue aux moindres bruits, tendue vers la pièce voisine, Suzanne attendait qu'on l'appelât.

Après un premier examen rapide, les médecins l'avaient congédiée ; et, malgré son regard suppliant, le docteur Schwartz l'avait mise à la porte ; il lui avait même conseillé de sortir un peu, d'aller prendre l'air sur les quais : ce serait un peu long, elle se morfondrait dans une immobile attente ; mieux vaudrait tromper son anxiété par une petite promenade.

Elle n'avait pas voulu, s'était assise dans l'antichambre sur le premier siège venu, jusqu'à ce qu'une femme de service, prenant pitié de son air malheureux, l'eût fait entrer dans une pièce inoccupée, tout à côté de celle où se trouvait Lina. Elle avait été contente de rester ainsi près d'elle, de la quitter le moins possible, prompte à voler à son secours, mais en même temps son angoisse s'était encore augmentée : à chaque instant, elle croyait entendre un cri ou un gémissement. Que voulait-on faire, pour la renvoyer ainsi, elle, la mère, après tout... Ces médecins nouveaux ne lui inspiraient pas beaucoup de confiance : le docteur Ribevoyx, surtout, avec ses grosses lunettes et sa parole brève. Le docteur von Liecht avait un air plus doux, toute sa large figure mangée par une barbe fauve ; il lui avait dit quelques mots en français, mais, bien vite, s'était adressé en allemand au docteur Schwartz, de sorte qu'elle n'avait rien pu comprendre.

Enfin, à trois heures et quart, le docteur reparut.

— Ces messieurs sont partis, dit-il, en s'asseyant en face d'elle. Nous avons dû endormir légèrement votre petite Lina pour l'examiner plus à l'aise sans risquer de l'effrayer, ni de la faire souffrir. Quoique réveillée, elle est encore un peu sous l'influence du soporifique et ne s'apercevra guère de votre absence, nous pouvons donc causer sérieusement et sans nous presser. Je regrette que les circonstances m'obligent à le faire en l'absence de votre mari... mais, après tout, peut-être cela vaut-il mieux !

Il s'essuya le front, moins gêné par la chaleur suf-

focante de cette journée de juillet que par le regard anxieux fixé sur lui.

— Je ne puis vous dissimuler que le cas est extrêmement grave, si grave que, nous, médecins, nous ne pouvons prendre seuls la responsabilité d'une décision quelle qu'elle soit. Il nous faut, soit pour ne rien faire, soit pour tenter une opération, votre autorisation à vous.

— A moi, mais je ne sais pas, comment voulez-vous que je sache ? murmura la jeune femme épouvantée.

— Je vais vous expliquer les choses très franchement, très nettement ; pardonnez-moi la brutalité nécessaire des mots. Si, conformément à l'opinion, assez motivée, du reste, de votre médecin ordinaire, nous renonçons à tout traitement, l'enfant continuera une existence malade pendant quelques années encore, elle atteindra dix-huit ans, vingt ans, peut-être, je doute fort qu'elle aille au delà : ayant déjà, par hérédité, un tempérament peu vigoureux...

— Son père n'est pas malade, interrompit Suzanne.

— Non, mais il n'est pas très robuste... et surtout, il y a sa mère... Enfin, conformée comme elle l'est, cette enfant est fatalement vouée à la consommation. L'air ne peut pas pénétrer librement jusqu'aux poumons, du moins en quantité suffisante. D'ailleurs, ce ne sont pas les motifs du diagnostic qu'il vous importe de connaître : c'est uniquement le dilemme où nous sommes enfermés.

« D'une part, laisser aller les choses qui, nécessairement, conduiront, d'ici quelques années, à une issue fatale ; de l'autre, tenter tout de suite une opération très grave, très dangereuse même, et qui, pour quatre chances de réussite, en a pourtant une d'insuccès...

— L'insuccès, demanda Suzanne, très pâle, serait-ce la mort ?

— C'est possible, articula lentement le médecin, les yeux baissés, tant la figure torturée de la jeune femme lui faisait mal à voir, lui qui, pourtant, connaissait bien la douleur.

— Alors, vous me demandez de choisir moi-même, le sort de mon enfant : la mort lointaine, avec son cortège de souffrances et d'angoisse, ou la mort immédiate ?

— Ou, plus probablement, la guérison, reprit doucement le médecin : je vous l'ai dit, nous évaluons à quatre sur cinq les chances de succès ; c'est peu, je le reconnais, et si cette enfant n'était pas condamnée, d'autre part, nous ne vous aurions jamais soumise au supplice que je vous impose.

Vous m'avez écrit, il y a quinze jours, que vous pouviez tout entendre et tout affronter. Je ne l'ai point oublié.

— Vous avez raison...

Livide, sans une larme, sans un geste, le regard fixe devant elle, elle semblait pétrifiée. Pendant quelques minutes, le docteur respecta son silence; mais l'heure pressait, il tira sa montre.

— Alors, dit-il, que décidez-vous ?

Elle se récria, affolée :

— A présent ? C'est à présent, toute seule, que vous voulez que je décide ? Mais c'est impossible... Ce n'est pas moi, c'est son père qui doit décider. Non, non, je ne puis pas... je ne dois pas... oh !... ordonner sa mort...

— Ou sa guérison.

— Mais je ne sais pas, moi, je ne puis pas... puisque vous-mêmes, les savants, vous qui voyez et qui savez, vous n'osez prendre une décision... Comment voulez-vous que moi... non, non, je ne puis pas... je ne puis pas... Attendez au moins un jour.

— Attendre, c'est se décider à ne rien faire. Il n'est pas facile, je vous assure, de réunir von Liecht et Ribevoix. Ils quittent Paris samedi matin, du moins von Liecht, et nous sommes à mercredi. Avec d'autres qu'eux, les chances de succès diminuent; ce n'est, pour ma part, qu'avec eux que je tenterais l'opération; de plus, même du côté de Mlle Lina, tout retard est un danger; je vous l'ai dit, la consommation la guette, et, d'un jour à l'autre...

— Alors, quand feriez-vous cette opération... si vous la faisiez ?

— Demain matin.

Elle se leva, chancelante, fit quelques pas à travers la chambre, en répétant d'une voix égarée :

— Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible... Décider ! moi toute seule ! Je ne puis pas, je vous dis que je ne puis pas...

Le docteur n'insista pas. Il regarda l'heure de nouveau, se leva, et, l'arrêtant dans sa marche hagarde :

— Je vous comprends. Eh bien ! nous attendrons... vous réfléchirez... Je n'ai pas besoin d'une réponse rigoureusement immédiate. Nous nous verrons ce soir... Je vais revoir notre malade. Si elle désire se lever, je n'y vois pas d'inconvénient; au contraire, elle peut même très bien sortir un moment. A tout à l'heure.

Mais Suzanne le suivit auprès de Lina, redoutant

la solitude, comme si quelque chose pouvait encore accroître son tourment.

L'enfant, tranquille et reposée, un peu accablée encore, les accueillit avec un sourire. Son regard interrogeait, mais elle ne posa aucune question. Suzanne détourna la tête, elle ne pouvait supporter, en cette minute, la douceur résignée et tendre de ces chers yeux fixés sur elle : sur un meuble, elle aperçut ses gants et son chapeau restés là depuis le matin... un siècle ! Vivement, elle s'en empara, poussée par une idée soudaine.

— Il doit y avoir un bureau de poste, dans ce quartier, n'est-ce pas, docteur ? Je vais y porter ma lettre à tes sœurs, ma chérie, je serai de retour bien vite.

Elle sortit précipitamment, elle voulait envoyer une dépêche à René, lui expliquer l'horrible décision que l'on attendait d'elle, lui demander, à lui le père, quelle mort il choisissait pour son enfant... Et pourtant, non, c'était trop cruel, trop affreux, elle ne ferait pas cela. Comment, sur un télégramme, fût-il de cinq cents mots, pourrait-il prendre une décision, lorsqu'elle-même, à côté du docteur Schwartz, elle se sentait mourir d'angoisse ? D'ailleurs, il n'était plus temps. Il y avait cinq kilomètres de Champagne à Château-Rouge, sa dépêche arriverait trop tard, juste à temps, peut-être, pour infliger à René montant en wagon une nuit d'intolérable tourment. Non, à quoi bon le faire souffrir davantage ? Il serait là demain, il apprendrait bien assez tôt... Quoi, mon Dieu ?... Car demain aurait tranché le sort de Lina. Elle ne pouvait même pas attendre et se taire, puisque attendre serait vouloir la mort fatale de Lina, sa mort certaine après des mois de douleur et de déception. Que dirait-elle, quand on lui ferait reprendre, sans rien tenter, la route de Château-Rouge ? Quel serait son désespoir de se voir à jamais condamnée ? Suzanne se rappelait son cri de douleur, la nuit de ses quinze ans. Elle avait dit : « Mieux vaudrait mourir que vivre de ma vie... » René aussi l'avait pensé, il savait que sa Lina était irrévocablement condamnée, que chaque journée, que chaque heure écoulée la rapprochaient d'un pas sûr du terme fatal ; et lui qui l'aimait, il avait dit de sa voix désespérée : « Mieux vaudrait, peut-être !... » Alors, oui, il fallait être brave, il fallait courir la terrible chance !

Mais, aussitôt, à son esprit épouvanté, se présentait Lina baignée dans son sang, pâle et mourante. Elle aussi, Suzanne, pourrait donc commander la

mort ? Et Jacques lui faisait horreur lorsqu'il tuait, dans l'ardeur de la guerre, des étrangers, des ennemis ! Elle aussi allait faire couler le sang, le sang de sa Lina, de son enfant ! Pauvre petite, toujours immolée par ceux qu'elle aimait ! par sa mère oublieuse et négligente ; par son père, qui portait, comme un chancre dévorant au cœur, l'atroce remords de n'avoir su conjurer le mal et, à présent, par sa Suzie, par sa mère d'élection dont un mot allait la jeter aux bourreaux...

Suzanne sentait des lueurs de folie traverser son cerveau. D'un grand geste, elle repoussa l'horrible vision... Tout à coup, elle eut conscience que, dans la rue, on la regardait, et, s'adressant au premier passant venu, elle demanda d'une voix lointaine, d'une voix étrangère qu'elle ne reconnut pas :

— L'hôtel des Ministres, la rue de l'Université ?

— Mais vous y êtes, l'hôtel des Ministres est à deux pas, lui répondit-on.

C'était vrai ! Il lui semblait pourtant qu'elle marchait à l'aventure depuis si longtemps ! Elle rentra à l'hôtel, elle ne pouvait laisser indéfiniment Lina seule. Hélas ! demain peut-être elle ne la verrait plus, elle avait soif de ses caresses et monta presque en courant l'escalier qui conduisait à sa chambre.

La fillette achevait de s'habiller.

— Vous voilà, maman Suzie, le docteur Schwartz nous donne congé jusqu'à sept heures. Si cela ne vous fatiguait pas, nous pourrions faire une petite promenade ?

— Cela te ferait plaisir, mon enfant ?

— Grand plaisir. Nous irons aux Champs-Élysées, voulez-vous ?

— Je le veux bien, accorda Suzanne, avide de satisfaire les moindres désirs... les derniers, peut-être, de la fillette.

Elles sortirent donc, mais, bientôt, la jeune femme n'eut plus la force de marcher, elle sentait ses jambes fléchir sous elle : elle fit signe à un fiacre qui passait et y monta avec Lina.

— Donne tes ordres au cocher, dit-elle, en s'efforçant de sourire : c'est toi qui es mon guide aujourd'hui.

— A l'Étoile, par les Champs-Élysées, commanda Lina, se rappelant une formule souvent entendue dans sa première enfance.

Elle reprit ses explications du matin, eut une joie en retrouvant les Tuileries, la place de la Concorde et ces Champs-Élysées, enfin, dont elle avait gardé un si prestigieux souvenir. A ces longues explica-

tions, Suzanne répondait parfois par un monosyllabe, c'était tout ce qu'elle pouvait faire. A la fin, lasse de parler sans parvenir à la distraire, Lina se tut, abandonnée elle aussi à ses pensées. A l'Etoile, pourtant, elle fut saisie par la grandeur du spectacle : la voiture avait tourné et regardait maintenant, en la dominant, l'immense avenue fourmillante et, tout au fond, nu delà de l'obélisque et des frondaisons touffues des Tuileries, le Louvre énorme et somptueux dans le flamboiement du soleil déjà bas, reflété par l'éclat de ses mille fenêtres.

— C'est beau ! dit Lina, je suis contente d'avoir vu cela ; et vous, maman Suzie ?

— Oui, oui, c'est beau, répéta Suzanne, sans voir ni comprendre.

— Où faut-il vous conduire, maintenant ? demanda le cocher.

— Près d'une église, à la Madeleine, ce n'est pas loin, je crois, répondit Lina.

Et tandis que la voiture repartait, elle ajouta à demi-voix :

— Il faut bien demander au bon Dieu de nous protéger. Nous en avons tant besoin, ma pauvre petite maman... et puis lui recommander le voyage de papa. A quelle heure doit-il partir de Champagnole ? Je pense qu'il dînera à Martigny en y conduisant Georgette et Annie. Que d'embarras je cause ! et comme tout le monde est bon pour moi... Je suis vraiment un peu honteuse de mettre ainsi toute la famille dessus dessous. Mais quand je serai guérie... si je guéris... je tâcherai d'être si bonne à mon tour, de passer ma vie comme vous à faire du bien à tout le monde. Vous avez dit une fois : « Le plus sûr bonheur est celui que l'on donne... » et je ne l'ai jamais oublié, parce que je me suis dit que c'était là votre devise. Oh ! jamais, jamais, je ne vous dirai assez merci, ni combien je vous aime !...

Vainement, Suzanne essayait de la faire taire, elle continuait toujours son hymne de reconnaissance et de tendresse, sans soupçonner l'intolérable supplice qu'infligeait chacune de ses douces paroles.

Quand, enfin, elles rentrèrent à l'hôtel, le docteur Schwartz s'y trouvait déjà. Il fit immédiatement appeler Suzanne dans sa propre chambre pour n'être pas dérangé.

— Je veux vous demander deux choses, lui dit la jeune femme en entrant. Ce n'est que d'après vos réponses que je pourrai me décider.

— Parlez, je vous répondrai en toute sincérité.

— La chance d'insuccès pour l'opération ?...

demanda Suzanne hésitante, je n'ai pas bien compris... Vous redoutez quoi? Que l'on ne puisse pas faire ce qu'il faut... ou bien que la fièvre trop violente...

Elle s'arrêta, les mots s'étouffaient dans sa gorge.

— Pas précisément, dit le docteur, la prenant en pitié... Je ne puis vous expliquer, vraiment, ce que seul un spécialiste pourrait comprendre; tout ce que je puis vous dire, c'est que je répons bien de réussir l'opération des muscles... Il s'agit de greffer les muscles vivants sur les muscles atrophiés, cela je le ferai. J'ai étudié la malade d'assez près pour pouvoir vous le garantir. Ce n'est pas tout, il y a des articulations complètement ankylosées, il faut leur rendre leurs libres mouvements : c'est l'affaire du docteur von Liecht... Mais vous comprenez bien que c'est là une double opération, forcément longue et pénible; qu'il faut, pour la supporter, un corps sain, si ce n'est robuste, et au moins une certaine force de résistance, quand ce ne serait que pour tolérer les anesthésiants puissants dont nous serons obligés de nous servir. C'est là qu'est le danger. Là où la chirurgie trouve des certitudes, la médecine n'offre que des probabilités. Le docteur Rybevoix croit que la malade n'a encore aucun organe essentiel atteint, et que sa faiblesse, avec une attention et des ménagements extrêmes, pourra supporter l'épreuve. Mais enfin, il ne peut être rigoureusement certain de ce qu'il avance. Voilà, très exactement, le résumé de la situation... Quelle est votre seconde question?

— Si Lina était votre fille, demanda-t-elle lentement, la feriez-vous opérer?

— Oui, sans hésitation, affirma le docteur.

— Eh bien! alors... alors... commença la jeune femme, sans parvenir à arracher de ses lèvres le mot définitif...

— Et même, continua le docteur, si, ce qu'à Dieu ne plaise, je m'étais trompé, je n'aurais point de remords, tandis qu'il m'en resterait toujours, en voyant dépérir et mourir lentement cette enfant, de n'avoir pas tout risqué, même sa vie, pour la guérir et la sauver.

— Eh bien! alors oui, s'écria Suzanne d'une voix déchirante; et, se cachant la tête entre ses bras, elle sanglota épérdument.

## XIII

Le docteur Schwartz ne lui avait pas laissé le temps de se ressaisir.

— Il faut prévenir Lina maintenant, avait-il dit. Naturellement, ce n'est pas ici que peut se faire l'opération : il faut aller, dès ce soir, dans une maison spéciale. J'ai heureusement en poche un mot du docteur Rybevoix qui nous ouvrira toutes les portes.

Suzanne avait protesté faiblement.

— Ne peut-on au moins attendre à demain matin pour quitter l'hôtel ? M. Lucquier arrivera de bonne heure, que dira-t-il en ne trouvant personne ?

— Il vous trouvera, vous. Je veux bien vous emmener ce soir, et vous faire accepter pour la nuit dans la maison de santé, quoique cela ne se fasse pas habituellement. Mais, demain, à six heures, vous en repartirez. L'opération commencera de bonne heure, car elle vient, pour ces messieurs, en surcharge des occupations prévues. Ils se dispenseront d'une séance du congrès, mais il faut absolument qu'à onze heures von Liecht soit libre.

— Vous étiez donc décidés à opérer Lina, quoi que je pusse vouloir ? demanda tout à coup la jeune femme, espérant ainsi mettre à couvert sa responsabilité.

— Je n'aurais rien fait contre votre volonté, mais j'étais sûr d'avance de votre décision ; prévenez votre fille, faites vos petits préparatifs, j'envoie chercher une voiture.

.....

Au souvenir de sa conversation avec le docteur, si précis qu'elle en gardait dans l'oreille certaines intonations, succédait dans l'esprit de Suzanne la confusion terrorisée de l'affreux cauchemar. Elle entendait encore, elle entendrait toujours le cri étrange de Lina, quand, brutalement (elle n'avait ni le temps, ni la force de préparer ses phrases), elle lui avait annoncé l'opération prochaine : cri d'angoisse et de joie, d'effroi et d'espérance, cri d'agonie et de triomphe, cri de détresse aussi et de suprême adjuration...

Puis, à travers des rues enchevêtrées, d'interminables boulevards, le docteur les avait emmenées

vers un quartier lointain, les avait poussées devant lui, dans une maison claire et silencieuse, où des religieuses en tabliers blancs glissaient sans bruit le long des corridors. Puis... elle ne savait plus... Martelant son cerveau, le rythme implacable d'une valse lente s'obstinait, quoi qu'elle fit, à scander son énergente mélodie... Est-ce qu'elle devenait folle?... Non pourtant...; elle revoyait Lina, à genoux près d'elle, faisant sa prière du soir..., puis la religieuse qui, presque de force, lui faisait boire une potion calmante... Mais où donc avait-elle entendu cette valse?... Et Lina, toute pâle dans son étroit lit blanc, les cheveux serrés en fines tresses...; elle avait voulu la coiffer une fois encore elle-même, mais la religieuse s'y était opposée. C'était la toilette du condamné, oh! quelle horrible pensée!... La chambre de Lina était claire, gaie même, avec sa large baie donnant sur un jardin... Ah! oui, la valse... c'était à Genève qu'elle l'avait entendue... au café du Nord... Suzanne éprouva un soulagement puéril, réel cependant, à le savoir... Elle ferma les yeux, s'appuya contre des coussins...

— Vous sentez-vous mal, madame? voici de l'éther, demanda tout près d'elle une voix calme et mesurée.

Elle ouvrit les yeux et comprit, d'un effort de mémoire...

Oui, il était arrivé, le moment terrible. Lina, sa petite Lina, était maintenant insensible et inerte aux mains des chirurgiens. Se réveillerait-elle jamais? Et elle, Suzanne, on l'avait chassée de cette maison où son enfant, peut-être, allait mourir. On l'avait mise en voiture avec une religieuse. On la renvoyait à l'hôtel pour attendre René... Dans une heure il serait là, que lui dirait-elle, mon Dieu?... Il lui avait confié son enfant. Qu'en avait-elle fait?... Il faudrait tout lui raconter, tout lui dire, ses hésitations, ses terreurs, ses craintes, et, à présent, ses regrets, ses remords. Comment avait-elle pu livrer Lina, avoir cet affreux courage?... Mais non, il ne faudrait pas dire cela à René... elle souffrait trop... il fallait lui laisser au moins l'espoir qu'elle n'avait plus, lui faire croire au succès, arracher, pour lui, quelques heures encore au désespoir. Assez tôt il saurait son malheur, assez tôt il la maudirait pour sa trahison et son crime. Oui, son crime... n'avait-elle pas conduit à la mort l'enfant qu'il lui avait donnée?

Des coups de marteau battaient ses tempes, elle était baignée de sueur dans la fraîcheur du matin.

Sans mot dire, la religieuse lui fit respirer un flacon, versa dans ses mains dégantées quelques gouttes d'éther qui la brûlèrent en la ranimant. Elle se redressa, regarda autour d'elle.

— Il ne faut pas vous épouvanter, madame, dit la religieuse compatissante... j'ai déjà vu bien des opérations, et jamais, jamais, il n'est arrivé de malheur comme vous semblez le craindre, surtout avec des chirurgiens et un médecin comme ceux-ci ! C'est bien naturel que vous soyez impressionnée, mais il ne faut pas vous bouleverser à ce point. Prenez courage, madame, ma sœur Marie-Cécile, qui s'est occupée de votre petite fille, m'a dit qu'elle était dans d'excellentes conditions : c'est beaucoup, voyez-vous, d'avoir un bon état moral, cela a tant d'importance pour la fièvre, qui est en somme la seule chose à redouter dans une opération de ce genre...

Suzanne savait bien que non, mais elle n'avait pas le courage de formuler ses craintes.

— Et puis, madame, poursuivit la religieuse, vous serez bien vite rassurée ; nous vous enverrons un exprès aussitôt l'opération terminée. Il ne faut pas vous effrayer ainsi. Songez que, dans quelques heures, vous serez si contente, si rassurée ; c'est l'opération qu'on redoute, ensuite on prend bien son parti des longs soins et des sévères précautions. Et cette pauvre petite, comme elle sera heureuse de vous devoir sa guérison. Nous prierons bien pour elle, madame, et pour vous aussi... Nous sommes arrivées, désirez-vous que je reste auprès de vous, en attendant monsieur votre mari ?... Non ? vous préférez être seule ?... Eh bien ! adieu, madame, ne vous tourmentez pas. A onze heures vous aurez des nouvelles, de bonnes nouvelles.

— Bonsoir, ma sœur, merci...

Chancelante, sous le regard apitoyé des gens de l'hôtel, Suzanne regagna sa chambre, sa pauvre chambre déserte où Lina arrivait hier confiante et joyeuse, où René allait entrer dans quelques minutes en lui demandant son enfant. Elle quitta machinalement son chapeau et sa jaquette, essaya de se calmer, se mit à genoux pour une prière. Elle avait tant prié depuis la veille ! A présent encore, elle s'efforçait de joindre ses mains défaillantes, elle imposait à ses lèvres les mots ardents, trop faibles pour traduire sa souffrance et son désir. Mais ses bras retombaient ; elle s'écrasa sur elle-même, ployée, anéantie par l'excès de son angoisse.

On frappa légèrement à la porte qui s'ouvrit du dehors.

En apercevant René, elle bondit sur ses pieds, les yeux dilatés, tremblant de tous ses membres.

— Oh ! René, René, s'écria-t-elle, pardonnez-moi !

— Quoi donc ? Qu'est-il arrivé ? demanda M. Lucquier.

— Lina... Oh ! je ne devrais pas vous dire comme cela... Je devrais...

— Quoi... Lina ? fit-il, anxieux, en se penchant sur sa femme.

— On l'opère en ce moment, murmura-t-elle, je n'ai pas pu retarder... Je n'ai pu faire autrement... Pardonnez-moi !

Une pâleur livide couvrit les traits de René ; il demeura un instant sans parole, chancelant sous le coup... Puis il tendit les bras à Suzanne.

— Ma pauvre petite ! dit-il seulement.

Elle se jeta sanglotante sur son cœur, et longtemps, sans parler, ils se tinrent embrassés ; mais la douceur même de cet appui et de ce pardon ne pouvait calmer l'atroce angoisse de Suzanne. Elle lut dans les yeux troublés de René une anxieuse question. Refoulant ses larmes, elle se dégagea :

— Il faut que je vous raconte tout, que je vous explique, dit-elle en le forçant à s'asseoir près d'elle sur un canapé. Après, vous me jugerez.

Il l'interrompit, la voix brisée :

— Vous juger ? ma chère petite enfant... Comme si je ne savais pas d'avance que vous avez agi pour le mieux !

— On ne pouvait pas différer. J'ai supplié le docteur Schwartz d'attendre votre arrivée, mais il n'a pas voulu, pas pu, veux-je dire. Le docteur von Liecht part après-demain ; il est pressé, à cause de ce congrès... Enfin, ce matin seulement, l'opération était possible... et rien qu'avec lui... et si on ne la faisait pas... O René, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit un jour ? C'était vrai... Si Lina ne guérissait pas... elle ne pourrait pas vivre. C'est pour cela qu'on ne vous a pas attendu.

— Vous avez bien fait, murmura René avec effort, le visage crispé. Alors, c'est à présent ? Où est-elle ?

— Dans une maison de santé, rue Blomet, je crois. Nous y sommes allées hier soir avec le docteur Schwartz. J'ai passé la nuit avec elle ; elle était si calme, si courageuse...

Elle se remit à pleurer, mettant toute son énergie à taire son effroyable crainte.

— Le docteur Schwartz croit-il fermement au succès ?

— Il m'a affirmé que, si Lina était sa fille, il n'hésiterait pas une seconde à l'opérer. Il m'a dit que nous avions tout à gagner et... rien à perdre, acheva-t-elle presque violemment, dans l'effort qu'elle s'imposait.

— Et... elle ?... notre Lina ? Que disait-elle ? Était-elle effrayée ? demanda-t-il encore.

— Je ne sais pas, elle est si courageuse, si forte contre elle-même. C'est elle qui m'encourageait, qui me rassurait. Elle a dormi, cette nuit, moi aussi ; on nous a fait boire à toutes deux quelque chose de calmant. Ce matin, si vous l'aviez vue, elle était toute paisible et reposée dans son lit. C'est elle qui m'a renvoyée si doucement. Elle me disait : « Il faut vous en aller, ma petite maman, je ne veux plus que vous voyiez cette vilaine Lina tordue et contrefaite... Vous aurez bientôt une jolie petite fille très droite. Vous verrez comme je me tiendrai bien ; vous serez fière de moi. » Elle essayait de rire, quand déjà les médecins étaient en route vers elle...

La jeune femme s'arrêta, suffoquée. Mais elle reprit presque aussitôt :

— Elle m'a embrassée très fort ; elle m'a dit merci, pauvre chérie ! Puis elle m'a embrassée encore, pour vous, cette fois, et m'a demandé de la bénir en votre nom. Hier soir, en arrivant dans cette maison, elle a voulu voir un prêtre ! Je ne sais ce qu'elle pense ; devant moi, elle a été si calme, presque joyeuse... Tenez, René, je veux vous donner son baiser.

Elle posa sur le front penché de son mari, avec une gravité émouvante, le baiser confié par Lina. Leurs mains se rencontrèrent et s'étreignirent convulsivement. Il leur semblait qu'ils venaient d'échanger le don sacré d'une mourante.

— Hier, reprit Suzanne après un long silence, elle a voulu faire une promenade... Elle était contente de revoir Paris ; elle me montrait les monuments, me racontait ses souvenirs d'enfance. Le soir, nous avons été en voiture aux Champs-Élysées, puis à la Madeleine... Je l'avais rarement vue aussi animée... Pauvre petite, elle me voyait préoccupée et voulait me distraire. Elle était restée dans son lit presque toute la journée. En arrivant, le docteur Schwartz avait voulu qu'elle se couchât. Elle a déjeuné dans son lit à onze heures, et à deux heures les médecins sont venus pour l'examiner. Ils m'ont renvoyée. Ils sont restés jusqu'à trois heures... Je croyais qu'ils ne sortiraient jamais de cette chambre, et pourtant,

qu'était l'inquiétude d'hier auprès de celle d'aujourd'hui ?

Elle reprit, haletante :

— Vous aussi, René, il me semblait que vous n'arriveriez jamais, que nous mourrions avant de nous revoir, que l'éternité nous séparait.

Elle s'arrêta court... qu'avait-elle dit, mon Dieu ?

Elle passa la main sur son front d'un air égaré... adressa à son mari un sourire navrant.

— Je crois vraiment que je divague. René, il ne faut plus m'écouter... je ne suis pas comme Lina, moi, je n'ai ni force ni courage.

— Ma petite Suzanne, ma pauvre enfant, répétait René, sans trouver d'autres paroles.

— On apportera des nouvelles immédiatement, reprit Suzanne, elles seront ici à onze heures.

Puis, ils se turent, serrés l'un contre l'autre, broyés par l'angoisse, dans l'attente affolante. De temps en temps Suzanne rejetait nerveusement la tête en arrière pour chercher l'air qui lui manquait... elle étouffait... René tordait à l'arracher sa fine moustache blonde.

— Onze heures ! dit tout à coup Suzanne les yeux fixés sur la pendule.

D'un geste machinal René tira sa montre.

— Oui, onze heures... répéta-t-il.

Ils se turent de nouveau, leur anxiété devenait intolérable...

De divers côtés, les lentes horloges des églises sonnaient leurs onze coups, tristement, comme un glas.

On entendit vers la porte des pas précipités, un coup bref...

Tous les deux s'élançèrent...

— Une lettre pour madame... dit un domestique.

Elle se jeta vers lui, arracha le billet... ses mains tremblaient, impuissantes à rompre l'enveloppe...

— René ! cria-t-elle d'une voix de folie et, tournant sur elle-même, elle s'abattit inerte sur le tapis...

Une sensation tiède et douce la rappela à la vie... Inconsciente encore, elle entr'ouvrit les yeux... René, à ses genoux, couvrait ses mains de baisers et de larmes.

— Suzanne, ma bien-aimée, mon amour, mon ange béni, mon sauveur, ma rédemptrice.

A ce mot, une joie de délivrance, irréfléchie, irré-

sistible, envahit son cœur. Confusément, s'enfuyant dans l'oubli, son Jacques qu'elle avait aimé, la cabane lointaine, les enfants égorgés lui apparurent une dernière fois...

— La rédemptrice! répéta René avec ferveur.

Cette fois, elle se souvenait, elle comprenait...

— Sauvée! s'écria-t-elle, en ouvrant des yeux éblouis.

## XIV

— Ma petite Lina!

Un air frais glissait sous les grands marronniers en quinconce. De lointaines rumeurs arrivaient par bouffées, à travers le silence, jusqu'au lit de repos qui s'allongeait à l'ombre du paisible jardin.

Très pâle encore, faible et raidie dans son appareil, Lina aspirait avec délices les parfums qui montaient autour d'elle. C'était sa première sortie. Suzanne, pour la fêter, avait jonché de fleurs la large chaise longue, le guéridon de fer, jusqu'à l'allée où reposait la chère ressuscitée; elle avait jeté des roses blanches sur ses mains et sur ses genoux. Bien qu'elle se fût promis d'être très calme et raisonnable, de ne pas faire parler Lina, de la laisser paisiblement dormir au grand air, Suzanne ne pouvait détacher ses yeux de l'enfant. Parfois, brusquement, elle se penchait sur elle et posait sur les paupières closes un rapide baiser. Ou bien, irrésistiblement, un tendre mot montait à ses lèvres.

— Ma petite Lina! disait-elle très bas; mais un léger sourire lui montrait qu'elle était entendue.

Suzanne adorait ce sourire, et, rien que pour le voir glisser une seconde sur les lèvres pâlies de la chère malade, elle eût fait des folies... Quand Lina souriait, Suzanne croyait revoir René, elle croyait l'entendre lui répéter les mots d'amour, elle croyait sentir la caresse de ses baisers.

— Ma petite Lina! disait-elle tout bas.

Était-il possible qu'un tel bonheur dilatât son âme? Qu'eux trois, qui avaient tant souffert, triomphassent maintenant d'une indicible joie?... René! Lina! Suzanne murmurait dévotement ces noms aimés, elle trouvait, à les prononcer, une douceur infinie; elle s'attendrissait dans une extase heureuse; son cœur, qui avait enfermé tant de larmes, était impuissant à contenir la joie nouvelle, la joie débordante de son jeune amour.

Comme sa vie était belle maintenant! Elle planait dans une joie sereine, au-dessus des épreuves et des adversités. René l'aimait, il l'avait toujours aimée, du premier jour où il l'avait surprise à Château-Rouge, jouant à « pigeon-vole » entourée des enfants. Ah! comme son amour savait, maintenant,

se faire caressant et tendre, comme il lui consacrait son âme enfin libérée et libérée par elle (il le lui avait dit) de tout remords, de toute angoisse, même de tout regret : « Car c'est mon malheur même qui vous a donnée à moi, » lui avait-il dit sans qu'elle pût protester. Ah ! bénie soit la souffrance si elle apporte un tel bonheur !

Elle-même, Suzanne bénissait la maladie de son cœur. Si elle avait été joyeuse et gaie, libre d'aimer, non, elle n'aurait pas songé à épouser René.

Elle prit dans sa poche, pour la relire, la lettre reçue le matin même.

« Tu diras ce que tu voudras, mon amie chérie, il est impossible que je passe loin de toi l'anniversaire de notre mariage. Georgette et Annie peuvent très bien rester seules ici quelques jours, mais moi, je ne puis plus vivre loin de toi, mon cher bonheur ! Songe donc, il y a quinze jours entiers que je n'ai baisé tes yeux qui sont à moi, que tu m'as donnés en me donnant ton âme à la minute heureuse qui a brisé toutes nos douleurs. Ma Suzanne, je voudrais faire un temple, un sanctuaire pour nous seuls de cette chambre d'hôtel où j'ai reçu de toi la vie de ma fille et l'aveu de ton amour... Petite folle, qui croyais que je ne t'aimais pas, que je n'avais pour elle que de la reconnaissance!... Ah ! qu'il me tarde de te redire que je t'aime, que je t'ai toujours aimée.

« Hier, je n'ai pas conduit les petites à Martigny et je m'en suis félicité ; ton pauvre oncle se remet lentement, tu le trouveras bien changé à ton retour... Ton retour ! le bon mot qui me grise de joie. Alors, c'est vrai, le docteur Rybevoix nous fait espérer ton passeport pour fin novembre ! Dis à Lina d'être prudente, de compter ses pas scrupuleusement et de s'étendre toujours bien à plat comme elle le doit. Son appétit revient-il ? Quelle fête, le jour où elle pourra faire sa première sortie en voiture ! Je veux en être, c'est entendu... Ne me dis pas que je suis déraisonnable... je suis tellement affamé de joie... excuse-moi en songeant que j'ai été si longtemps malheureux. Je ne suis qu'un enfant pour le bonheur. Quand tu seras auprès de moi je deviendrai la sagesse même et nous songerons à rétablir l'ordre dans nos finances. En attendant, je me trouve déjà héroïque de ne pas être venu vous rejoindre à Paris avec les petites, à présent que vous avez pu quitter

la maison de santé. Soigne-toi bien, ma Suzanne, n'oublie pas ta promesse solennelle de faire tous les matins une promenade au Bois. C'est indispensable à ta santé et je te refuse toute autorisation d'être malade. Il faut être soumise, ma chère parfaite petite femme. C'est là que je veux te retrouver un de ces jours, là que j'irai te surprendre bientôt, bientôt, au bord du lac. Je pense que tu n'as pas été moins ravie que Lina de votre changement de domicile. Voici une semaine que tu m'as annoncé la description minutieuse et le plan de votre pension... je l'attends. Ce grand balcon donnant sur l'avenue du Bois est précieux pour Lina. C'est un trésor que ce bon docteur Schwartz, et c'est à toi encore que je le dois, ma chérie, comme tout ce que j'ai connu de bien et de beau dans la vie.

« Adieu, ma Suzanne, je t'aime.

« RENÉ. »

La jeune femme n'avait pu encore détacher ses yeux de cette longue épître amoureuse lorsqu'elle entendit son nom prononcé à demi-voix derrière elle.

— Suzanne !

Etonnée, elle résista pourtant au premier mouvement qui la faisait se retourner. Elle s'était trompée, sans doute, personne ici ne la connaissait, et ce ne pouvait être encore René.

Mais la voix, plus près d'elle, répéta : « Suzanne ! » et au même instant un homme surgit à ses côtés.

— Jacques ! s'écria-t-elle stupéfaite. Que fais-tu là ?

Joyeuse, elle lui tendait la main et, montrant d'un regard Lina endormie, l'entraînait vers un banc voisin.

— Donne-moi vite des nouvelles ?... Mais que fais-tu ici ? répéta-t-elle.

— Je suis venu te voir, dit Jacques simplement.

— Rien que pour moi, tu as fait ce voyage ? Oh ! Jacques, merci ! dit Suzanne avec effusion. Tu as compris combien il m'en coûtait d'être loin de vous dans vos inquiétudes, pendant la maladie de ton père.

— Oui, j'ai compris cela et j'ai compris bien d'autres choses encore, petite Suzanne, dans ces jours de terrible angoisse. C'est une attaque qu'il a eue, une attaque dont il se remet peu à peu, mais qui risque de se reproduire... Si tu savais combien j'ai pensé à toi, Suzanne, à tes paroles, à ton exemple... Aussi, c'est à toi la première que je veux dire ma résolution : je ne quitterai plus la France. Tout à l'heure j'irai au ministère, je demanderai à

entrer dans les dragons, ou même dans l'infanterie. Je veux être à portée de Martigny. Le sacrifice est dur, mais tu m'aideras, Suzanne, petite sœur bien-aimée, tu me montreras le bien à faire, le grand rôle éducateur et patriote de l'officier pendant la paix, comme tu disais autrefois, quand je ne voulais pas t'entendre...

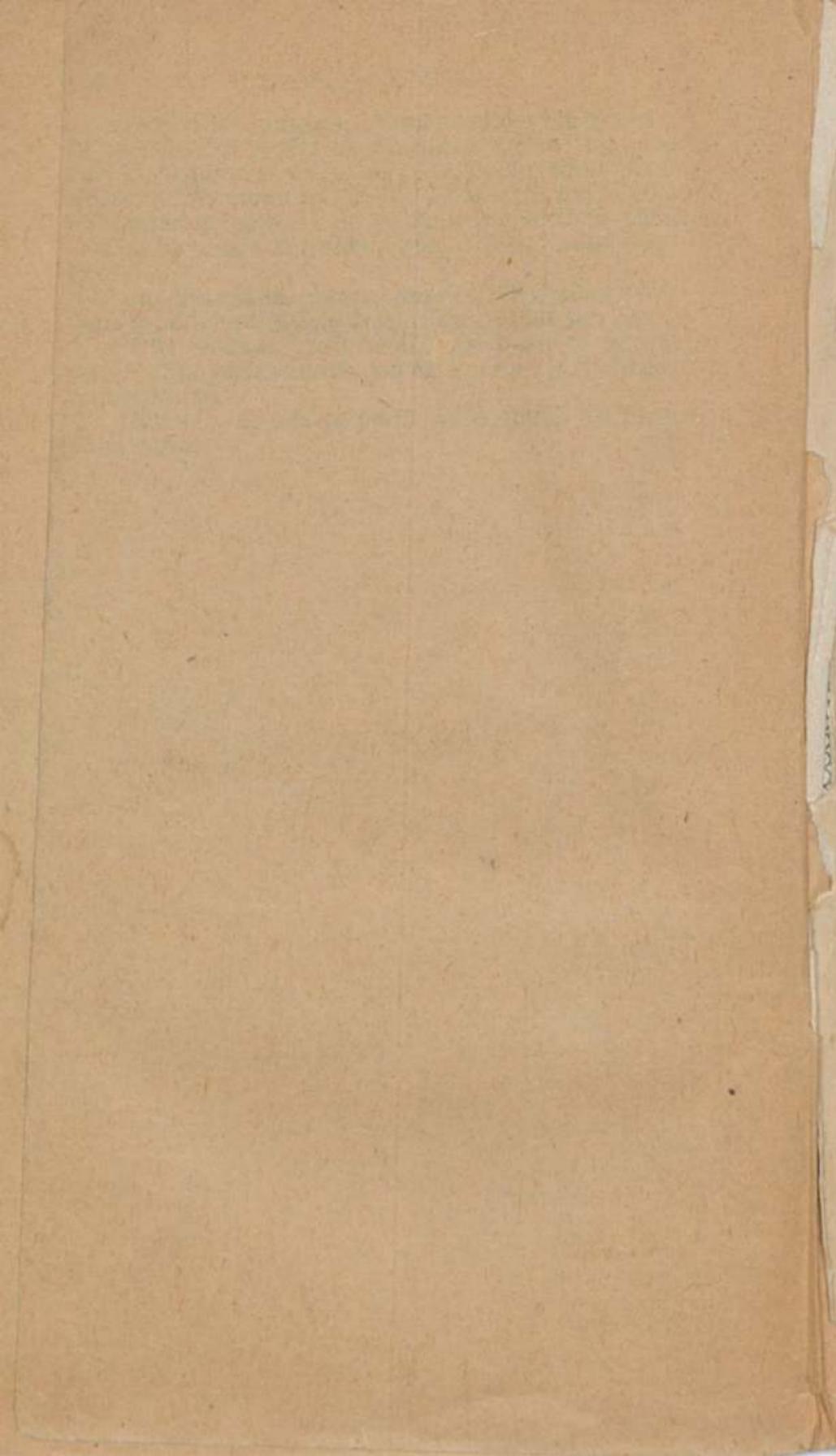
Emue, Suzanne se pencha vers lui ; ils étaient seuls dans le petit jardin. Elle l'embrassa de tout son cœur.

— Oh ! Jacques, c'est bien, c'est beau ce que tu fais là, et tu verras comme on est heureux du bonheur qu'on donne...

— Maman, appela la petite voix douce de Lina, voici papa !

FIN





C92593

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux*  
:: :: :: :: de dames :: :: :: ::  
MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37 x 57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)  
à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV')

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS  
SES PATRONS

# Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis  
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME

18 à 24 pages par numéro

*Deux romans paraissant en même temps.  
Articles de mode, Chroniques variées. Contes  
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et  
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs.

Imprimerie de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

562